



SOUVENIRS

MILITAIRES

DES ÉTATS SARDES

TIRÉS

DE PLUSIEURS OUVRAGES

TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS

PAR

CÉSAR DE SALUCES.



TOME SECOND.

À TURIN
IMPRIMERIE ROYALE
1854.

SOUVENIRS
MILITAIRES
DES ÉTATS SARDES

TIRÉS

DE PLUSIEURS OUVRAGES

TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS

PAR

CÉSAR DE SALUCES.



TOME SECOND.



À TURIN
IMPRIMERIE ROYALE
1854.



DÉVOUEMENT.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Le sentiment qui nous porte à sacrifier tout ce que nous pouvons avoir de plus cher au monde, même la vie, pour un objet que nous croyons digne de ce sacrifice, est ce qui s'appelle *Dévouement.*

Pourqu'il y ait *Dévouement*, il faut donc qu'il y ait non seulement dignité et noblesse réelles dans l'objet auquel on sacrifie de la sorte, mais grandeur et évidence du danger qu'il court et enfin détermination généreuse de la part de celui qui s'expose pour le sauver.

On voit par là que le sentiment auquel nous donnons le nom de *Dévouement*, est produit par le mouvement de l'âme qui cherche à se satisfaire elle-même dans cet élan de générosité; et que ce mouvement suppose une manière de sentir qu'aucune autre des qualités militaires dont nous avons parlé jusqu'ici, ne semble inspirer.

Le dévouement a quelque chose de sublime qui porte au-delà des affections communes des hommes.

Aussi l'admiration s'attache ordinairement aux traits qui en ont le caractère.

L'homme qui expose sa vie et qui se détermine à en faire le sacrifice dans l'intérêt seul de la cause qu'il défend, se dévoue.

Celui qui se dévoue au salut de sa patrie, *préfère* l'honneur à la vie, la gloire et la célébrité à la conservation de ses jours; je dis *préfère*, quoique la renommée ne couronne pas toujours les actions même les plus dignes, et que d'ailleurs l'on trouve des hommes qui sans aucun raisonnement ni aucune réflexion se dévouent par sentiment de pure générosité.

Le dévouement n'en est alors que plus parfait et plus digne d'admiration, ou pour mieux dire, ce n'est qu'alors qu'il y a à proprement parler du dévouement.

Jeunes militaires, ce noble penchant, cet instinct généreux que nous venons de signaler, l'éducation le cultive, l'exemple l'entretient et la société des hommes de cœur le fortifie.

Le dévouement n'est ni le courage, ni la bravoure, ni la résolution, ni même l'amour de la gloire. C'est quelque chose de plus grand que tout cela, c'est la vertu, écartant toute vue d'intérêt et tout espoir de récompense, soit dans le présent, soit même dans l'avenir.

Il est permis sans doute, il est même naturel de

supposer que l'homme, qui fait ainsi le sacrifice de son existence et de toutes les douceurs qui peuvent l'accompagner, entrevoie devant lui la reconnaissance de ses contemporains et l'admiration de la postérité.

Ce double hommage lui est dû.

Mais jamais la justice des hommes ne pourra faire de cet hommage une condition ni une récompense pour tous les traits de générosité même la plus héroïque.

En effet, combien de traits du dévouement le plus beau sont demeurés inconnus? Combien resteront à jamais dans l'oubli? Combien ont été méconnus?...

Vous parlerai-je après cela de l'ingratitude qui pourrait accueillir votre dévouement? Hélas! quelqu'abjecte et vil que soit ce sentiment, croyez-le, il atteint les militaires aussi bien que les bourgeois.

Si votre mérite fait des envieux, vos bienfaits feront des ingrats.

Mais plus la générosité de votre conduite vous aura rendus dignes de la bienveillance et de la reconnaissance publique, plus, si cette noble récompense vous est refusée, il vous appartiendra de dire, comme on l'a dit depuis long-temps:

Il est beau, il est grand de faire des ingrats.

Jeunes guerriers, accoutumez-vous de bonne heure à aimer et à faire le bien pour lui même; ne cherchez

dans vos actions quelque bonnes et grandes qu'elles soient que la satisfaction de les avoir faites. S'il vous en revient quelque éloge, si un rayon de gloire vient entourer votre nom pour le faire briller parmi ceux des braves, si les hommages de la génération présente s'offrent à vous comme garants de ceux que la postérité vous décernera, la satisfaction que vous en ressentirez, n'en sera que plus complète, plus pure, plus digne de vous.

L'habitude de juger du dévouement selon le sens que nous venons d'exposer, a fait donner à ce mot par la société et surtout par les militaires une acception bien plus étendue.

C'est suivant cette acception que l'on a appelé dévouement ce sentiment qui nous attache sans restriction et sans réserve à l'accomplissement exact de nos devoirs en général.

Or, ce sentiment est éminemment noble, c'est le sentiment de la vertu. Ainsi, jeunes militaires, il serait inutile de vous recommander le dévouement en ce sens; non seulement il mérite votre admiration, mais tous vos efforts pour en atteindre la perfection.

TRAITS HISTORIQUES.



LE PRINCE
EMMANUEL PHILIBERT DE SAVOIE
FILS DE CHARLES EMMANUEL I
ET LES ROIS
CHARLES FÉLIX ET CHARLES ALBERT.

Le petit fils du grand Em. Philibert, portant le même nom que lui, fut nommé Vice-Roi de Sicile par le roi Philippe IV d'Espagne son cousin, en 1621.

Peu d'années après (1624) la peste se déclara dans Palerme, résidence habituelle du Vice-Roi, et cette ville infortunée se trouva bientôt en proie à la plus affreuse mortalité.

Les gens de la suite du jeune Emmanuel Philibert ne cessaient de le presser de se mettre à l'abri du danger en s'éloignant de la ville.

Le Prince sourd à ces conseils timides, répondit: *ma place est ici;* et non seulement il persista dans sa résolution de rester, mais il se porta partout où le danger était plus grand.

Malheureusement ce digne fils de Charles Em. I y périt à la fleur de son âge, victime du fléau et de son

héroique dévouement. Deux siècles plus tard, et à peu d'années de distance, deux Princes de la même maison de Savoie, Charles Félix et Charles Albert, ont donné un exemple de dévouement en tout semblable.

Le Roi Charles Félix, duc de Genevois, se trouvait en 1814, au moment d'abandonner l'Ile de Sardaigne, rappelé en Piémont par le Roi Victor Em. son frère, lorsqu'une formidable épidémie se déclara dans Cagliari. Comme on pressait ce Prince de hâter son départ, il répondit: *je suis prêt à mourir, plutôt que d'abandonner en ce moment cette population fidèle!* et il contremanda tous les préparatifs de retour. Il ne quitta la Sardaigne qu'après que le danger et l'alarme qui en avait été la suite furent calmés.

En 1835, le choléra ayant pénétré en Piémont, le Roi Charles Albert donna dans la Capitale de ses États l'exemple d'un courage qui seul releva celui de la population, et provoqua la reconnaissance générale.

Comme on vint lui apprendre que le même fléau exerçait des ravages bien plus grands dans la ville de Gênes, il ne crut pas encore avoir assez montré de générosité envers son peuple, s'il ne visitait cette seconde Capitale de ses États, et s'il ne lui portait luimême les consolations et les secours que réclamait le déplorable état dans lequel l'avait plongée l'inexorable fléau qui la ravageait.

Charles Albert quitta donc Turin et arriva à Gênes; à peine y fut-il arrivé, qu'il donna aussitôt l'exemple d'un entier abandon de tout soin pour sa propre sureté. Son admirable bienveillance envers les infortunés qu'il visitait personnellement dans les hôpitaux, et dans tous les endroits où la charité publique les avait réunis, produisit des effets merveilleux.

Bientôt les esprits abattus se relevèrent, l'état moral

et avec lui l'état sanitaire de la ville s'améliorèrent, et ce ne fut qu'alors que Charles Albert croyant avoir rempli sa tâche de père de son peuple, retourna au sein de sa famille alarmée et la rassura par sa présence et le plein succès de sa généreuse détermination.

JORDAN LANCIA

COMTE D'AGLIANO EN PIÉMONT.

Jordan Lancia des Comtes d'Agliano, de la même maison que les Marquis de Busca en Piémont, fut un des plus illustres guerriers du 13me siècle: il avait suivi le parti de Mainfroi Roi de Sicile, et il avait marché à la suite de ce Prince dans le Royaume de Naples contre les troupes de Charles d'Anjou son compétiteur.

Mainfroi avait combattu vaillamment dans la plaine de Grandella, le 26 février 1266, lorsqu'il fut tué par un soldat ennemi qui ne le connaissait pas. Le Comte Jordan fut blessé et fait prisonnier dans cette même journée.

Après la bataille on chercha long tems sans succès le corps de l'infortuné Mainfroi; lorsqu'on crut enfin l'avoir retrouvé, on amena Lancia sur les lieux pour le faire reconnaître.

Le fidèle Jordan n'eut pas plutôt reconnu la dépouille sanglante de son ancien maître, que se jettant sur ce corps inanimé, il s'écria: *Oh mon bon Sire, quel est donc le barbare qui t'a si cruellement traité; que n'ai-je pu t'accompagner au tombeau, moi qui t'ai suivi si long tems dans ta carrière d'adversités, de misères et d'honneur!*

Ces paroles furent rapportées au farouche Charles d'Anjou, et au lieu de réveiller en lui comme dans tous

les assistans l'admiration et la pitié, elles ne firent qu'irriter sa soif de vengeance. Il ordonna que Jordan eût la tête tranchée, et ce modèle des serviteurs fidèles périt ainsi victime de son généreux dévouement, digne fin d'une si belle et si honorable vie.

SIMON AVOGADRO

SEIGNEUR DE COLLOBIANO.

(né en 1285 et mort à Verceil en 1332)

Habile homme d'État, guerrier illustre et chef des Guelfes de Verceil, peu de personnages occupent dans les fastes de cette ville, si riche et si puissante au XIV siècle, une place plus honorable que Simon Avogadro Seigneur de Collobiano.

Alternativement dominateur et proscrit dans sa patrie, tantôt redouté, et tantôt méprisé, Simon n'en soutint pas avec moins de zèle et de gloire la cause du parti à la tête du quel il s'était placé, celui de l'Église, attaquée et véxée par l'hérésiarque fra Dolcino et ses partisans. Les ravages exercés par ces sectaires dans les terres du Verceillois sont connus.

La terreur qu'ils y avaient répandue était si grande, qu'elle avait gagné presque toute la Lombardie et partie du Piémont, mais l'Église et ces populations trouvèrent un digne vengeur dans Simon de Collobiano.

Les historiens du temps ne tarissent pas en éloges de ses grandes et héroiques qualités.

Méprisant également les armes de la trahison, les menaces de l'assassinat et les dangers de la guerre ouverte, Simon aidé par Mainfroi Marquis de Saluces,

battit en plusieurs rencontres les troupes de Dolcino.

Enfin, étant parvenu à engager contre cet hérésiarque et ses sectaires une affaire générale, il fut assez heureux pour les battre au point de ne laisser plus dans la contrée d'autres souvenirs de ces brigands et de leurs armes que celui de leur extermination.

CHEVALIERS DE MALTE,

PIÉMONTAIS, GÉNOIS, SAVOYARDS ET NIÇARDS.

L'ordre de S. Jean de Jérusalem a compté, dès l'époque de son origine, parmi ses membres les plus illustres un nombre considérable de chevaliers Piémontais.

Ce fait constaté par les annales de l'ordre, serait d'un intérêt plus grand pour le Piémont, s'il était permis de croire qu'il n'y a pas eu d'illusion produite par l'amour du pays dans les conjectures formées par un des plus estimables écrivains Piémontais de la fin du dernier siècle (le Comte Napione) qui regarde comme fort probable que deux chevaliers auxquels la fondation de l'Ordre est attribuée par ses historiens étaient issus de deux maisons puissantes à cette époque et dont le nom s'est conservé entouré d'illustrations et de gloire à Chieri et dans le Monferrat.

Quoiqu'il en soit des conjectures du Comte Napione, qu'il nous soit permis de présenter ici un extrait du *Martyrologe;* il mérite une place dans le Chapitre du *Dévouement*, et le lecteur pourra juger par là, si nos anciens preux Chevaliers ont fait défaut à l'ordre héroique de S. Jean.

N. B. Tous le chevaliers Savoyards, Piémontais,

Génois et Sardes qui se sont distingués au service de l'Ordre par des traits brillants de courage ou d'intrépidité et qui ont péri dans quelques-unes des entreprises guerrières de ce même Ordre, n'ont pas été compris dans le Martyrologe ni par conséquent dans l'article suivant qui en est extrait.

Noms des chevaliers de S. Jean inscrits au Martyrologe.

Asinari. Frère Melchior Asinari d'Asti, commandeur de Pancalier en Lombardie, perdit la vie au troisième siége de Rhôdes en 1480.

Avogadro. Berthélémy Avogadro, natif de Novare, blessé dans un combat en 1557, mourut des suites de ses blessures.

Balbiano. Louis Balbiano de Chieri fut tué à S. Elme au siége de Malte l'an 1565, avec trente deux autres chevaliers italiens, et deux frères servants.

Bobba. Fabio Bobba, Piémontais, fut tué en Afrique en 1549.

Brichanteau. Geofroy de Brichanteau, Piémontais, d'une maison originaire de France, fut tué à Zoara l'an 1552.

Carretto (del). Galéas del Carretto perdit la vie dans un combat en 1570.

Carretto (del). Pierre de la même famille fut pris par les Turcs à la Goulette et mourut esclave en Afrique.

Doria. Dom. Francisque, frère du célèbre André Doria, soutint à la tête de 300 hommes les attaques de 3000 chevaux et de 7000 fantassins Maures au siége d'Arzile.

Doria. Jérôme Doria de la même maison que le pré-

cédent, eut le même sort que lui et au même siége.

DORIA. Pégan Doria son parent tué par les Maures à la Goulette l'an 1574.

DORIA. Philippe fut tué au siége de Malte l'an 1565.

LOMELLINI. Nicolas Lomellini de Gênes fut tué au siége de Rhôdes en 1522.

MONTAILLEUR. Jean de Montailleur, Savoyard, fut tué à la prise de. . . . . , l'an 1550.

MERLO. Pierre Merlo, natif de Savone, ville maritime de la rivière de Gênes, fut tué au siége de Rhôdes au 2e assaut du 4 septembre 1522.

MONTIGLIO. Jean Georges fut un des plus zélés chevaliers qui prirent part à l'entreprise de Zoara ; ce champ fertile en martyres, fut arrosé de son sang en 1565.

MONTIGLIO. Jean Jacques de la même maison que le précédent, fut tué au fort S. Elme en 1565.

PALLAVICINI. Jules César Pallavicini fut tué dans une sortie au fort des Zerbes en 1560. *(V. son article particulier)*.

PELETTA. Louis, d'une des plus anciennes maisons de la ville d'Asti, fait prisonnier par Barberosse et reduit en esclavage, fut sacrifié au ressentiment de ce cruel ennemi du nom Chrétien qui ne put lui pardonner les reproches que Peletta lui faisait de ses cruautés envers les Chrétiens. La sérénité de la victime pendant son supplice fit l'admiration des spectateurs.

PESCATORE. Adicino Pescatore de Novare fut tué au siége de Malte, l'an 1565.

PONTE. Jules César Ponte d'une ancienne maison de ce nom, originaire d'Asti, périt au siége de Malte en 1565. *(V. son article particulier)*.

Rusca. Alexandre Rusca de Verceil, appartenait à une maison de ce nom laquelle tirait son origine de Transilvanie et était venue se réfugier en Italie pour y jouir du libre exercice de la vraie Religion; perdit la vie au siége de Malte l'an 1565.

Raspa. Mutro Raspa, natif de Verceil, avait donné des preuves d'un courage extraordinaire dans les diverses entreprises de ses collègues, auxquelles il avait pris part. S'étant volontairement transporté à Venise pour se joindre aux troupes envoyées par cette République à la défense de l'île de Chypre, il y perdit la vie dans un combat où sa valeur se montra de la manière la plus brillante, en 1571.

S. Georges. Alexandre, de l'illustre maison des Comtes Blandrate en Piémont, perdit la vie au siége de Malte en 1565.

S. Martin. Nicolas de S. Martin, de la maison des Comtes de ce nom en Canavais, fut blessé mortellement au siége de Malte, en 1565.

Soler. Jean Antoine, d'une des plus grandes maisons de la ville d'Asti, fut tué au siége de Malte.

Spinola. Jérôme, allant reconnaître l'ennemi devant la Goulette, fut mis à mort par ordre de Barberosse l'an 1575.

Spinola. Guinin, de la même maison que le précédent, termina ses jours, après avoir vaillamment combattu au siége du fort de Zerbes, l'an 1590.

Tana. Lelio, de l'illustre maison de ce nom, originaire de Chieri en Piémont, fait prisonnier au siége de Malte en 1565, et emmené en esclavage, y périt de misère peu de temps après, donnant l'exemple d'une admirable résignation.

Taparello. Bernardin, de la noble maison de ce nom

originaire de Savillan en Piémont, périt en 1625, au combat des cinq galères Maltoises contre six Turques, après avoir fait des prodiges de valeur.

Vagnon. Jean, de l'illustre maison de ce nom, périt durant le siége de Malte en 1565, le 26 juin, combattant contre Mustafa Pacha, Général de l'armée Turque, qui fut contraint de se retirer, après avoir perdu trois mille Turcs et Dragut Roi d'Alger. *(V. son article particulier).*

Valperga. Galeas, de l'illustre maison de ce nom, né dans le Canavésan, fut tué à Zoara en 1552, presque à côté de son frère.

Valperga, François.

Valperga. Fabrice, périt au siége de Malte l'an 1565, peu d'années avant le Comte N. N. de Valperga son cousin, tué en combattant contre les Turcs près de Bude en Hongrie, en 1541.

Ventimille. Honoré, fut tué au siége de Rhôdes l'an 1522 de même que son frère Emmanuel.

MARIN GÉNOIS.

(1416).

La marine Génoise a joui de tout temps de la réputation la plus brillante.

Cette réputation elle ne l'a point démentie depuis qu'elle parcourt les mers sous le pavillon de Sardaigne, témoins les expéditions de Tunis et de Tripoli.

En 1416, sept navires Anglais sous les ordres du Duc de Varvich, donnèrent la chasse à un navire Génois, dont le capitaine Foglietta (Laurent) n'avait à bord que 62 hommes. Les Anglais crurent en faire bon

marché, mais ce navire sut si bien manœuvrer et combattit si vaillamment, que pendant long-temps il esquiva leurs poursuites et résista à toutes leurs attaques.

Cependant il allait être capturé; l'abordage était fait et déjà l'on avait placé la planche qui devait servir de pont entre le vaisseau monté par Varvich et celui de Foglietta, lorsque tout à coup un jeune marin Génois qui venait d'être blessé s'approche de son capitaine et lui demande au moins quelque chose pour bander sa plaie. Le capitaine lui jette son mouchoir. Le jeune marin le saisit, le noue autour de son cou, arrête ainsi momentanément le sang qui en sortait en abondance, ensuite il prend de ses deux mains une hache qui se trouvait à sa portée, se traîne jusqu'à côté de la planche jetée par l'ennemi, et la frappant à coups redoublés, il la brise et expire!

Le combat se continue alors avec plus de vigueur, et les Génois ayant repris quelque avantage, les Anglais se décidèrent à se retirer.

Le corps du nouveau Cynégire reste confondu avec les autres morts, son nom même n'est pas connu.

(Dal Vaglio, Giornale di Novi N° 50, 14 giugno 1841).

GÉOFROI DE RIVAROL ET LOUIS DE VILLETTE.

(1479).

Charles le Téméraire Duc de Bourgogne avait été défait par les Suisses à Grandson et ensuite à Morat. Les troupes que la Duchesse de Savoie, Jolande, sœur du Roi Louis XI, avait fournies quelque temps auparavant à ce puissant rival de son frère, avaient été presque entièrement détruites.

Le Duc de Bourgogne craignant qu'après ce revers la Duchesse, abandonnant son alliance, ne se jetât dans le parti du Roi, conçut le dessein de s'emparer de la personne de cette princesse et de celles de ses deux fils, le duc Philibert et le prince Charles.

Olivier de la Marche, son confident, et l'un des capitaines le plus renommés de son temps, fut chargé de cette expédition. Il devait enlever Jolande et ses enfants et les conduire au château de Rouvre, en Bourgogne, pour y être gardés à vue.

Olivier s'y prit si bien qu'il parvint à se saisir de ces augustes personnages à l'entrée de la nuit, dans les environs de Genève.

Géofroi marquis de Rivarol, gouverneur du jeune duc Philibert, apprend à Chambéry la nouvelle de cet indigne attentat. Résolu de le venger, il réunit autour de lui un petit nombre de braves, et se met sans perdre un instant à la poursuite des Bourguignons.

C'était nuit et l'obscurité profonde. Les Savoyards marchent en silence et avec tant de célérité qu'ils ne tardent pas d'arriver sur l'ennemi sans être reconnus.

Le moment était décisif. A portée d'attaquer les Bourguignons, Rivarol se précipite sur eux. Son noble exemple est suivi par sa petite troupe.

Malheurensement la Princesse et le prince Louis étaient déjà loin; le seul prince Philibert resté en arrière put être sauvé des mains de l'ennemi.

Peu d'heures s'étaient écoulées lorsqu'il rentra au château de Chambéry avec Rivarol son libérateur.

Louis de Villette parvint quelques jours après à sauver le prince Louis frère puîné du duc Philibert.

Il est à regretter que l'histoire ne nous ait pas conservé les détails de cette généreuse et noble entreprise.

(Bertolotti. Storia, pag. 114).

LES FRÈRES JEAN ANTOINE
ET PIERRE COCITO
Piémontais, au service de France.

En 1523, dans la gnerre de la France en Italie, les frères Jean Antoine et Pierre Cocito, piémontais, furent chargés de la défense du vieux château de Lù dans le Monferrat.

Ils s'y étaient retranchés avec une poignée de braves, lorsqu'ils furent attaqués par un corps de 500 Espagnols.

Durant plusieurs jours les attaques se succédèrent sans succès; toujours elles furent vigoureusement repoussées.

Mais enfin les défenseurs se trouvèrent réduits à un si petit nombre qu'il leur devint impossible de tenir tête plus long-temps à un ennemi dont les forces ne cessaient de se renouveller.

Le poste fut emporté; et les vainqueurs assouvirent leur rage en égorgeant impitoyablement tout ce qui tomba entre leurs mains.

Au milieu de ce désastre, les frères Cocito avec un sergent nommé Cardella parvinrent à gagner le haut d'une tour qui s'élevait au milieu du château.

L'ennemi après s'être rendu maître du poste, ne s'attendait pas à trouver de nouvelles difficultés pour s'emparer d'une vieille masure défendue par trois individus seulement.

On les somme de sortir, ils le refusent. On leur enjoint de baisser le pont qui ferme la porte d'entrée; leur réponse est encore un refus.

On en était là, lorsqu'un officier espagnol, qui avait trouvé le moyen de se ménager des intelligences avec le sergent Cardella, s'offrit au commandant d'amener

les défenseurs à se rendre, si on voulait l'autoriser à traiter avec eux.

L'offre fut agréée. L'officier demanda à faire des propositions aux trois Piémontais. Ceux-ci se prêtèrent à écouter ce qu'il voulait leur dire. Le pont fut baissé et l'officier introduit dans la tour. A peine eut-il franchi le seuil de la porte, que le traitre Cardella voulut exécuter son infâme dessein.

Heureusement un des frères Cocito s'en aperçut à tems; aussitôt il interrompit les pourparlers; il poussa le traitre dehors, releva le pont, et se mit ainsi en mesure de continuer la résistance.

Abandonnés à leurs seules forces, les frères Cocito ne s'en obstinèrent que plus décidément à repousser toute nouvelle proposition de l'ennemi.

Leur unique moyen de défense consistait dans des pierres qu'ils avaient entassées sur le haut de la tour. Ils ne cessèrent de les lancer tandis qu'il en resta.

Dès lors les assiégeans ne doutèrent plus qu'on obtînt par la faim ce qu'on n'avait pu obtenir ni par séduction, ni par menaces, ni par force.

Cependant quelques jours s'étaient déjà écoulés et aucune demande de capituler n'était faite.

Le commandant espagnol pensa alors que les défenseurs étaient fournis de vivres, et qu'il ne lui restait pour hâter la reddition de cette place que le parti de miner la tour.

Les défenseurs ne perdirent pas courage pour autant. Du haut de la tour ils contemplaient de sang froid le progrès des travaux de l'ennemi.

Enfin, voyant que leur sort allait être décidé, la mine étant fort avancée et la tour près de tomber, ces deux valeureux frères ne pensèrent plus qu'à terminer leurs jours d'une manière honorable. Ils se placèrent au haut

du toit, du côté où ils pouvaient présumer que la chute aurait lieu.

Dans ce moment les étançons auxquels on avait mis le feu étant détruits, la tour tomba en effet, et les braves Cocito furent enterrés sous ses ruines.

Par un bonheur qui tient du prodige, tous deux survécurent à cette catastrophe.

On les retira vivants de dessous les décombres.

Il n'est sorte d'honneur que le commandant espagnol ne leur rendît. Les offres les plus attrayantes leur furent faites pour les engager à passer au service de l'empereur, mais rien ne put les ébranler.

Les frères Cocito continuèrent à faire partie des armées de France, où le trait mémorable de leur bravoure les fit rechercher, et les rendit l'objet de l'admiration générale.

JEAN FRANÇOIS COSTA

COMTE D'ARIGNAN.

Jean François Costa, comte d'Arignan, habile homme d'état autant qu'illustre guerrier, était parvenu au comble des honneurs dans son pays.

Jeune encore il avait été destiné par le duc Charles III à suivre son fils Emmanuel Philibert à l'armée de l'empereur Charles V, son oncle.

Nommé commandant d'un corps de cavalerie, il se fit remarquer par son intelligence et par sa bravoure à la grande journée de Saint-Quentin.

Depuis ce temps le comte Costa ne s'éloigna plus de la personne d'un prince qui l'avait pris en grande affection et qui faisait le plus grand cas de sa bravoure, aussi bien que de ses conseils.

Cependant le maréchal de Brissac qui faisait la guerre en Piémont pour le Roi de France, s'empara de la ville d'Ivrée, et de là il lui devenait facile de pénétrer dans la vallée d'Aoste.

Or le Duc attachait d'autant plus de prix à la conservation de ce pays, qu'après la mort du Duc son père, ses États allaient se trouver presque entièrement à la merci de l'étranger.

Il parut donc à Emmanuel Philibert que le seul moyen qui lui restât pour prévenir ce malheur et sauver la seule partie des provinces d'Italie qu'il possedât, c'était d'en confier la défense à un serviteur aussi éprouvé et aussi capable que le comte Costa.

Aussitôt il lui fait part de sa résolution et lui demande comme une preuve nouvelle de son dévouement de ne pas refuser la tâche qu'il veut lui confier, quelque difficile qu'elle soit.

L'on peut s'imaginer combien il devait en coûter à Costa de se séparer d'un Prince auquel il était si cordialement attaché, et de s'éloigner d'un pays qui avait été et qui devait être encore selon toutes les apparences un théâtre de gloire pour son maître et pour lui.

Cependant, après avoir entendu les paroles d'Em. Philibert, il répondit avec générosité à son Prince: *Monseigneur, vous imposez à votre vieux serviteur le sacrifice le plus grand que vous puissiez exiger de lui. C'est le sacrifice de ses affections, comme de toutes ses illusions les plus douces. – Mais je dois ce sacrifice à mon souverain, et je le lui fais.* Dès le lendemain Costa partit pour le Piémont.

Em. Philibert rentra quelque temps après dans ses États d'Italie, portant le fidèle Costa au comble des honneurs.

Il lui conféra la décoration de l'ordre de l'Annon-

ciade qu'il se proposait non seulement de relever, mais de porter au point d'en faire la récompense des plus grands sacrifices et des traits les plus généreux et les plus nobles des vertus civiles et militaires.

ANDRÉ DE PROVANA (Piémontais)

(1553 au 1554).

André de l'illustre maison de Provana, un des plus intrépides guerriers de son temps et des plus fidèles compagnons d'infortune d'Emmanuel Philibert duc de Savoie, se trouvait dans l'armée d'Espagne en Flandres, commandée par ce Prince au moment où celui-ci voulant obliger les Français à lever le siége de Bapeaume, s'avança avec des forces considérables sur leur camp.

Pour réaliser les desseins du Duc de Savoie, il fallait mettre le gouverneur de la ville assiégée à portée de connaître ses intentions, et il s'agissait pour cela de trouver un homme capable de s'acquitter dignement de cette périlleuse mission.

Provana demanda et obtint l'honneur d'en être chargé.

Il partit donc, et à travers mille dangers il parvint à s'introduire dans la ville, où remplissant fidèlement sa tâche, il découvrit au gouverneur les desseins du Prince et lui indiqua les moyens qu'il devait mettre en œuvre pour le seconder.

Emmanuel Philibert connut par des signes couvenus ce que Provana avait fait pour son service.

Il attaque brusquement l'ennemi, et une sortie vigoureuse a lieu en même temps de la part des assiégés. Provana chargé de la commander fit des prodiges de valeur.

Les Français surpris levèrent le siége.

ALEXANDRE VAGNONE (Piémontais).

CHEVALIER DE L'ORDRE DE S. JEAN.

Dans une des nombreuses attaques que les Turcs livrèrent au Fort de Saint Elme en 1565, Alexandre Vagnone, l'un des chevaliers chargés de la défense de ce poste important, s'apercevant que le découragement commençait à gagner parmi les siens, leur dit: *Braves chevaliers, cette enseigne que voilà, il nous faut l'enlever.* En disant ces mots, il se jette au milieu des rangs ennemis et marche droit à celui qui porte l'enseigne du Croissant.

Ce trait de courage rend aux Chrétiens toute leur première énergie. Vagnone suivi de quelques intrépides chevaliers porte l'extermination et la terreur dans les rangs des Ottomans.

Ceux-ci prennent la fuite, mais le héros Chrétien, frappé en ce moment d'un coup mortel, périt victime de son généreux dévouement.

N. N. CAPURRO

second pilote.

Dans la nuit du 27 septembre 1825, si glorieuse pour la marine Sarde, lorsque dix de nos chaloupes furent entrées dans le port de Tripoli, à deux heures après minuit, pour incendier les bâtiments de guerre du Bey, et y incendièrent en effet un brick et deux goëlettes, au moment où l'une de ces chaloupes allait à l'abordage d'un brick ennemi, le second pilote, Capurro, s'avança le premier. Frappé mortellement, comme

il sentit que ses forces l'abandonnaient, il s'écria: *Camarades, faites votre devoir, j'ai rempli le mien.*

Le trait du brave marin fut apprécié par l'ennemi.

Le Bey déclara qu'il voulait prendre part aux honneurs rendus à sa mémoire.

Le roi de Sardaigne, Charles Félix, fit une pension à sa veuve, et se chargea de l'éducation de ses enfants.

(Documents officiels des archives de S. E. le comte de Colobiano, et note particulière).

AIMÉ DE SONNAZ PÈRE,

AIMÉ DE SONNAZ SON FILS (Savoyards).

Aimé de Sonnaz commandait la cavalerie de Savoie dans la guerre contre Genève en 1591.

Il était alors agé de 90 ans.

Les Genevois battaient en retraite et Sonnaz à la tête de cent braves Savoyards ne cessait de les harceler.

Tout-à-coup l'ennemi fit une halte et Sonnaz saisit ce moment pour le pousser avec plus de vigueur. Un engagement très vif eut lieu au dessous du château de Monthoux. Dans le plus fort de la mêlée Sonnaz fut mortellement blessé d'nn coup de feu. *Braves Savoyards*, s'écria-t-il alors, *chargeons l'ennemi!*

Le sang sortait en abondance de sa blessure, mais la charge se fit et l'ennemi fut obligé de se retirer en désordre.

L'intrépide Sonnaz périt quelques instants après.

Il laissa à sa mort un fils digne de lui.

En effet Aimé de Sonnaz fils sentit qu'il devait à son père de venger sa mort sur les ennemis de son pays.

L'occasion s'en présenta au moment où le Duc Charles

Emmanuel tenta l'expédition qu'il avait préparée contre Genève, en 1602.

Aussi de Sonnaz se porta sous les murs de la ville avec l'élite des braves et fut l'un des premiers à l'escalade.

Mais, on connait l'insuccès de cette téméraire entreprise. – Aimé de Sonnaz en fut victime.

LE BARON CORNON.

(1600).

En 1600 dans la guerre du Duc de Savoie (Charles Emmanuel I) contre la France, la place de Montmélian, le fort de S. Cathérine et le château des Allinges ayant capitulé, la citadelle de Bourg continuait seule à faire une honorable résistance.

Quelques gentilshommés Savoyards ayant à leur suite un corps nombreux de volontaires étaient parvenus à s'introduire dans la place dont la faible garnison n'aurait pas suffi pour une bonne défense. Dès lors de fréquentes sorties donnèrent à ces braves des occasions nombreuses d'exercer leur courage et de faire preuve de dévouement.

Le Baron de la Perrière, le jeune de Vatteville et surtout le Baron Cornon, se firent remarquer par des traits de la plus brillante valeur.

A peine sorti de l'enfance Cornon simple page du duc Charles Emmanuel I, avait résisté à toutes les remontrances de ses parents, et s'était décidé à affronter les fatigues et les dangers de la guerre.

Aucune occasion de combattre ne s'offrait qu'aussitôt il ne la saisit pour se mesurer avec l'ennemi.

Enfin après avoir exposé tant de fois la vie, le jour fatal arriva.

Le jeune Cornon mortellement blessé dans un de ces engagemens, périt victime de son courage et de ses sentiments généreux.

(Cambiano di Ruffia, Historico, pag. 1398).

GUI BLANDRATE COMTE DE S. GEORGES.

(1616).

Dans la guerre de la succession du Monferrat en 1616, le duc de Savoie, Charles Em. I, contraint de se retirer devant les forces supérieures des Espagnols, avait chargé Gui comte de S. Georges de défendre le passage d'un pont que les ennemis devaient passer pour l'inquiéter dans sa retraite.

Votre expérience et votre dévouement me sont connus, lui dit le Duc, *je compte sur vous. - Mon expérience me fait juger que la difficulté de l'entreprise est grande*, reprit S. Georges. *Mon dévouement me fait apprécier l'honneur d'en être chargé. Comptez que le pont ne sera perdu, que votre fidèle Gui ne soit mort auparavant.*

Le Duc commença sa marche rétrograde, se repliant sur Verceil.

Gui se place au débouché du pont avec un petit corps de cavalerie. Au moment où le mouvement des troupes Piémontaises s'acheva, les Espagnols arrivèrent.

Gui se porta rapidement à leur rencontre et les attaqua brusquement. Mais une partie de sa troupe lui fit défaut. Cependant le moment pressait, il était décisif; seul, à la tête du petit nombre de braves qui lui res-

taient, Gui s'obstina à combattre et empêcha l'ennemi d'avancer.

Les troupes de Savoie achevèrent leur retraite. Dès qu'il les vit au delà du canal, Gui entreprit de se retirer lui-même.

L'ennemi le poursuivit vivement, il le harcela; Gui fut blessé, mais il continua sa marche avec tant d'ordre et fit si bonne contenance que les Espagnols, voyant le but de leur expédition manqué, renoncèrent à l'inquiéter et prirent le parti de se retirer.

CHEVALIER VARAS (1)

Capitaine Piémontais.

Les troupes du Duc de Savoie défendaient Verceil assiégé par les Espagnols en 1617.

La garnison manquait de munitions de guerre. Le Duc fit commander un détachement de 400 cavaliers, qui, chargés chacun de deux petits sacs remplis de poudre, devaient tâcher de s'introduire dans la place.

Le commandement de cette expédition fut confié au capitaine Varas auquel le Duc accordait une grande confiance: ***Allez***, lui dit ce Prince, ***tâchez de pénétrer dans Verceil à quelque prix que ce soit.***

Aussitôt le détachement se met en marche.

L'ennemi ne parait pas d'abord y faire attention;

(1) *N. B.* Ce capitaine s'appellait *Varas*. C'est ainsi du moins que son nom se trouve écrit dans l'ouvrage ms. de Corbellini, histoire de Verceil. Il parait fort probable que l'orthographe de ce mot est manquée et que le vrai nom est *Varax*.

Dans ce cas l'intrépide capitaine auquel ce beau trait appartient aurait bien dignement porté un nom si souvent rappelé de la manière la plus honorable dans les fastes militaires de la Savoie.

mais à peine est-il arrivé à portée du fusil, qu'il devient l'objet d'une fusillade exterminatrice qui ne cesse que lorsque le feu ayant malheureusement pris à la poudre dont il était le porteur, il n'offre plus que le spectacle d'un affreux carnage.

Le Capitaine et seize cavaliers sont seuls préservés de ce désastre.

Malgré leurs pertes, malgré les blessures de la plupart d'entr'eux, ces hommes intrépides continuent leur marche vers la place et parviennent à y pénétrer.

Leur valeureux chef s'était constamment tenu à leur tête, ne cessant de répéter: *Entrer ou périr, c'est l'ordre du Duc.*

FRÈRES RICHELINI

Gentilshommes de Nice sur mer.

(*1600*).

Aux derniers jours du mois de septembre de 1600, l'armée Française commandée par le Duc de Guise, avait passé le Var et s'était portée sous les murs de Nice.

La nuit du 1er octobre, elle devait escalader la ville mal fortifiée et presque dégarnie de troupes.

Six ou sept cents Français munis de pétards, d'échelles et d'autres instruments de guerre, se tenaient prêts pour brusquer l'attaque. Dans ce pressant danger le comte de Beuil, gouverneur de la ville, fit un appel au courage des habitants. Leur dévouement était bien connu. Aussi à la voix du Gouverneur, tout ce qu'il y avait de valide parmi eux, accourut, s'offrant à se sacrifier s'il le fallait pour la défense de la ville.

Dans un premier assaut qui eut lieu peu d'instants après, l'ennemi fut repoussé.

Une nouvelle attaque n'eut pas plus de succès que la première. Rebutés par la courageuse résistance des assiégés, les Français renoncèrent à leur entreprise et se retirèrent. Deux gentilshommes, les frères Richelini, se firent surtout remarquer dans cette occasion par leur admirable bravoure. L'un d'eux combattant dessus le rempart, retira dans la ville une des échelles des assaillants; l'autre, jeune étudiant en droit, se jetant au plus fort de la mêlée, dans un parti de volontaires qu'il commandait, parvint avec une poignée de ses camarades à faire quelques prisonniers à l'ennemi qui s'éloignait poursuivi par la garnison et les intrépides habitants commandés par le comte de Beuil.

Dans cette expédition les Français perdirent plus de 200 hommes parmi lesquels plusieurs personnes de distinction.

(Dal Gioffredo. Storia delle Alpi marittime, vol. VI, pag. 117).

JEAN MICHEL CROTTI

COMTE DE COSTIGLIOLE.

La vente que le Marquis del Carretto fit (en 1625) à la République de Gênes de la terre de Zuccarello, alarma le Duc de Savoie, qui, d'accord avec la France, avait déclaré la guerre à cette République parceque son alliance avec l'Espagne lui déplaisait d'ailleurs autant qu'au Roi de France.

Il marcha donc en force contre les Génois et 174 de leurs terres tombèrent en son pouvoir.

Ces rapides succès, aux quels eut part l'ancienne

sympathie des habitants pour la domination paternelle des Princes de Savoie, éveillèrent la jalousie du connétable de Lesdiguières et du Maréchal de Créqui chargés du commandement des troupes du Roi de France en deça des Alpes.

Aussi leur coopération devint-elle si insignifiante, que l'ennemi put s'approcher, sans trouver d'obstacle, du château de Savignone, où il comptait surprendre et faire prisonnier Don Félix de Savoie, fils de Charles Emmanuel.

Le Duc accouru soudain à cette nouvelle, surprit lui-même les troupes Génoises, les battit et délivra le jeune Prince.

C'est dans cette circonstance que Jean Michel Crotti comte de Costigliole, premier secrétaire du Duc, ne voulant pas se séparer de lui, se mit à sa suite et le suivit en campagne.

Il marchait tout près du duc Charles Emmanuel, lorsque, atteint d'un coup de feu, il tomba raide mort à ses côtés.

On peut se figurer les regrets que cette perte causa au Duc qui se voyait privé d'un serviteur si fidèle, victime volontaire de son généreux dévouement.

Les honneurs dus à la dignité de l'intrépide Crotti lui furent rendus de la manière la plus solennelle.

Mais il aurait été audessous d'un Prince tel que Charles Emmanuel I, de s'en tenir en pareille occasion à de simples démonstrations d'honneur. Il voulut que par un brevet adressé au fils de son ancien secrétaire d'État, tous les sujets fussent instruits du noble exemple que Crotti venait de donner, et que sa famille fût assurée de la manière la plus positive de la haute protection que la reconnaissance du Souverain lui garantissait.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne lisent avec intérêt ce titre que nous croyons devoir reproduire ici textuellement (1).

(Guichenon hist. de Charles Em. I, en 1625. Capriata, Tome I, pag. 538. Mém. et Notes ms.).

SOLDATS PIÉMONTAIS.

Dans la guerre que les troupes de Savoie réunies à celles de France firent dans les vallées de Luzerne en 1685 peu de temps après la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, le comte de Verrue, officier supérieur Piémontais, marchait à la tête d'un détachement

(1) LETTERA

di Carlo Emanuele I del 2 gennaio 1626 a Carlo Crotti conte di Costigliole e di Lavaldiggi, figliuolo di Gioanni Michele.

Fu tanto indelebile presso a molti e molti della Casa nostra la buona servitù fattaci da un principale ed eminente uffiziale per buon corso d'anni, e in varietà di tempi, e accidenti, terminata indi con onorata morte, che, non soddisfatti d'alcuni benefizi già conferitigli vivendo, ancora dopo nei suoi figliuoli la continuarono.

L'istesso pensiero avendo noi oggi rivolto a Carlo Crotti di Costigliole e di Lavaldiggi, figliuolo del primo nostro segretario, considerato il corso di assidue servitù da detto suo padre nella cancelleria per tutti gli ordini di uffiziali, e particolarmente in grado di primo segretario da lui fatto con molta diligenza, prudenza e valore, e indicibile soddisfazione nostra sino a morte passata a piedi nostri nei giorni passati in occasione di fazione contro i Genovesi nella quale è stato colto di moschettata, nè sapendo noi in qual miglior modo, commodità e sicurezza usare questa gratitudine al detto figliuolo se non col mezzo dell'annuo tasso stesso che ci paga il medesimo luogo di Costigliole ascendendo a scudi trecento e trenta tre d'oro da fiorini 24, con più fiorini 19 1/2, pertanto in virtù delle presenti di nostra certa scienza, possanza, autorità ecc. per noi, e nostri successori in perpetuo diamo, e cediamo in libero e franco allodio al suddetto vassallo Carlo Crotti, suoi eredi, e successori in infinito il tasso ordinario coll'aumento del tasso per averlo, affittarlo, venderlo, alienarlo a loro piacere, e tutto ciò che avessimo potuto fare noi ecc. ecc.

par un sentier tracé au-dessus d'un précipice dans la vallée de Chisone, lorsqu'un quartier de rocher se détache de la montagne.

Le comte de Verrue se trouvait ainsi placé que le rocher roulant en bas ne pouvait manquer de l'écraser. Ses soldats à quelques pas derrière lui, voyant le danger qui le menaçait, ne prenant conseil que de leur courage, se mirent à la course, gravirent le haut de la montagne et se placèrent entre le rocher qui roulait et l'endroit où Verrue se trouvait.

Heureusement le rocher rencontra dans sa route un obstacle qui l'écarta de son chemin; les soldats furent épargnés, mais ils n'en donnèrent pas moins un admirable exemple de dévouement.

Le comte de Verrue racontant lui-même par la suite ce beau trait de ses intrépides compagnons d'armes et le danger qu'ils avaient couru, ne pouvait retenir ses larmes, et l'expression de sa reconnaissance égalait son admiration.

PALLAVICINI

BARON DE S. ÉTIENNE.

La bravoure et le dévouement du Baron de S. Étienne, mort Gouverneur de Turin, le faisaient choisir de préférence pour les expéditions les plus hardies et les plus dangereuses.

En 1691, il avait fait lever le siége que les Français avaient mis devant Coni.

Il accourut à la défense de Turin en 1706, où plusieurs traits de courage le firent regarder comme un des chefs les plus intrépides de l'armée Piémontaise.

Un corps ennemi se trouvant sur la rive gauche de la Doire retranché tout près du petit village de Lucento, il était de la plus grande importance pour l'exécution d'un mouvement que le prince Eugène se proposait de faire, d'avoir une parfaite connaissance de ces retranchements et des forces qui s'y trouvaient réunies.

S. Étienne fut chargé de les reconnaître.

Les eaux de la Doire étaient tellement enflées qu'elles lui opposaient un obstacle, que tout autre que lui eût regardé comme insurmontable.

Comme on lui en fit l'observation, il répondit: *Mon devoir est de faire la reconnaissance des retranchements de Lucento*, et sans autre, suivi d'un petite troupe de braves, il se jetta dans la rivière. Le courant l'entraina lui et tous ses compagnons

S. Étienne périt ainsi victime de son dévouement.

Il serait impossible de dire les regrêts que cette perte inspira au Duc de Savoie et à l'armée toute entière.

(Hist. Col. pag. 366).

PIERRE MICCA

Mineur du village d'Andorno en Piémont.

SACCHI.

Les Français campés en 1706 sous les murs de Turin depuis plus de trois mois, pressaient les opérations du siége de cette ville. La garnison se défendait avec un courage désespérant.

Comme c'était par le moyen des mines surtout qu'ils comptaient hâter le succès de leur entreprise; les as-

siégés s'attachèrent à retarder par toutes sortes d'obstacles les progrès de ce genre de travaux.

Des feux étaient constamment entretenus dans le fond du fossé, non seulement pour mieux défendre les approches de la brèche, mais principalement pour rendre le sol brûlant et presque impossible à fouiller.

Cependant un détachement de grenadiers était parvenu dans la nuit du 29 août à gagner l'entrée d'une galerie de contremines par laquelle les Français espéraient s'introduire dans la place. La garde peu nombreuse fut attaquée et forcée de se retirer.

Les grenadiers enfoncèrent alors sans beaucoup de peine la première porte de la galerie.

Mais une seconde porte en fermait l'entrée à l'endroit où aboutissait l'escalier qui servait de communication entre la galerie de l'étage inférieur à celle de l'étage supérieur.

Deux mineurs Piémontais avaient été postés derrière cette porte. Au bruit de l'ennemi qui s'avançait, Micca, l'un des deux, dit à l'autre: *Camarade, retires-toi, monte dans la place, tu diras ce qui se passe ici en ce moment. Quant à moi, je reste, je ferai jouer mon fourneau, je périrai, mais l'ennemi ne viendra pas à bout de son entreprise.*

Le camarade de Micca s'était éloigné au moment où les Français venaient d'enfoncer la seconde porte.

Micca mit le feu au fourneau et la mine éclate et l'ensevelit sous les ruines de la galerie, mais ce fut avec les grenadiers qui y avaient pénétré.

Micca devait trouver des imitateurs dans un pays comme le Piémont.

Il en a eu sans doute beaucoup en dispositions généreuses dans le cours de plus d'un siècle et demi qui s'est écoulé depuis sa mort héroique.

Mais ils n'ont pas toujours eu l'occasion de se montrer.

Il nous était réservé d'assister en quelque sorte à la répétition d'un trait de dévouement aussi beau que le sien.

Par un singulier concours de circonstances, c'est aussi à la classe des sous-officiers et à un militaire du Corps d'Artillerie qu'appartient l'honneur d'avoir reproduit l'exemple dont il s'agit, et qui doit être d'un si grand prix aux yeux de la génération nouvelle.

Le fourrier Sacchi de Voghera est l'individu dont on va parler.

Lors de l'explosion du moulin à poudre le 26 avril 1852 le fourrier Sacchi se trouvait sur les lieux du désastre; ferme et tranquille, regardant autour de lui et voyant que le magasin principal n'avait pas encore éclaté, il comprit combien était imminent le danger que le feu s'y communiquât, après qu'une pièce de toile enflammée venait d'être lancée dans l'intérieur même de ce magasin où se trouvaient des barils pleins de poudre restés à découvert.

Aussitôt Sacchi pénètre dans ce magasin, saisit la toile et la jette au loin.

Ce magasin sauvé, Sacchi porte sa surveillance sur d'autres points et avec la foule des braves qui surviennent, il parvient à éloigner les suites plus terribles d'une explosion générale.

Sur ces entrefaites le Duc de Gênes, général d'artillerie, arrive sur les lienx, et dans ces moments d'allarme donne aussi l'exemple du plus grand sang froid à la foule des militaires, des gardes nationaux et des bourgeois accourus à sa suite pour partager avec lui l'honneur et le danger.

Le nom de Sacchi est voué à la reconnaissance publique.

Le Gouvernement et l'Administration de la ville ont rivalisé dans la manifestation de leurs communs sentiments d'admiration et de reconnaissance.

Sacchi, après tant de témoignages d'honneur de la part de ses concitoyens, a conservé une contenance modeste qui ne l'honore pas moins que celle qu'il avait tenue au moment du danger.

Il semble nous dire qu'il y a des hommes qui reconnaissent dans les grandes actions la vocation qui leur est propre

LE CHEVALIER CORTINA (de Malgra).

Cinq frères de la maison de Cortina combattaient sous les drapeaux piémontais dans la campagne d'Italie en 1734.

L'ainé des cinq frères, le chevalier Dominique, servait dans les Gardes du corps.

Dans la matinée du 9 septembre les Impériaux ayant marché pour attaquer le Roi de Sardaigne dans son camp de Guastalla, ce Prince prit toutes les dispositions nécessaires pour les bien recevoir.

L'action engagée d'abord avec beaucoup de chaleur, se soutint de même durant plusieurs heures. Le Roi toujours au plus fort de la mêlée conserva un sang froid admirable.

Suivi d'un petit nombre de Gentilshommes et de Gardes du corps pénétra dans les rangs ennemis.

Ceux-ci se flattèrent un moment de se rendre maîtres de sa personne.

Déjà un cavalier autrichien avait la main sur lui, lorsque le jenne Cortina voyant le danger qui menaçait son maître, s'élança pour arrêter le téméraire cavalier.

Frappé dans ce moment là même d'une balle, Cortina tomba mort aux pieds du Roi.

Ce beau trait est représenté dans le bas relief placé au-dessus du maître-autel de l'église de Superga.

(Gazette Piémontaise 23 avril 1825).

JOACHIM AMORETTI, RAPHAEL BERIO, AMEJ (capitaine).

En 1745 le Roi de Sardaigne s'allia à l'Autriche contre la France et l'Espagne. Quelques miliciens de cette partie du Piémont qui avoisine la rivière de Gênes du côté de Ventimiglia, ayant appris que dans cette ville occupée par les ennemis, se trouvaient en grande quantité des fourages, des farines et des munitions de guerre, se proposèrent de les enlever.

Ayant à leur tête Raphael Berio, Joachim Amoretti et le capitaine Amej, ces braves se mirent en route à travers l'Apennin, et par des sentiers presque impraticables, ils arrivèrent au dessus de la ville.

La diligence qu'ils firent fut si grande, l'ordre et le silence dans lesquels ils marchèrent si parfaits, qu'ils arrivèrent sous les murs de Ventimiglia sans que la garnison eût vent de ce hardi coup de main.

Au moment où ils se présentèrent à l'entrée de la ville, les troupes ennemies n'eurent pas seulement le temps de se mettre en mesure de la défendre.

Les miliciens étant ainsi entrés sans résistance, s'emparèrent des munitions, des armes et des drapeaux de la garnison.

Arrivés quelques moments plus-tôt, ils auraient même pu s'emparer de la caisse militaire.

(Dalla fedeltà d'Oneglia del conte Masuccio fas. 2, pag. 15).

PHILIBERT ANTOINE BARON DE VALLAISE.

Le Prince de Piémont, depuis Roi sous le nom de Charles Em. IV, et le Duc d'Aoste, son frère, se trouvant un jour sur la promenade dite du Valentin, près de Turin, les chevaux de leur voiture prirent le mors aux dents, sans que le cocher put les retenir.

Les deux Princes allaient être jetés dans le fossé à côté de la route, lorsque le baron de Vallaise, officier dans le régiment aux Gardes, se trouvant à peu de distance et voyant le danger qui menaçait la vie des Princes, accourut, se jetta devant les chevaux et parvint à les arrêter, malgré le coup du timon qui le frappa sur la hanche et le fit tomber à la renverse.

Il sauva ses Princes. Mais des soins empressés lui furent aussitôt prodigués, et le Roi le récompensa de son généreux et noble dévouement par la décoration du premier ordre de l'État, le collier de l'Annonciade.

GRENADIERS DU RÉGIMENT DE VERCEIL

au siége de Coni, en 1745.

La ville de Coni fut assiégée par les Français en 1745.

Après des pertes considérables, les assaillants parvinrent à se loger devant une des redoutes qui couvraient le front du Gesso.

La défense de cette redoute avait été confiée à une compagnie de grenadiers du régiment de Verceil.

On leur avait donné pour consigne de prolonger la défense autant que possible, et dès qu'ils se verraient

obligés de ne se retirer qu'à l'extrémité et durant l'obscurité de la nuit, afin de dérober à l'ennemi l'opération du chargement des fourneaux de mine auxquels ils mettraient le feu au moment de s'éloigner.

Au moyen de cette précaution les ennemis devaient se trouver seuls compromis par le bouleversement auquel l'explosion de la mine donnerait lieu.

Cependant ni le courage ni la constance des défenseurs ne purent prolonger la résistance jusqu'à la nuit.

Le commandant du poste et ses braves grenadiers virent bien que dans ces circonstances il ne leur restait de choix qu'entre l'un de ces deux partis; ou abandonner leur redoute à l'ennemi avant qu'on eût pu s'assurer de l'explosion de la mine, ou se soumettre à courir le même sort que les assaillants au moment où ceux-ci y pénétreraient.

On en était là, lorsque le commandant s'écria: *Qu'est-ce que l'on attend pour faire jouer la mine?* Après cet ordre les grenadiers continuent le combat. L'un d'entre eux met le feu aux communications. La mine éclate.

Défenseurs et assaillants, tous sont ensevelis sous les mêmes ruines.

LE CAPITAINE D'ARTILLERIE CHIABRERA

(*guerre de 1792*).

En 1792 les Piémontais faisant leur retraite à travers les Alpes occidentales devant l'armée française couvrirent la tête d'une colonne de leur infanterie qui longeait le cours de l'Isère par une batterie d'artillerie.

Le capitaine Chiabrera commandant cette batterie

n'avait reçu d'autre instruction que celle de se retirer en bon ordre.

Mais cet officier aussi intelligent que brave, étant arrivé à un point où se trouvait un pont sur lequel les troupes devaient nécessairement passer, vit que s'il s'engageait sur le pont avec son canon, l'infanterie se trouverait retardée dans sa marche, ce qui pourrait avoir de graves inconvénients.

Sur cela il prit le parti de s'arrêter, de reconnaître le terrain et de porter ses pièces sur un plateau au-dessus de la route d'où il pouvait enfiler le pont, laissant ainsi le passage libre aux troupes qui ne devaient pas tarder d'arriver.

En effet elles arrivèrent bientôt poursuivies par l'ennemi.

Heureusement elles trouvèrent dans le feu de l'artillerie une protection à laquelle elles ne s'attendaient pas.

Les Français de leur côté surpris et troublés par ces feux exterminateurs, furent obligés de suspendre leur poursuite, et ne purent empêcher les Piémontais de traverser la rivière.

Les prévisions de Chiabrera, autant que la sagesse des mesures qu'il avait prises dans cette circonstance, furent l'objet des plus justes éloges de la part de ses supérieurs et de ses camarades.

La bravoure de cet officier et son habilité comme artilleur, étaient du reste si généralement connues à l'armée, qu'on ne saurait dire les regrêts qu'inspira sa perte lorsqu'en 1797, combattant contre des insurgés, il périt sur le champ d'honneur, victime de son noble dévouement.

(Tiré des Notes MS. du général d'artillerie chev. Cappel)

DARBLEY (lieutenant d'artillerie).

Dans la guerre du Piémont contre la France républicaine en 1794 le jeune lieutenant Darbley Valdôtain commandait deux pièces d'artillerie dans la redoute du mont Valaisan.

Attaqué par les Français et abandonné par les alliés, qui devaient le soutenir, Darbley connaissant d'ailleurs de quelle importance il était de retarder assez la marche de l'ennemi pour que l'infanterie Piémontaise qui se trouvait à quelque distance, eût le temps de gagner les positions que celle du mont Valaisan couvrait, se décida à tenir ferme dans la redoute et à continuer son feu, malgré le peu d'espoir qu'il lui restait de pouvoir sauver plus tard ses pièces et sa personne.

La généreuse résolution de Darbley eut pour effet d'abord de permettre à l'infanterie Piémontaise d'exécuter l'opération qu'il avait en vue de favoriser et ensuite de faire changer à l'ennemi les dispositions, en le forçant de tourner la redoute, au lieu de l'attaquer de front.

Aussi les Français ne tardant pas à réaliser leur dessein, Darbley se trouva bientôt pris à dos et attaqué de manière qu'aucun espoir de salut ne lui pût rester ni pour ses pièces ni pour sa personne.

Bien résolu à tout sacrifier plutôt que d'abandonner son poste, ou de se rendre, il continua son feu.

Toutes les instances du commandant français pour le gagner étant inutiles, en voyant l'ennemi pénétrer dans la redoute, Darbley se jetta sur une de ses pièces, l'embrassa et se fit mettre en pièces sur son canon.

Les canonniers, ses compagnons d'intrépidité comme d'infortune, suivirent son noble exemple et se firent tuer en combattant.

(Extrait des notes MS. du général Cappel).

BELGIOIOSO *(nom de guerre)* et N. N.

Grenadiers du Régiment de Casal.

(12 novembre 1794).

Nous avons rapporté dans ce recueil, autant qu'il nous a été possible de le faire, des traits honorables des militaires Piémontais qui ont fait la guerre contre la France dans le cours des années de 93 à 96.

Ce n'est pas sans un motif bien puissant que nous nous sommes conduits ainsi.

La triste issue de cette guerre avait jeté une espèce de défaveur sur une armée belle, courageuse et bien disciplinée.

Les ruines de l'ancien édifice politique Piémontais (qu'on nous pardonne de nous servir de cette expression) avaient en quelque sorte abymé les lauriers des braves, qui avaient si glorieusement et si longuement défendu l'honneur de la patrie.

Les troupes Piémontaises mal habillées, mal nourries et malheureusement guidées trop souvent par des chefs intrépides, mais peu habiles, ne connaissaient en quelque sorte de la guerre que les privations, les dangers et les occasions de se battre. Un jour d'action était pour elles un jour de fête et de joie. Quel esprit que celui d'une pareille armée! Que l'on en juge par le trait suivant.

En novembre 1794 le régiment de Casal tenait les quartiers de Vernante (province de Coni).

Les grenadiers de ce régiment reçurent ordre d'attaquer le lendemain l'ennemi qui occupait la position de Tende.

C'était la matinée du 12, et on allait se mettre en

marche, lorsqu'on vit arriver dans les rangs le grenadier Belgioioso avec un autre de ses camarades dont on n'a malheureusement pas conservé le nom.

Ces deux jeunes gens retenus depuis quelques jours à l'hôpital *volant* de la station, pouvaient à peine se tenir sur les jambes.

Qu'êtes-vous donc venus faire ici, mes bons amis, leur dit le commandant.

— *Nous sommes venus pour nous battre.*

— *Mais vous êtes malades?*

— *Il n'y a pas de malades un jour de combat.*

Les troupes se mettent en marche, les deux malades se traînent péniblement à leur suite; il n'y a pas moyen de les en empêcher.

Il y va, disent-ils, *de notre honneur.*

On est monté au Col. L'attaque a lieu.

L'action s'engage: la mêlée est des plus chaudes. L'un de ces deux grenadiers est tué; l'autre envie le sort de son camarade. Il n'a qu'un regret: c'est de n'avoir pu avoir le même bonheur que lui.

(Extrait du rap. ms. du général Rubatti).

EPHISE MÉLIS (Sarde)

Lieutenant d'artillerie.

Ephise Mélis, d'une famille honorable de Cagliari, était parvenu au grade de lieutenant d'artillerie, lorsqu'en 1815 il fut destiné avec 17 artilleurs à la garde du château de St-Antioco en Sardaigne.

Le 17 octobre de cette même année les Tunisiens au nombre de mille environ parvinrent à exécuter une descente sur les côtes de l'île près de ce château.

Mélis vit bien qu'avec le peu de troupe qu'il avait, il ne pouvait guères se mesurer avec un ennemi si nombreux, ni lui opposer une longue résistance.

Cependant il n'en conçut pas moins le projet de faire une sortie pour ménager aux habitants de la campagne le temps de se retirer en lieu de sureté.

Mélis sortit donc du château et attaqua les Tunisiens.

Les paysans des environs, profitant de l'occasion, gagnèrent l'intérieur des terres.

Mais Mélis ne tarda pas d'être entouré de morts et de blessés.

Blessé lui-même et s'obstinant à ne pas céder du terrain, il fut enfin frappé à la tête et tomba mort. Onze de ses camarades avaient déjà succombé.

Les six qui lui survécurent furent pris et emmenés par les Tunisiens. La sœur de Mélis se trouva au nombre des prisonniers.

Elle n'avait pas voulu s'éloigner de son frère au moment du danger.

Une inscription honorable a été depuis placée sur les lieux qui avaient été le théâtre de cet admirable dévouement.

Trois ans auparavant (1812) le nom de Mélis avait déjà été illustré par un autre trait non moins digne d'admiration. V. article Sébastien Mélis, chapitre *dévouement.*

(V. Tola, Dizionario biografico degli uomini illustri di Sardegna).

LOUIS MARQUIS DE LA ROVERE.

Régiment de Casal.

L'une des plus rudes épreuves auxquelles puissent être exposées la constance et la fidélité d'une armée, est sans contredit celle d'avoir à lutter contre les intempéries et la rigueur des saisons.

Or telle fut l'épreuve réservée à l'armée piémontaise dans les Alpes et dans les Apennins depuis 1793 jusqu'en 1796.

Aussi combien cette guerre si malheureuse d'ailleurs pour le Piémont fournit de ces exemples dont nous avons cherché à orner notre recueil?

Nous en sommes persuadés, nos lecteurs nous sauront gré de ne pas omettre entr'autres celui-ci.

Après trois ans environ de combats presque continuels et d'une résistance obstinée, les troupes Piémontaises voyaient avec douleur l'impossibilité de tenir plus long-temps dans les montagnes contre les efforts incessants d'un ennemi dont les forces n'avaient fait qu'augmenter sur toute l'étendue de la frontière depuis Genève jusqu'à Nice.

Parmi les corps destinés à la défense de Nice se trouvait le régiment de Casal, l'un de ceux qu'on appelait *régiments provinciaux*, dans lesquels servaient surtout les jeunes gens de famille et les aînés des maisons nobles, qui, ne se proposant de servir que durant la guerre, voulaient rentrer dans leurs foyers aussitôt la paix conclue.

L'un des bataillons de ce régiment commandé par le marquis De La Rovere, portait le nom de son chef.

Or, La Rovere reçut au commencement de novembre

l'ordre de se retirer des terres de Nice et de les abandonner.

L'hiver qui approchait, s'annonçait sous les auspices les plus désastreux. La route que devait tenir le régiment de Casal pour se rendre en Piémont était couverte de neige, et le passage des cols devenu presque impraticable. Cependant le bataillon La Rovere les franchit.

Quelques traineurs seulement surpris par la nuit, furent forcés de s'arrêter, et de chercher un abri sous les baraques construites au haut de l'un des cols pendant la guerre. Ces barraques étaient entièrement recouvertes par la neige qui n'avait cessé de tomber depuis plusieurs heures.

Ce ne fut que le lendemain à la pointe du jour, que le marquis De La Rovere, parvenu déjà au pied de la montagne avec le gros de son bataillon, s'aperçut qu'il lui manquait quelques uns de ses hommes. Ses regrets sont grands, mais sa générosité est plus grande encore. S'adressant au bataillon il dit: *si nous ne portons le plus prompt secours à nos camarades, ils sont perdus sans ressource: hâtons-nous, marchons.* Le dévouement du chef est compris des soldats. Quoique harassé de fatigues, le bataillon marche ou plus tôt se traine à travers les neiges jusqu'au col de la montagne, où les baraques ont dû servir d'abri aux infortunés qu'il recherche. Arrivés vers ces baraques enfouies dans la neige, on peut s'imaginer avec quelle joie et quelle activité les soldats s'empressèrent de les dégager pour revoir leurs camarades et les sauver. Ils les retrouvèrent, mais hélas! déjà morts pour la plus part.

Parmi ceux qui survécurent se trouva le comte Casassa officier d'artillerie qui commandait quelques canonniers faisant partie du détachement.

Casassa était lié d'une amitié intime avec La Rovere.

Qu'on se figure l'émotion de cet officier au moment qu'il le vit arriver à la tête de ses libérateurs.

Quelques années plus tard Casassa devenu chef du corps d'artillerie auquel appartenait à cette époque comme lieutenant Frédéric De La Rovere, fils du marquis Louis, ne cessait de lui parler de cette catastrophe et de lui dire en l'abordant et le serrant dans ses bras: *J'embrasse toujours avec une tendresse de père le fils de celui à qui je dois mon existence.*

(Note particulière).

AMÉ, CÉSAR, JACQUES, CASSIEN ET AMÉ ALPHONSE DAL POZZO.

La maison Dalpozzo originaire de la ville d'Asti, et partagée en trois branches établies successivement à Bielle, à Alexandrie et à Nice sur mer, a fourni à chacune de ces villes des hommes extrêmement recommendables. L'église, la magistrature, et l'armée ont tour-à-tour profité des talens, de la science et des immenses libéralités d'un grand nombre de personnages illustres de ce nom.

Nous ne parlerons ici que de ceux qui ont bien mérité de notre pays par leurs services militaires.

Or, sans nous arrêter à César Dalpozzo d'Alexandrie qui se trouva à la journée de Lépante en 1571 sur une des galères de Dom Juan d'Autriche, et qui le premier aborda la galère du Pacha, et lui arracha des mains le drapeau qu'il remit lui-même à Dom Juan, ce qui lui mérita de la part de ce grand capitaine et ses

bonnes grâces et les plus grandes marques de distinction; passant sous silence et Jacques Dalpozzo qui combattit si vaillamment à côté du Duc Emmanuel Philibert à la journée de S. Quentin et Cassien Dalpozzo si célèbre comme jurisconsulte, comme magistrat et comme diplomate, et qui se battit bien à Nice sur mer contre les Turcs, qu'il nous suffise de nommer

1° Amé Dalpozzo, colonel des milices du Duc Charles Em. I.

Ce capitaine magnanime faisant la guerre dans le Montferrat contre les Espagnols en 1615, ne se contenta pas de donner des preuves de courage et d'intrépidité, il montra un désintéressement admirable, n'hésitant pas à compromettre pour le Duc son maître la plus grande partie de sa fortune.

En effet, le roi d'Espagne, maître alors de la Lombardie, ayant ordonné la confiscation de toutes les terres que la maison Dalpozzo y possédait, Amé ne parut s'en ressentir que par un redoublement de zèle au service de son Prince légitime qui ne tardait pas à l'en récompenser en lui accordant le collier de l'ordre de l'Annonciade.

2° Amé Alphonse Dalpozzo. Environ cinquante ans plus tard celui-ci relevait encore la gloire de son nom.

Il était colonel du régiment de Saluces lorsqu'il reçut l'ordre d'aller occuper le Montcenis pour s'opposer aux secours que les Anglais envoyaient aux Vaudois des Vallées.

Aussitôt bravant toutes sortes de dangers, il s'acquitta de cette mission avec un zèle si intelligent qu'il mérita d'être destiné, en 1691, à la défense de Coni assiégée par les Français, et qu'il eut la gloire de les forcer à lever le siége. Plus tard l'on vit ce même Dalpozzo se signaler au combat du Val di Sacco à Carignan, aux

batailles de Staffarde et d'Orbassan, aux siéges d'Ambrun, à s. Brigitte et à Guilliestre.

Enfin on le vit dans la tranchée commander les troupes de Savoie au siége de Casal et réduire lui-même cette place.

PROLA

Capitaine des Chasseurs (*Bersaglieri*)

ET SA COMPAGNIE.

(*1848*).

Le 23 juillet à l'affaire de Rivoli, une compagnie de chasseurs, commandée par le capitaine Prola, défendait vaillamment une hauteur importante attaquée par des forces bien supérieures. Quoique le feu de l'ennemi la décimât, d'un instant à l'autre, le brave Prola toujours présent là où le danger était plus grand vit successivement tomber à ses côtés trois trompettes sans lâcher prise jusqu'à ce qu'enfin il succombât lui-même victime de son courage. La compagnie entourée alors de tous côtés fut forcée de se retirer. Mais le corps de son chef était au pouvoir de l'ennemi. Elle pouvait l'abandonner! non: saisis du plus noble sentiment de générosité une poignée de braves s'élance de nouveau dans la mêlée, et après le plus furieux combat remporte les glorieuses dépouilles objet de son dévouement.

(*Extrait des rapports officiels au ministère de la guerre*).

PERRIER BENOIT

Soldat dans la Brigade de Savoie,

né au Pont-Beauvoisin.

A la bataille de Pastrengo (30 avril 1848) une escouade de tirailleurs venait de s'emparer d'une position ennemie et se disposait à pénétrer dans une ferme occupée par les Autrichiens.

Le sous-lieutenant Cocatrix, officier plein d'intrépidité, s'élança à la tête de son peloton pour en enfoncer la porte.

Le soldat Perrier le retient, et s'élance devant lui. Au moment où la porte cède à ses efforts, il tombe criblé de blessures, en s'écriant: *Je meurs content; j'ai sauvé la vie à mon lieutenant!*

(Extrait des rapports officiels au ministère de la guerre).

FIDÉLITÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

L'accomplissement exact de ses obligations s'appelle *Fidélité*, suivant l'acception la plus générale de ce mot.

Ici, nous appelons *Fidélité* le dévouement alors qu'il a pour objet son prince, sa patrie, ou le salut public.

Le but de notre Recueil nous dispense de dire, que les traits rapportés dans ce chapitre sont relatifs à l'état militaire; mais il ne nous dispense pas d'ajouter que nous entendons par militaires, non seulement ceux qui le sont par état; mais encore ceux qui se montrent dignes de l'être.

On trouvera dans ce chapitre des exemples de fidélité donnés par des villes, par des communes et par des populations entières.

On y trouvera des traits de fidélité de la part des femmes; espèce de guerriers (qu'on me passe cette expression) qui ont prouvé en tout temps, et parmi nous surtout, qu'il n'est sorte de dangers qu'elles ne sachent braver dans l'occasion, et qu'elles n'aient affronté parfois d'une manière propre à provoquer l'émulation des hommes eux-mêmes.

Du reste, c'est surtout par les personnes du sexe que l'on peut juger avec plus d'impartialité de la situation morale d'une population.

Les femmes n'ont pas attendu en Piémont les commotions civiles du XIX siècle, pour montrer que si elles ont bien mérité de la patrie par leurs talents et par leurs lumières, elles ont aussi su prendre part à l'honneur de la défendre, lorsque l'occasion s'en est présentée.

La lecture de ce chapitre pourra rendre plus sensible une autre vérité, non moins importante à connaître dans l'intérêt de notre histoire militaire; c'est que chez nous le municipalisme a été en tout temps un des plus puissants mobiles d'actions généreuses.

En effet, le municipalisme, ce sentiment qui tient le milieu entre l'amour de la patrie dont il est, pour ainsi dire, l'embryon, et l'amour de la famille dont il n'est que le développement, n'a jamais manqué de jouer un grand rôle dans les pays auxquels notre Recueil se rapporte.

Honneur au gouvernement paternel et sage qui avait su exploiter si habilement ce penchant généreux! Par là il s'était mis d'avance au-dessus des reproches que les préjugés d'une époque, trop enthousiaste pour être impartiale, ont inspirés à ses détracteurs. Trop heureux si l'avenir ne nous démontre pas tout le danger de nous en être trop brusquement écartés.

TRAITS HISTORIQUES.



JACQUES DE SAVOIE

DUC DE NEMOURS.

Jacques de Savoie chef de la branche de la maison de Savoie établie en France, sous le nom de Duc de Nemours, l'un des guerriers les plus illustres de son temps, étant au lit de mort, fit appeler son fils aîné, Charles Emmanuel, et lui dit: *Mon fils, de tous les conseils que je vous ai donnés dans ma vie, il n'en est point auquel j'attache plus d'importance que celui-ci: Ne prenez point de part aux guerres civiles qui déchirent malheureusement la France. Mais si vous êtes jamais dans le cas d'y avoir part, souvenez-vous qu'il n'est qu'un seul parti qu'un homme d'honneur puisse avouer; c'est celui du Roi.*

GALVANO LANCIA.

Il parait qu'en tout temps la fidélité et le respect pour les Princes malheurenx ont été le partage des cœurs Piémontais.

C'est un des caractères particuliers et des titres les plus honorables de notre pays à l'estime des autres peuples.

L'histoire nous fait connaître les liens du sang qui unissaient à l'Empereur Frédéric II la maison des comtes Lancia, issus des anciens marquis de Busca en Piémont.

Attachés sans réserve au parti de ce Monarque, les comtes Lancia, Gibelins déclarés, avaient pris part à l'expédition de l'infortuné Corradin dans le Royaume de Naples.

Galvano ne s'était jamais séparé de lui. Il était à ses côtés, lorsque battu à Tagliacozzo par les troupes de Charles d'Anjou, il fut poursuivi et arrêté par ordre de ce Prince.

On sait qu'après sa défaite, Corradin, ayant été mis en jugement, fut condamné à avoir la tête tranchée; et que le 29 octobre de l'an 1268 montant à l'échafaud sur la place du marché à Naples, il s'écria: *serve nequam* (en s'adressant à l'indigne magistrat qui venait lui notifier l'arrêt de sa mort), *serve nequam, tu fecisti reum filium Regis, et nescis quod par in parem non habet imperium.* Puis, jetant sur la multitude qui l'entourait un regard de dédain et de pitié, il tira son gant de la main gauche et le lança au milieu de la foule.

Un historien a dit que Galvano releva ce gant, défi mystérieux de patriotisme et de fidélité.

D'autres ont attribué cet acte à un échanson de Corradin qui parvint par la suite, disent quelques chroniqueurs, à le remettre à Pierre Roi d'Aragon.

Quoiqu'il en soit, Corradin ayant donné lui-même au bourreau le signal de remplir sa tâche, la tête de cette auguste victime tomba peu de moments avant celle du jeune Frédéric Duc d'Autriche.

Après lui Galvano et plusieurs autres compagnons d'infortune de ces Princes furent immolés à la vengeance de Charles d'Anjou.

La fermeté de Galvano ne se démentit point dans cette

circonstance. Il vit sans se troubler ses deux fils égorgés sous ses yeux; spectacle horrible qu'avait voulu ménager à ce généreux et infortuné père, par un raffinement de barbarie, le rival heureux de Corradin.

BLANDRATE GUI 2e COMTE.

Gui 2° comte de Blandrate après avoir combattu dans sa jeunesse à la tête des Milanais avec des succès qui avaient rendu son nom célèbre, se croisa en 1146 avec le marquis de Montferrat et le comte de Savoie et soutint en Orient sa haute réputation guerrière.

Partisan zélé de l'Empereur Frédéric il le suivit en Allemagne; revenu en Italie, il mena de nouveau les Milanais à la victoire, dans la guerre contre les habitans de Pavie, le marquis de Montferrat et le marquis Malaspina.

En 1158, négocia la paix entre les Milanais et l'Empereur. Deux ans plus tard reçut dans ses terres le même Frédéric dont la peste venait d'exterminer l'armée.

Il l'escorta l'année suivante dans les États du comte de Savoie, le mettant ainsi à couvert du danger de tomber entre les mains de ses plus cruels ennemis, les alliés de la ligue de Lombardie.

Les ravages exercés dans ses terres par ses voisins irrités ne l'empêchèrent jamais de rester fidèle à cet infortuné Monarque.

L'ayant accompagné sous les murs de la nouvelle ville d'Alexandrie, ses vœux étaient encore pour la paix, lorsqu'il mourut couvert de gloire, et presqu'aussi regretté des ennemis que des amis de l'Empereur.

FACINO CANE.

Il était dans les destinées du Piémont de produire à toutes les époques des hommes qui devaient faire voir au reste de l'Italie de quel côté elle aurait dû tourner ses regards pour trouver des défenseurs, des chefs et même des maîtres si elle n'avait pas préféré avoir des étrangers.

Après l'époque des Donus et des Cotius, après celle moins brillante des Berengario et des Arduin, de quel éclat, au moment de la renaissance de l'art de la guerre, ne brillèrent pas successivement dans l'Italie septentrionale les piémontais Perretto d'Ivrée, Théodore de Monferrat, Facino Cane, Cécolin Broglia et Bussone comte de Carmagnola, pour ne rien dire de cet Albéric de Barbiano dont la ville de Quiers dispute l'origine à celle de Milan?

Mais l'honneur qui rejaillit sur notre patrie de la haute réputation de ces illustres guerriers, serait certes bien plus grand encore, si nous pouvions ajouter que tous ceux qui ont acquis ces droits à l'admiration de leurs compatriotes par leur courage, n'ont pas été moins distingués par leurs sentiments de générosité et par leurs autres vertus?

Du moins qu'il nous soit permis de rappeler ici le nom du célèbre Facino Cane. Un seul trait de sa glorieuse carrière, nous montrera quelle fut la générosité de son caractère et combien il est digne de tous nos hommages.

Facino avait été attaché à la cour des Visconti, seigneurs de Milan, et leur avait rendu d'éminents services. Mais des intrigues de cour éveillèrent bientôt contre lui des jalousies, des soupçons et enfin des persécutions qui l'obligèrent de s'en éloigner.

Il se trouvait hors de cette ville, lorsque Théodore, marquis de Monferrat, qui avait rempli la Lombardie de la terreur de ses armes, revenant de Gênes dont il était parvenu à se rendre maître, se présenta devant Milan pour lui faire subir le même sort.

C'en était probablement fait de la domination des Visconti si le dessein de Théodore eût réussi. Dans ces circonstances tous les yeux se tournèrent du côté de Facino.

On s'attendait généralement que pour satisfaire ses ressentiments, ce formidable guerrier s'unirait aux ennemis du Duc Philippe Marie, ce qu'on regardait avec raison comme le signal de la ruine prochaine et inévitable de ce Prince et de sa Maison.

Mais, Facino se ressouvenant de ses anciens rapports d'amitié avec les augustes parents de Philippe Marie, et avec lui en particulier, n'hésita pas à se prononcer en sa faveur et à accourir à son secours.

Bientôt Philippo Marie fut dérobé à la fureur des factieux, et dut aux armes de Facino de repousser ses ennemis extérieurs, et de conserver ses États.

On admira ce trait généreux de Facino, dont la fidélité fut du reste dignement récompensée par le don que lui fit son ami Visconti de la Seigneurie de Tortone.

ZACHARIE SPINOLA

Génois au service d'Angleterre.

Zacharie Spinola servait dans l'armée d'Édouard Roi d'Angleterre. Au milieu des troubles de la guerre civile, il fit preuve de la fidélité la plus remarquable.

Une émeute ayant éclaté dans Londres, la population soulevée se porta sur le palais du Roi. Le monarque eût été pris, si Spinola réunissant soudain une compagnie de cent hommes qu'il commandait n'eût marché en toute hâte à leur tête par des chemins détournés, et ne fût arrivé au palais avant les rebelles. La horde séditieuse s'avançait en poussant les plus horribles vociférations. Spinola l'obligea à reculer. Plusieurs fois elle renouvela ses attaques; toujours Spinola les repoussa avec le même courage et le même succès. Enfin découragés par l'inutilité de leurs efforts, les rebelles prennent le parti de s'éloigner. Quoique Spinola eût perdu dans cette longue et sanglante lutte la moitié de son monde, il ne se mit pas moins à la poursuite des fuyards, dont le plus grand nombre tomba sous ses coups.

Cependant le Roi eut le temps de prendre les dispositions nécessaires pour ramener l'ordre dans la ville. Il fit appeler le brave Spinola qui était retourné prendre son premier poste, sans avoir seulement pensé à se présenter au Prince après le succès de son opération. Le voyant approcher, le Roi accourut au devant de lui, l'embrassa, lui prodigua les expressions de la plus vive reconnaissance; et pour perpétuer le souvenir de son dévouement, lui accorda ainsi qu'à ses descendants le privilége de porter dans l'écusson de leurs armes *la Rose* qui faisait partie principale à cette époque des armoiries de la maison regnante en Angleterre.

EBAL DE CHALANT.

Vers la fin du XIII siècle Ebal, surnommé le grand, chef de l'illustre famille de Chalant qui a laissé dans la vallée d'Aoste tant d'honorables souvenirs, faisait partie du conseil de tutèle donné au jeune Comte de Savoie Boniface I (1).

Des troubles s'étant élevés à cette époque dans la vallée, dont les comtes de Savoie étaient seigneurs suzerains, il fut question dans le conseil du Prince de trouver le moyen de les apaiser.

Il devait être d'autant plus difficile d'y réussir que les chefs des maisons principales du pays étaient peu d'accord entr'eux et encore moins avec les habitants des campagnes qu'ils traitaient fort mal, les pressurant par d'exorbitantes exactions.

Dans ces circonstances il n'aurait tenu qu'à la volonté d'Ebal de se saisir du pouvoir suprême dans la vallée, et d'y établir sa domination.

Les grandes possessions et la célébrité de son nom, que ses exploits guerriers avaient rendue générale dans les états de Savoie, lui rendaient facile la réalisation de ce dessein.

Mais Ebal était trop généreux pour s'abaisser à la trahison. Il sentit combien il serait plus grand, plus noble et plus digne de lui de travailler à maintenir et à consolider dans son pays l'autorité légitime du jeune Prince.

Il proposa donc au conseil et demanda à la comtesse mère de permettre à Boniface de se rendre à Aoste, où l'on était bien loin de s'attendre à une pareille visite.

Le Comte en effet partit de Chambéry et arriva ino-

(1) La vieille chronique de la maison de Chalant dit par erreur le Comte Amédée.

pinément à Aoste accompagné de son Mentor. Celui-ci après s'être occupé des moyens de lui procurer l'accueil le plus favorable, lui fit parcourir les différentes parties de la vallée, le rendit le médiateur entre les plus puissants vassaux des différends qui les divisaient, le fit reconnaître partout pour maître et seigneur et ne s'éloigna d'Aoste qu'après qu'il eut assuré au Comte de Savoie l'obéissance du pays entier et cette soumission qui, dans le cours de tant de siècles, ne s'y est plus démentie depuis et a même formé l'un des caractères particuliers des fidèles Valdôtains.

(Mémoires et Généalogie MSS. de la Maison Chalant).

GASPARD I DE MONTMAYEUR.

Gaspard I, seigneur de Montmayeur, maréchal de Savoie et chevalier de l'ordre du grand collier, commandait en 1366 l'armée qu'Amédée VI comte de Savoie avait menée en Orient contre les Turcs et le roi de Bulgarie.

Il se signala aux siéges de Gallipoli, de Mésembrie et de Varna.

Retourné dans son pays, il prit part à tout ce qu'il y eut d'expéditions plus périlleuses et plus brillantes en Savoie et en Piémont.

Il suivit dans le royaume de Naples le comte Amédée VI, qui, atteint d'une épidemie qui faisait d'affreux ravages dans l'armée, finit ses jours au château de St-Étienne dans la Pouille en 1383.

Gaspard reçut dans les derniers moments de ce Prince l'honorable tâche de faire exécuter son testament et de remettre l'anneau de Saint Maurice au comte Amédée VII son fils, qui faisait alors la guerre au sire de Beaujeu dans le pays des Dombes.

Quoique Gaspard, modèle d'une admirable fidélité, se sentît malade et très-proche de sa fin, il ne voulut pas pour cela se montrer moins empressé d'accomplir les intentions de son maître.

A peine Amédée VI eut-il fermé les yeux, que son fidèle serviteur quittant le pays de Naples, se mit en route pour la Savoie.

Malheureusement ses forces n'étaient pas aussi grandes que son courage. Obligé de prendre terre sur les côtes de Gênes, il mourut à Albenga.

(Boccard, Généalogie, tome I, pag. 124).

GUILLAUME MONTAGNANS (Sarde).

Peu de peuples fournissent autant que les Sardes des exemples d'une fidélité et d'un dévouement généreux à la cause de leurs souverains et de leur pays.

Mais aussi peu de guerres ont eu le caractère d'une haine aussi prononcée, que celle des peuples de la Sardaigne contre leurs oppresseurs étrangers.

La lutte entre D. Juan roi d'Aragon et le marquis d'Oristano est surtout empreinte de ces couleurs que l'adoucissement de nos mœurs nous rend aujourd'hui si odieuse.

Ce fut dans les vicissitudes de cette lutte que Guillaume Montagnans de Sassari eut occasion de donner des preuves non seulement d'un courage et d'une résolution rares, mais d'un dévouement et d'une fidélité plus rares encore, surtout à l'époque dont nous parlons.

L'infortuné Léonard d'Allagon, marquis d'Oristano, avait montré dans la longue résistance contre l'oppression des Aragonais une constance admirable. Cependant, livré par trahison entre les mains du roi, il finit ses jours

en 1490 dans le château de Sclativa où il avait été enfermé avec sa famille en 1478.

L'attachement que Guillaume Montagnans, guerrier des plus habiles de son temps, avait voué à Léonard, son ancien maître, ne s'était jamais démenti.

Tous les moyens de séduction avaient été inutilement mis en œuvre pour lui faire trahir ses engagements. Les menaces n'avaient pas mieux réussi.

Sa tête avait été mise à prix par ordre du roi, qui n'avait pas voulu le comprendre dans l'armistice accordé aux partisans du marquis.

La crainte que Montagnans inspirait aux partisans des Aragonais n'était égalée que par le respect que lui portaient les défenseurs de l'indépendance de sa patrie.

Allagon était dans les fers.

Montagnans défendait encore sa cause. Tout espoir n'était pas perdu. Les Sardes séparés de leur ancien seigneur s'étaient attachés et se serraient, pour ainsi dire, de plus près autour du chef de son parti qui lui était demeuré fidèle. Malheureusement Guillaume épuisé de fatigues, accablé de dégoûts, abreuvé de chagrins, succomba sous les coups de la fortune contraire.

Il périt sous les yeux de l'oppresseur vainqueur de sa patrie; mais ce fut les armes à la main.

(Tola, Biografie. Storie Sarde).

LE SEIGNEUR DE CAVORET

(*1476*).

Le Seigneur de Cavoret aussi intrépide guerrier, qu'habile négociateur, avait suivi la duchesse Yolande de Savoie au château de Rouvres où le Duc de Bour-

gogne la faisait garder à vue avec le prince Charles, le second de ses fils.

Cavoret fut chargé par la Duchesse de se transporter auprès du roi Louis XI pour l'engager à délivrer sa sœur.

Yolande remit à Cavoret pour qu'il pût se faire reconnaître par le Roi une bague qu'elle avait reçue de lui à l'occasion de son mariage.

Cavoret, arrivé auprès du Roi, lui exposa l'objet de sa mission.

Mais ce Prince soupçonneux et méfiant le prit pour un émissaire du Duc de Bourgogne, et ne douta point que la bague n'eût été tirée par ruse ou enlevée par violence des mains de sa sœur.

Il menaça Cavoret de le faire pendre, et ordonna en même temps qu'il fût mis en lieu de sureté.

On en était là, lorsqu'on vint annoncer que Claude de Seyssel, seigneur d'Aix, chargé par les états de Savoie de solliciter la médiation de Louis XI en faveur de la Duchesse et de son fils, demandait audience.

Aussitôt De Seyssel fut introduit, et il se trouva devant le monarque français à l'instant où la scène que nous venons de décrire se passait entre Cavoret et lui.

A peine le Seigneur d'Aix eut-il vu le Seigneur de Cavoret qu'il s'écria: *Ah! Seigneur de Cavoret...*

Ah! Seigneur d'Aix, reprit de Cavoret!... Et tous deux se précipitèrent dans les bras de l'un et de l'autre, fondant en larmes.

Le Roi, témoin de cette rencontre attendrissante, revint de ses préventions, et donna de justes éloges à la fidélité et au dévouement de Cavoret. *Restez auprès de moi*, lui dit-il, *vous serez le bien venu. Vous serez plus largement récompensé que ma sœur ne pourra jamais le faire.*

Sire, répondit Cavoret, *il me serait impossible de me*

détacher de la Duchesse ma bonne maîtresse. Faites pour elle ce que vous pourrez; vous aurez accordé, sire, à votre bon serviteur Cavoret la plus grande récompense que vous puissiez jamais lui donner.

(Guichenon, vie de Philibert I. - V. aussi Bertolotti, Storia di Savoia, pag. 115).

JEAN REGIS

SEIGNEUR D'ISASCA (piémontais).

Gabriel, marquis de Saluces, venait d'être fait prisonnier et enfermé par ordre du roi de France dans le château de Pignérol.

Le colonel florentin Pierre Strozzi, qui avait rempli avec succès cette mission délicate, avait encore été chargé de se rendre maître du fort de Revel, regardé alors comme le boulevart du marquisat.

Strozzi se flattait de le surprendre; mais le brave gouverneur Jean Regis veillait à sa défense, et la surprise ne put pas réussir.

Le gouverneur fut sommé de se rendre, mais les expressions arrogantes de Strozzi ne firent qu'irriter son courage.

Alors les Français étalant les préparatifs d'une attaque formidable cherchèrent par là à intimider les assiégés avec lesquels ils entretenaient d'ailleurs des intelligences, travaillant leurs esprits pour les indisposer contre leur chef.

Ces menées astucieuses ne réussirent malheureusement que trop bien. Cependant Regis persistait à refuser toute proposition, tant que la liberté ne serait pas rendue au marquis Gabriel, son seigneur, lorsque tout-à-coup il fut entouré par ses soldats, lié, garotté et jetté en bas

des remparts. Regis périt ainsi victime de sa fidélité.
Il est inutile après cela d'ajouter que l'ennemi pénétra dans le fort sans plus trouver de résistance.

ANDRÉ DORIA.

En 1527 les troupes de l'empereur Charles V s'emparèrent de Rome. Tout le monde connait les horribles excès qui furent la suite de cette indigne expédition du connétable de Bourbon.

Les impériaux, maîtres de Rome, tenant le pape Clément VII enfermé dans le château St-Ange, crurent le moment favorable pour attirer dans leur parti l'amiral André Doria, qui s'était mis peu de temps auparavant au service du Saint Père.

Ils lui firent les propositions les plus attrayantes et lui offrirent les partis les plus avantageux. Doria voyait la mauvaise tournure què prenaient les affaires du Pape, mais il ne sentit pas moins que son devoir était de ne prendre aucun parti sans en avoir préalablement obtenu l'agrément du Prince avec lequel il avait contracté des engagements, dont les malheurs du moment ne pouvaient le délier.

Le souverain Pontife interrogé sur la conduite que devait tenir l'amiral dans ces circonstances, répondit: *Doria ne doit nullement prêter l'oreille aux offres de l'ennemi, jamais je n'y donnerai mon assentiment.*

Dès lors Doria repoussa avec obstination toutes les propositions que ne cessait de lui faire l'empereur.

Cette conduite fit d'autant plus d'honneur à Doria que ce grand homme n'ignorait pas à quel point il pourrait lui être avantageux de s'attacher à la cause de l'empereur dans un moment où l'ascendant de la

fortune de ce monarque semblait devoir anéantir sans retour la puissance de tous ses adversaires et de la France en particulier.

(Ragionamenti di Lorenzo Capelloni, pag. 49).

HABITANS DU PIÉMONT.

Les troupes de France en 1539 occupaient la plus grande partie du Piémont.

Pour s'assurer le produit des impôts dont le pays était grevé, le Roi ordonna qu'on en mît en vente le capital. Il ne se trouva point d'acquéreurs. *Jamais nous ne ferons ce tort à notre bon Duc*, disaient les fidèles Piémontais.

Ce premier dessein manqué, les ministres du Roi pensèrent qu'on pouvait mettre à l'enchère le recouvrement de ces mêmes impôts. Il ne se trouva point d'enchérisseur.

Les choses en vinrent au point que pour tirer parti des revenus du pays conquis, on fut obligé d'en confier la perception à des fermiers étrangers.

SYNDICS DE LA VILLE DE TURIN.

L'infortuné Duc Charles III, réduit à l'impossibilité de résister aux attaques de la France, et obligé d'abandonner sa capitale en 1536, après avoir pris, avec le plus grand sang froid, toutes les dispositions les plus sages, et fait retirer de la ville l'artillerie qui s'y trouvait et qu'on embarqua sur le Pô, au moment de s'éloigner fit appeler les Syndics et leur dit, avec un ton d'autorité et de fermeté admirable : *Messieurs, je ne veux pas*

que pour la défense de ma personne les fidèles habitans de Turin éprouvent les malheurs d'un siége. Je quitte votre ville : traitez librement avec l'ennemi qui arrive ; ne pensez pas à défendre vos murs. Je tiens à ce que vous me gardiez votre cœur et vos affections.

Après ces mots le Duc quitta Turin. Les Syndics sentirent ce qu'il y avait de grand et de généreux dans les paroles de leur souverain.

L'ennemi, décidé à employer la force pour s'emparer de la ville, fit renouveller aux habitans l'injonction de se rendre.

Les administrateurs fidèles à leur honorable mission, sortirent au devant du général qui s'avançait à la tête de ses troupes.

En l'abordant ils lui dirent : *Voici les clefs de la ville ; nous vous les remettons, mais nous déclarons que c'est avec l'agrément de notre Duc que nous le faisons et avec l'expresse déclaration, que c'est sans préjudice de ses droits, ni du respect et de la soumission que nous lui devons.*

Cette généreuse protestation fit sur le général Chabot, qui commandait alors l'armée française en Piémont, une impression que la noblesse de ses sentimens et de son caractère ne lui permirent pas de dérober à la vue des assistants.

Souvent il se plut par la suite à les rappeler à ses compatriotes, après sa rentrée en France.

HABITANTS DE VERCEIL.

AUGUSTE MANFROI SCAGLIA

MARQUIS DE CALUSO.

(1617).

Il n'est presque point de ville forte du Piémont qui n'ait donné à diverses époques des preuves de fidélité et de dévouement.

Mais quelques unes se sont distinguées d'une manière particulière. De ce nombre est la ville de Verceil.

Entourée de bastions, d'un fossé et de quelques ouvrages extérieurs, cette place était regardée depuis la fin du XVI siècle, comme l'une des plus importantes de la haute Italie, et comme le boulevard des frontières des États de Savoie du côté de la Lombardie. Son importance était devenue encore plus grande depuis qu'au commencement du XVII siècle la puissance de l'Espagne en Italie se fut si extraordinairement agrandie.

En 1617, le Roi Catholique crut que le moment était venu de se rendre maître d'une place dont la possession devait lui assurer du côté du Piémont une influence prédominante.

Don Pedro d'Aragon gouverneur du Milanais fut chargé de cette entreprise.

Le marquis de Caluso, gouverneur de Verceil, fut secrètement informé de ce dessein et il s'empressa d'en donner connaissance à son maître le Duc Charles Emmanuel I. Ce prince, qui donnait de l'ombrage à l'Espagne, et qui était le seul en effet des princes d'Italie à cette époque, qui fût en état de le faire, ne tarda pas à s'approcher de la place avec un corps de troupes considérable dont faisaient partie quelques régiments

français commandés par le général Lesdiguières, qui devait prendre dans Verceil le commandement supérieur de toutes les troupes.

Malheureusement les instances que le Gouverneur n'avait cessé de faire depuis quelque temps pour que l'approvisionement de la place fût porté au point d'assurer dans l'occasion les moyens d'une bonne défense n'avaient pas eu tout le succès qu'on devait s'en attendre.

Cette circonstance au reste ne devait que mettre en plus grande évidence les bonnes dispositions des habitants. En effet le Gouverneur ayant communiqué aux administrateurs de la ville les motifs qui le portaient à la mettre en état de siége, non seulement ils ne firent aucune opposition à son projet, mais encore ils se montrèrent disposés à faire tout ce qu'on croirait devoir exiger d'eux.

C'étaient les derniers jours du mois de mai. La campagne était couverte de moissons; elle fut ravagée un demi mille à la ronde.

Les arbres furent abattus, les canaux qui portaient l'eau aux moulins et les moulins mêmes furent détruits. Les habitants de Verceil ne firent pas difficulté d'employer leurs bras à cette œuvre de destruction devenue malheureusement nécessaire dans la circonstance. Les ouvrages extérieurs de la place avaient besoin de réparations, ils devaient recevoir dans quelques parties un plus grand développement. Pour hâter les travaux les personnes les plus distinguées de la ville se mirent à la tête des ouvriers.

Il est vrai que quelques chefs militaires, comme le colonel Masera, de Calier, le comte de Revigliasco et m.r de Rivoire furent les premiers à donner l'exemple.

La milice de la ville ne tarda pas à se former en compagnies et à s'armer.

Les personnages les plus marquants de Verceil en prirent le commandement; ce fut le chev. Avogadro, le chev. de Berzet, le trésorier Caresana, le chev. Alciati et le chev. Cagnola, commandeur de Barletta, rentré depuis peu du service de Malte, où il s'était distingué par les plus brillants exploits.

Caluso ayant rassemblé ces chefs, leur dit laconiquement: *Messieurs, le Duc notre maître a toute confiance en vous.* Avogadro parlant au nom de ses collègues, répondit sur le même ton: *La ville de Verceil ne fera pas défaut à l'appel de son souverain, ni à la voix du devoir. Nous voici en armes, commandez.*

Une revue générale de la troupe bourgeoise eut lieu le lendemain. Huit cent hommes furent trouvés capables de porter les armes. Quarante jeunes gens de la noblesse s'offrirent de servir comme volontaires dans les endroits les plus périlleux. Leurs offres furent acceptées.

Le jour de la fête-Dieu l'ennemi avait non seulement fait l'investissement de la place, mais il avait déjà commencé à mettre en action quelque batterie. La procession solennelle avait lieu à cette époque comme aujourd'hui.

Il fut question de savoir si cette cérémonie religieuse se ferait.

Le clergé témoigna le désir que la cérémonie ne fût pas supprimée. Elle se fit en effet, et le concours des habitans de toutes les classes fut plus nombreux qu'à l'ordinaire.

La construction et la défense de la tête du pont sur la Sésia, devaient être exécutées le plus promptement possible. La compagnie des nobles demanda à en être chargée.

Une action assez rude ne tarda pas à s'y engager; le succès fut pour les défenseurs. Ni la dureté des ma-

nières ni l'avarice du général Lesdiguières ni les désordres de la garnison française ne refroidirent le zèle et la bonne volonté des fidèles Verceillais.

Caluso qui était resté comme gouverneur, ne cessait d'ailleurs de les encourager par ses discours et par son exemple. Sa conduite eut des conséquences d'autant plus signifiantes qu'il ne tarda pas à réunir de nouveau les fonctions de commandant militaire et de gouverneur, lorsque le général Lesdiguières eut été tué dans une sortie.

Les volontaires, élite de la jeune noblesse Verceillaise, ne manquèrent pas de justifier la confiance qu'on leur avait témoignée. Caluso avait soin de les mettre souvent à portée de se distinguer.

L'argent manquant dans les caisses du gouvernement, la garnison ne retirait plus sa solde. Les Français en murmuraient d'une manière menaçante. Le marquis de Caluso fit le sacrifice de sa *vaisselle*. Les personnages les plus marquants de la ville s'empressèrent de suivre son exemple. Il n'est pas jusqu'aux boutons d'or des habits qui ne fussent livrés par quelques uns d'entr'eux.

Le clergé, les femmes et les enfants eux-mêmes ne voulurent pas rester étrangers aux dangers, comme à l'honneur d'une aussi glorieuse défense.

De ces derniers les uns portaient les vivres aux soldats, aux endroits les plus exposés, tandis que les autres s'opposaient héroiquement aux plus grands dangers.

Le Duc voulant faire entrer de la poudre dans la place, chargea une escorte considérable de protéger cette opération difficile. L'ennemi s'en étant aperçu, ne négligea rien pour en empêcher le succès. Bientôt s'engagea une lutte meurtrière. Les victimes étaient nombreuses de part et d'autre. Du côté des Piémontais on reconnut qu'une de ces victimes était une femme; dans

une sortie une autre femme tua de sa propre main un capitaine espagnol.

Il est à regretter que les historiens du temps ne nous aient pas conservé le nom de ces deux héroines.

Le comte de S. Front qui dirigeait les opérations de la défense ayant ordonné la formation d'un retranchement, les femmes furent les premières à se charger des travaux pour le transport des matériaux.

Enfin tout moyen de défense étant malheureusement épuisé, la garnison se trouva réduite aux plus grandes extrémités. Le Gouverneur croyant que le moment était venu de traiter avec l'ennemi, ne trouva pas d'opposition plus forte, que celle des bourgeois eux-mêmes, qui croyaient possible de prolonger par de nouveaux sacrifices une résistance dont les plus braves militaires regardaient comme impossible de prolonger la durée.

Tout le crédit et toute l'influence du Gouverneur furent nécessaires pour les calmer.

Cette circonstance qui parvint à la connaissance des assiégeans ne contribua pas peu à faire traiter la ville de la manière la plus favorable, et à accorder la capitulation la plus honorable telle qu'elle avait été proposée par le gouverneur de Caluso qui obtint par là plus qu'il n'avait osé espérer.

Non seulement Don Pedro ne crut pas trop accorder en promettant la conservation des personnes, des propriétés, et même des privilèges de la ville, mais il n'hésita pas à donner publiquement de grandes marques d'estime à la constance, au courage et à la fidélité des habitants.

HABITANTS DE CANELLI (dans le Monferrat).

COMTE CAMILLE TAFFIN.

(*1613*).

Charles Duc de Nevers de la maison de Gonzague, appelé à la succession de Mantoue, quitta la France pour se rendre en Italie en 1613.

Les secours que la France lui accordait devaient favoriser son entreprise. Il faisait route par mer, lorsqu'il apprit que le Duc de Savoie Charles Em. I qui avait des prétentions légitimes sur un grande partie du Monferrat était disposé à faire valoir ses droits par les armes et avait cherché à se mettre en possession de la ville d'Alba et d'un grand nombre de terres des plus considérables du Marquisat.

Le Duc de Nevers croyant que dans cet état des choses, ce qu'il pouvait y avoir de plus avantageux pour lui, était de se transporter sur les lieux le plus tôt possible pour arrêter les progrès de son compétiteur, prit terre à Savone, et se dirigeant par les vallées de la Bormida et du Belbo, se porta sur Canelli, château situé dans la seconde de ces deux vallées, comptant que, s'il parvenait à s'en rendre maître, son entreprise sur le Monferrat lui deviendrait d'autant plus facile que le château dont il s'agit, ayant glorieusement résisté peu de temps auparavant aux troupes d'Espagne, son occupation soudaine donnerait du crédit à ses armes indépendamment des avantages qu'il pourrait lui assurer par sa situation et ses fortifications.

Le château et le village de Canelli étaient défendus par 120 hommes de troupes Piémontaises, commandées par le colonel Taffin, l'un des officiers supérieurs les plus résolus de l'armée de Charles Emmanuel I.

Le Duc de Nevers se présenta devant Canelli avec des forces considérables.

Il fit faire au commandant ainsi qu'aux habitants la sommation de se rendre, avec menace, en cas de refus, d'en tirer une vengeance éclatante.

Ce langage n'ayant fait aucune impression sur les courageux défenseurs, Nevers se mit à exécuter son dessein. Son artillerie produisit les effets le plus désastreux dans le vieux mur de l'enceinte du village.

Mais les dispositions des défenseurs n'en furent pas ébranlées pour autant; leur courage suppléait aux moyens matériels de résistance que le canon leur enlevait.

Le pétard, instrument de guerre dont on faisait un très-fréquent usage à cette époque, fut attaché à la porte. Le coup y produisit une large ouverture sans l'enfoncer.

Loin d'être intimidés par cet accident les défenseurs pensèrent à en tirer parti et ils se mirent à faire feu par cette même ouverture qui devint ainsi, grâce à leur bravoure, un moyen de destruction de plus contre l'ennemi.

Peu de moments après, l'officier français qui dirigeait les attaques, frappé d'une balle, tomba mort aux pieds du mur.

Les assaillants découragés laissent entrevoir la disposition de renoncer à leur entreprise.

Les défenseurs saisissent ce moment pour faire une sortie. Ils attaquent brusquement l'ennemi qui, perdant tout espoir de succès, se retire abandonnant son artillerie et ses munitions. L'importance de l'exemple que les fidèles Canellois venaient de donner, l'avantage qui devait en revenir à l'armée Piémontaise dont ce succès garantissait en quelque sorte la supériorité, portèrent le Duc Charles Emmanuel à accorder aux braves habitants de Canelli une récompense digne de sa géné-

rosité bien connue. Il lès exempta pour plusieurs années, non seulement de toute charge de guerre, mais de toute autre sorte de contributions.

Le colonel Taffin reçut de ce Prince les plus grandes marques d'une estime toute paternelle. Les vœux de cet honorable gentilhomme ne pouvaient pas avoir d'autre objet.

(V. Olivo prodigioso, pag. 243 e 246).

VILLE DE CONI.

De toutes les villes du Piémont Coni est une de celles qui peuvent, sous le rapport des sentiments de fidélité et de dévouement, faire valoir le plus de titres à la reconnaissance de la Patrie.

Quatorze fois entourée d'ennemis puissants, sept fois assiégée par des forces qui ne devaient, dans les cas ordinaires, laisser aucune donte sur le succès de leurs opérations, Coni a vn autant de fois son intrépide résistance couronnée du résultat le plus glorieux.

Coni est la seule ville peut-être qui dans un temps malheureux ait immaginé de fondre à ses frais des pièces d'artillerie pour faire tête aux ennemis de l'État et pour se conserver elle même à ses souverains légitimes. Ce sont les propres expressions du marquis de Costa de Beauregard (1) aux quelles il nous est infiniment agréable d'ajonter que si les titres de la ville de Coni à la reconnaissance dn Gouvernement sont grands et nombreux, les Princes de la maison de Savoie n'ont pas fait défaut non plus de lui donner en tout temps des marques insignes de bienveillance.

On sait quels priviléges cette ville a reçu de ses Princes; ainsi celui de la croix de Savoie dans l'écusson

(1) Costa - Mon histoire sur la maison de Savoie. Vol. 2, pag. 281.

de ses armoiries, celui du libre port d'armes aux simples bourgeois. Sous ce rapport il serait facile de prouver que cette ville a été placée à la tête des plus favorisées des États de Savoie.

Parmi les siéges soutenus par la ville de Coni voici l'un des plus mémorables.

L'Empereur Charles Quint s'étant obstiné à refuser au Roi François I l'investiture du Duché de Milan, ce dernier menaça de rompre la trève conclne peu de temps auparavant.

Les administrateurs et les habitants de Coni prévoyant que la guerre ne tarderait pas à s'allumer entre la France et le Duc de Savoie, allié alors de l'Empereur, et qu'en conséquence leur ville verrait bientôt sous ses murs une armée ennemie, pensèrent à se mettre en mesure de résister.

Dès lors sans attendre ni ordre ni disposition de la part du Duc de Savoie, leur maître, ils commencèrent à mettre la main à l'œuvre et à travailler avec une ardenr sans pareille soit à réparer les anciennes fortifications, soit à en élever de nouvelles.

C'étaient du reste les bourgeois de la ville et les habitants des campagnes environnantes qni, rivalisant de zèle et de bonne volonté, exécutaient ces travaux à la défense desquels ils se regardaient comme naturellement appelés.

Ces précautions ne furent ni superflues, ni intempestives. La trève entre la France et l'Empereur fut en effet bientôt rompne. Le général français d'Annebault pénétra en Piémont à la tête d'une bonne armée, et arrivé à Carignan, il décida, avant tout, qu'une partie de ses troupes marcherait sur Coni pour surprendre la place; il marcha lui-même à leur tête.

Arrivé sous les murs de Coni, il fit enjoindre aux syndics de lui apporter les clefs de la ville.

Les syndics lui firent répondre qu'ils obéissaient aux officiers du Duc de Savoie, qu'ils avaient juré de rester fidèles à leur Prince, que cet engagement était sacré pour eux, et qu'ils le maintiendraient à quel prix que ce fût, et qu'ils se défendraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Aussitôt Annebault fit jouer les batteries d'artillerie qu'il avait à sa suite; le feu commença le 8 septembre au matin; il ne discontinua pas durant trois jours, si bien que dans la matinée du 10 la brèche fut jugée praticable par les Ingénieurs. Ce jour là même l'attaque fut résolue et commença.

Mais les assiégés n'avaient pas attendu ce moment pour se mettre en mesure de faire une bonne résistance; ils avaient pratiqué à temps une coupure derrière la brèche et ils y attendaient l'ennemi.

La lutte fut terrible et des plus meurtrières. Cependant cette première attaque fut repoussée. Elle se renouvella à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. D'Annebault crut devoir faire retirer ses troupes à la fin de la journée.

Le lendemain il voulut essayer une nouvelle tentative.

Mais n'ayant eu d'autre résultat que celui de la veille, pressé d'ailleurs par ses collègues de se rapprocher de la capitale du Piémont, il reconnut enfin la nécessité de se retirer.

Le 13 septembre les troupes de France retournant sur leurs pas, prirent la route de Carignan.

Deux mille morts restés sur la place, trois mille blessés qu'on enleva pour les transporter dans des quartiers moins exposés, furent le seul fruit de l'entreprise des Français. La perte des assiégés presque tous bourgeois fut bien loin, quoique considérable, d'approcher celle que l'on vient de signaler.

Les Régimens Piémontais
DE LA MARINE, D'AOSTE ET DE NICE.

En 1670 Louis XIV au moment de déclarer la guerre au Duc de Savoie (Victor Amédée II) essaya de le désarmer en partie, en lui demandant trois régimens que le Duc ne put lui refuser.

Aussitôt entrés en France les trois régimens, furent envoyés aux frontières les plus éloignées du Piémont.

Louis XIV ayant alors déclaré la guerre, ordonna la dissolution des corps piémontais. Les soldats furent enrolés dans des corps français, et leurs officiers engagés à prendre service dans les troupes du Roi avec avancement de grade. Les officiers refusèrent ces offres et se bornèrent à demander des passeports pour retourner dans leur pays.

Plusieurs mois s'étant écoulés depuis que cette demande avait été faite sans succès, et la plus part des officiers piémontais se trouvant réduits à un état fort approchant de l'indigence, on leur réitéra les mêmes offres qui ne furent pas mieux accueillies que la première fois.

Le ministre annonça alors aux colonels (le marquis della Chiusa, le comte d'Alès et le comte de Frossasque) que les passeports leur seraient délivrés. Il ajoutait qu'il tenait de son souverain l'ordre de leur remettre son portrait, comme une marque de son estime pour eux, et de mettre à leur disposition tout l'argent qu'ils demanderaient pour les frais de voyage.

Le portrait et les passeports furent seuls acceptés.

Cependant les colonels n'ignoraient point que leurs officiers avaient contracté des dettes pendant leur séjour en France. Aussitôt ils vendirent leurs meubles, leur

argenterie et tout ce qu'ils se trouvaient encore avoir d'objets de quelque valeur.

Les dettes des officiers furent ainsi acquittées, ou ils donnèrent des suretés à valoir après leur rentrée en Piémont.

Alors, réunis auprès de leurs anciens chefs, les officiers au nombre de 90 prirent avec joie la route de leur pays. La saison avancée et le mauvais état des chemins rendait la marche longue et pénible.

Ils n'en arrivèrent pas moins tous à Turin, où ils virent avec une agréable surprise qu'ils avaient été dévancés par le plus grand nombre de leurs soldats.

Le procédé généreux de messieurs Della Chiusa, D'Alès et de Frossasque ne fut connu que par le rapport des officiers qui en avaient été l'objet.

HABITANTS DU PIÉMONT

dans les guerres contre la France

en 1691-92.

MARQUIS DE PARELLE.

Le Duc de Bavière qui en 1691 avait commandé ses propres troupes dans la guerre des alliés Espagnols, Impériaux et Piémontais contre la France, étant au moment d'abandonner l'Italie, ne pouvait donner assez d'éloges au Duc de Savoie (Victor Amédée II) qui avait su s'attacher des sujets tels que les Savoisiens et les Piémontais, dignes, disait-il, de servir de modèle à tous les peuples par leur fidélité à leur souverain.

En effet, dans la campagne de 1692, l'armée française sous les ordres de Catinat, s'étant répandue dans

le Piémont pour y lever des impôts, les paysans formés à l'école du danger et habitués à le braver, s'armèrent pour lui résister. Malgré ses succès récents à Staffarda et à Orbassano, elle n'en fut pas moins obligée d'agir comme si elle eût été en présence d'une armée régulière et victorieuse.

Le Marquis de Parelle qui s'était mis à la tête de ces paysans en avait réuni un si grand nombre dans les environs de Chérasco, que les Français qui s'étaient long-temps refusés de traiter avec eux, finirent par trouver bon de pouvoir obtenir d'eux au moins l'échange des prisonniers.

Cet état de choses si extraordinaire parut si alarmant à l'armée française, qu'aux approches de l'hiver, Catinat désespérant de pouvoir le passer avec sureté en Piémont, songea sérieusement à la retraite et prit ses mesures pour se retirer avant la saison des neiges au-delà des monts.

(*Solaro di Moretta, pag. 317-360.*

CHEV. JUSTE TAFFIN.

(*1602*).

En 1602 le chev. Juste Taffin, poursuivi par des ennemis puissants, abandonna le service du Duc de Savoie Charles Emmanuel I qui lui en avait accordé la permission sous la condition qu'il rentrerait, dès qu'il serait rappelé.

Taffin prit du service en France et avança si rapidement en carrière qu'il parvint bientôt aux grades supérieurs.

Cependant le Duc Charles Emmanuel méditant l'expé-

dition de Genève, si connue dans l'histoire de notre pays, s'occupa de réunir autour de lui tous ceux de ses sujets qui servaient avec plus de distinction à l'étranger, et chargea le comte de Martinengo de faire connaître ses intentions au chev. Taffin.

Au premier avis qu'il en reçut, Taffin n'hésita pas à renoncer à tous les avantages dont il jouissait en France. Surmontant tous les obstacles que lui opposaient d'ailleurs ses chefs et ses camarades, il se mit en route pour le Piémont, accompagné de son fils, jeune homme des plus belles espérances. Arrivé au pont de Tornone, gardé en ce moment par les Huguenots, il allait le traverser lorsqu'un coup de feu parti du milieu de la troupe vint frapper son fils et l'étendit mort à ses côtés.

L'infortuné Taffin dut à la pitié que sa triste situation inspira aux assassins mêmes de son fils de pouvoir continuer sa marche et rentrer dans sa patrie.

L'accueil qu'il y reçut, surtout de la part de son souverain, fut tel qu'il le méritait.

Il n'est sorte de preuves d'estime et de bienveillance qui ne lui fussent prodiguées par le Duc Charles Em., auquel l'histoire a rendu cet honorable témoignage que si jamais Prince s'est trouvé plus souvent que lui dans le cas de réclamer des services de la part de ses sujets, aucun aussi n'a jamais reconnu d'une manière plus généreuse que lui les services reçus. Son noble cœur lui avait dit de bonne heure ce que le cœur des princes ne leur dit pas toujours, que pour eux aussi, comme pour les autres hommes, la reconnaissance est un devoir.

HABITANS DE LA ROCHE EN SAVOIE.

LE CHANOINE D'AMEX.

Dans la guerre contre Genève en 1590 la petite ville de la Roche en Faucigny fut surprise par l'ennemi qui enfonça la porte au moyen d'un pétard.

Les habitants se défendirent d'abord vaillamment, disputant pas-à-pas le terrain dans les rues; mais enfin harcelés et pressés de toutes parts, ils furent contraints de céder. Une centaine d'entre eux s'était portée devant l'église, bien résolus d'en défendre l'entrée et en empêcher la profanation.

Le chanoine Pierre d'Amex leur curé, qui s'était mis alors à leur tête, leur cria: *Défendons la maison de Dieu, mes enfants, je serai toujours au-devant de vous.*

Nous périrons tous, répondirent les braves Rochelois, *plutôt que de vous abandonner*. Le combat ne tarda pas à s'engager à l'entrée même de l'église. La mêlée fut des plus sanglantes, et le carnage affreux.

Le généreux D'Amex fut tué d'un coup d'arquebuse. Les intrépides bourgeois qui avaient été les rivaux de son dévouement voulurent aussi l'être de sa fin glorieuse.

Tous se firent tuer sur la place, et ce ne fut qu'alors seulement que l'ennemi parvint à pénétrer dans l'église.

LE MARQUIS GUI VILLA

né en 1586, mort en 1648.

La vie entière de Gui, marquis Villa, Ferrarais, entré de bonne heure au service de Savoie, fut un exemple du plus beau dévouement.

Les vicissitudes si variées des règnes de Charles Em. I, de Victor Amé I, de Christine de France, régente de Savoie, le mirent dans le cas de donner de grandes preuves de fidélité.

On lui demandait un jour quelle était la plus belle époque de sa vie; *celle*, répondait-il, *où j'ai mieux servi mon souverain en danger.*

TROUPES PIÉMONTAISES

sous les ordres du Comte d'Harcourt.

Les Princes Thomas et Maurice de Savoie, beaux-frères de la Duchesse Christine de France, veuve du Duc Victor Amédée I, disputaient à cette Princesse l'administration des affaires de l'État pendant la minorité de son fils Charles Emmanuel II.

L'honneur piémontais se trouve intéressé à rappeler cette époque de troubles.

On ne peut en effet nier qu'à cette époque, à peu près la seule où des discordes civiles aient éclaté chez nous, nos dissentions ne fussent provoquées et entretenues plutôt par les intrigues des étrangers que par de véritables oppositions d'intérêts et d'opinions politiques. D'ailleurs dans le plus fort de leur effervescence, jamais ces dissentions ne prirent le caractère d'animosité qui les accompagne ordinairement et qui toujours rend le spectacle qu'elles offrent si pénible pour les hommes de bien.

On dirait que l'habitude séculaire de vivre sous une domination paternelle avait étouffé d'avance dans les cœurs piémontais le germe des passions violentes dont les discordes civiles sont ordinairement l'aliment.

L'exemple que nous allons rapporter prouvera du moins que si à l'époque dont nous parlons les Piémontais combattirent à la fois dans les rangs des Espagnols et dans les rangs des Français, nos braves guidés par un chef habile n'en marchaient pas moins aux combats et à la victoire, pénétrés de cette vérité, que quelques soient les enseignes à côté desquelles le drapeau de Savoie flotte, la réputation de fidélité à ce drapeau ne doit jamais se démentir.

Les troupes que la France fournissait à la Régente contre celles d'Espagne qui combattaient pour les Princes étaient sous les ordres du comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine.

Ce général aussi illustre par sa naissance, que respecté par sa bravoure, par ses talents militaires et par la noblesse de son caractère, commandait dans Turin (en 1640), lorsqu'il apprit que les Espagnols qui s'étaient portés sur Casal, avaient cerné cette place et en poussaient le siége avec vigueur.

Le succès de la campagne dépendait en grande partie de celui de cette opération.

D'Harcourt pensa qu'il fallait quitter Turin et se diriger sur Casal avec ses troupes qui étaient en grande partie des Piémontais.

Les Espagnols qui cernaient la place, enfermés dans leurs lignes, ayant appris le mouvement de l'ennemi, se mirent en mesure de s'y bien défendre.

Les Français étaient à peine arrivés en vue des retranchements espagnols, qu'ils se portèrent en avant pour les forcer.

La première attaque ne rénssit pas. D'Harcourt en tenta une seconde qni ne réussit pas mieux. A la troisième d'Harcourt, marchant lui-même à la tête de ses troupes, reçut une blessure. On l'engagea à se retirer.

Il s'éloigna un moment, fit panser sa blessure et revint à la charge.

Ses troupes, électrisées par l'exemple de leur chef, redoublèrent d'impatience et d'ardeur. Une nouvelle attaque eut lieu et cette fois les lignes furent forcées. Le carnage fut affreux. Casal tomba entre les mains de d'Harcourt qui rendit une justice éclatante à la valeur des Piémontais, avouant que c'était à leur intrépidité qu'il devait la gloire et le succès de cette journée.

Turenne, fort jeune encore, prit part à ce beau fait d'armes.

Il n'est pas sans intérêt pour notre histoire d'observer que les Turenne, comme les Bayard préludèrent à l'éclat de leur gloire militaire par leurs exploits admirables dans les guerres du Piémont.

(Mém. ms. de Dusol, pag. 71).

ANDRÉ DE MONTFORT.

CATHÉRINE SEGURANA ET SIMON DE BALBE.

Au commencement du mois d'août de 1545 les Français, au grand scandale du monde chrétien, se montrèrent réunis aux Turcs devant le port de Nice sur mer, dont ils cherchaient à se rendre maîtres.

André de Monfort commandait dans la ville, et Simon de Balbe commandait dans le château. La ville n'était défendue que par des remparts de simple gazon élevés à la hâte.

L'ennemi les bat avec une artillerie formidable, y ouvre une large brèche et se présente à l'assaut. Il est repoussé. A une seconde attaque la lutte est terrible.

Les femmes font des prodiges de valeur. Cathérine Segurana à leur tête enlève de dessus la brèche un drapeau turc qu'elle plante sur le rempart en signe de victoire.

L'ennemi repoussé pour la deuxième fois persiste à se montrer résolu de tenter un nouvel assaut. Les remparts étant entièrement détruits, André de Monfort pense à sauver la ville par une capitulation qui lui est accordée.

Simon de Balbe se retire alors dans le château avec une poignée de braves.

Ni menaces, ni danger n'ébranle l'intrépide Simon. A chaque nouvelle attaque il oppose de nouveaux moyens de défense. Il fait si bien que les Turcs et les Français enfin découragés prennent le parti de se retirer.

HABITANTS DE RIVOLI.

MICHEL maître-maçon, ET MATHIEU BALEGNO.

Dans les guerres des Français en Piémont; sous le règne de François I, leurs troupes livrées à l'indiscipline la plus complète, poussèrent à bout la patience des habitants qui de toutes parts prirent les armes pour leur résister, soit dans les villes et les villages, soit dans les campagnes.

Rivoli, bourg très-considérable, à cinq milles de Turin, fermé par un simple mur d'enceinte, était gardé par les bourgeois tous bien résolus d'empêcher l'étranger d'y pénétrer.

Le 5 août 1536 les Français s'étant présentés en forces et ayant fait usage de leur artillerie, plusieurs parties de l'enceinte ne tardèrent pas à être détruites. Les intrépides bourgeois se portant partout où le danger

paraissait plus éminent, défendirent au prix de leur sang les avenues des rues principales et des points par où l'ennemi pouvait pénétrer.

Michel, maître-maçon, à la tête d'un petit nombre d'ouvriers de son quartier, en avait long-tems défendu l'accès à coups de pierres; mais victime de sa bravoure, il venait de payer de sa vie son généreux dévouement.

Mathieu Balegno, l'un des notables du bourg, survint dans cet instant, amenant avec lui un renfort considérable de bourgeois armés.

L'ennemi qui était parvenu à se frayer quelques autres passages n'osa ni se porter en avant, ni se répandre dans le quartier défendu par Balegno; aussi celui-ci redoublait-il d'efforts à mesure que le danger devenait plus menaçant.

Enfin ayant pris lui-même le rôle d'agresseur, il se porta en avant et parvint à repousser ceux des ennemis qu'il avait devant lui.

Malheureusement il reçut un coup de feu et tomba au milieu des siens, sans cesser de les animer du geste et de la voix.

La brave population, découragée, se voyant alors sans chef capable de diriger les opérations, ne se trouva plus dans le cas d'opposer une plus longue résistance. L'ennemi furieux se répandit dans le bourg qui paya par toutes sortes de sacrifices les preuves de son admirable fidélité et de son généreux dévouement.

HABITANTS DE SOMMARIVA DEL BOSCO ET DE BRA.

Après la bataille de Staffarda (en 1690) les Français se regardant comme maîtres de la partie du Piémont que les malheurs de cette journée mettait le Duc de Savoie dans l'impossibilité de défendre, se mirent à courir le pays, et à vexer les habitants par toute sorte de mauvais traitements.

De leur côté les habitants irrités déployèrent contre eux tous les moyens que le courage et l'esprit de vengeance peuvent inspirer.

Toutes les villes et tous les bourgs tant soit peu considérables se mirent en mesure d'opposer une résistance qui malheureusement ne suffit pas toujours pour arrêter les agresseurs.

Les habitants de Sommariva del Boscq déployèrent inutilement dans ces circonstances une énergie et une intrépidité sans égales; ils ne purent se sauver.

Malgré ce décourageant exemple, la ville de Bra n'hésita pas à se prononcer pour la défense la plus vigoureuse. Elle avait juré qu'elle ne s'écarterait pas de la voie de l'honneur et de la fidélité à son souverain.

Par un bonheur qu'il était plus naturel de désirer que d'espérer, le marquis de Parella commandant d'un corps de miliciens, qui avait dû passer par cette ville pour se rendre à sa destination, apprenant le danger qu'elle courait, s'y était arrêté, et avait augmenté par là les moyens d'une bonne résistance.

Les intrépides défenseurs faisant des sorties surprirent quelques postes français et leur firent bon nombre de prisonniers. Ceux-ci qui étaient si loin de s'attendre à une pareille reception, voyant leurs attaques constam-

ment repoussées, perdirent tout espoir de réussir, et prirent enfin le parti de se retirer, s'estimant heureux, après ce qu'ils avaient vu de la bravoure des habitants, de n'avoir pas été poursuivis dans leur retraite; ce que les habitants de Bra n'auraient pu faire du reste sans imprudence, où pour mieux dire, sans témérité.

(Voir Solaro de Moretta ms. pag. 100 etc.)

HABITANTS D'ISONE ET DE LA FAYE

dans la vallée de la Stura.

(*1744*).

En 1744 dans la guerre de la succession d'Autriche, le Roi de Sardaigne, Charles Em. III s'étant allié avec la Reine de Hongrie, l'armée Franco-Espagnole pénètre en Piémont par la vallée de la Stura.

Le Prince de Conty qui commandait cette armée, se proposa de faire le siége du Fort de Demonte qui fermait le passage de la vallée, et porta son quartier général au village d'Isone, partageant ses troupes entre ce village, la vallée et celui de la Faye.

Les habitants d'Isone et de la Faye, fidèles et dévoués comme ils l'étaient au Gouvernement Piémontais, ne pouvaient supporter l'idée d'être sous le joug de l'étranger.

Dans ces dispositions ils cherchaient toutes les occasions de se mesurer avec des ennemis qu'ils ne cessaient d'inquiéter et de harceler.

Supposant qu'il ne leur serait pas impossible de se débarrasser de ces hôtes incommodes, en prenant un parti auquel ceux-ci seraient loin de s'attendre; ces fidèles montagnards se déterminèrent à livrer aux flammes leurs propres maisons. Ils pensèrent qu'en incendiant ainsi leurs habitations, les ennemis se trouvant

dans la nécessité de les abandonner renonceraient à leur entreprise.

Ce parti pris, on ne tarda pas à le mettre en exécution. Le village d'Isone et celui de la Faye furent donc livrés aux flammes, au milieu de la nuit.

Le Prince de Conty prenait quelque repos des travaux de la journée qu'il avait passée tout entière à cheval. Reveillé au bruit de l'incendie et informé de l'évènement, on peut s'imaginer sa surprise et ses alarmes.

Malheureusement pour le succès de l'entreprise, des mesures si promptes et si efficaces furent prises par les Français, que le quartier général fut sauvé, l'incendie arrêté, et le dessein des généreux habitants d'Isone et de la Faye évanoui.

Il fallut quelque temps avant que l'ordre et la calme fussent rétablis dans ces quartiers.

Mais enfin le Général Français ne put s'empêcher d'admirer le dévouement de ces populations qui sacrifiaient avec tant de générosité leurs intérêts les plus chers aux sentiments qui le leur avaient inspiré.

(*S. Simon., Guerre des Alpes*).

HABITANTS DE PORTO MORIZIO, RAPHAEL BERIO (Lieutenant), NICOLAS BERIO (Capitaine), JOACHIM AMORETTI.

Dans la campagne de 1746, un corps de troupes des alliés (France et Espagne) surpris sur les bords de la rivière Impero, par les Piémontais descendus soudain des montagnes voisines, s'était retiré sur la ville de Porto Morizio dont il avait fermé les portes se mettant en mesure d'en défendre l'entrée.

Les Piémontais s'étant mis à leur poursuite sans pouvoir les atteindre, arrivèrent peu après eux sous les murs de Porto Morizio et prirent la résolution d'attaquer aussitôt la ville.

Ils se divisent pour cela en trois colonnes, commandées, l'une par Joachim Amoretti, l'autre par le capitaine Nicolas Berio et la troisième par le lieutenant Raphael Berio.

Deux des portes de la ville sont enfoncées, au moment même où les murs sont escaladés. Les assaillants pénètrent sur plusieurs points dans l'intérieur de la cité.

Les défenseurs surpris, et comme abasourdis, livrent la ville, sans même emmener leur artillerie et leurs autres munitions de guerre.

Cependant, à peine revenus de leur première terreur ils veulent rentrer dans la ville, et il n'y a sorte d'efforts qu'ils ne fassent pour racheter leurs premiers torts. Une nouvelle lutte ne tarde pas à s'engager. Les Piémontais sortent de la ville pour les prévenir.

Malheureusement dans le combat qui est des plus acharnés, l'intrépide Amoretti déjà criblé de blessures en reçoit une qui lui donne la mort. Au même instant le brave Berio succombe à son tour. Les autres officiers sont presque tous blessés et les soldats en grande partie mis hors de combat.

Cependant arrive un renfort. Ce sont des marins de la côte et des paysans des environs qui se sont armés pour apporter des secours à leurs compatriotes.

Les Français font alors d'inutiles efforts pour l'emporter. Assaillis de toutes parts, ils ne tardent pas à reconnaître l'impossibilité de résister, et ils prennent le parti de s'éloigner.

(Dalla fedeltà d'Oneglia del conte Masuccio fasc. 2, pag. 57).

N. N.

Sergent du régiment de Nice infanterie.

Les troupes Piémontaises faisaient la guerre dans le pays de Nice où le vieux Roi Victor Amédée III avait transporté en 1794 son quartier général.

Ce bon Prince visitait souvent les avant-postes, et rarement il lui arrivait de passer devant un militaire décoré sans qu'il ne s'arretât pour lui adresser des paroles de bienveillance.

Il rencontra un jour un sergent du régiment de Nice (infanterie) décoré de la médaille d'or. Après lui avoir adressé quelques mots flatteurs, le Roi dit à son écuyer de service de faire dîner ce vieux militaire au quartier général.

L'issue malheureuse de cette longue lutte soutenue pendant trois ans (de 1793 à 1796) d'une manière si honorable avec des forces si inégales par la Sardaigne contre la France républicaine, est assez connue.

Les vieux militaires Piémontais après avoir vu disparaître cette ancienne Monarchie à la conservation de laquelle ils avaient voué leurs bras et leur sang, retirés dans leurs foyers, s'étaient livrés pour la plupart aux travaux des champs.

C'était le cas du sergent dont nous venons de faire mention et dont il est à regretter qu'on n'ait pas conservé le nom.

Bien des années s'étaient écoulées depuis l'entrevue que ce brave homme avait eue avec l'infortuné Roi Victor, mort victime des chagrins que lui avaient causés les malheurs de son pays.

L'écuyer de ce Monarque, qui s'était trouvé dans le cas de faire au sergent niçard l'invitation à dîner

dont on a parlé plus haut, parcourait quelques années plus tard les montagnes du pays de Nice. Il se trouvait dans les environs de Sospello lorsqu'il se vit aborder par un agriculteur en veste de grosse toile, la bêche sur l'épaule, qui lui dit en l'abordant avec un air de confiance mêlée de respect: *Monsieur, ne reconnaîtrez vous pas* le sergent du dîner?

L'écuyer qui l'eut bientôt reconnu, ne manqua pas de lui témoigner tout l'intérêt que la découverte qu'il venait de faire lui inspirait. Un entretien plein d'attachants souvenirs ne tarda pas à s'engager entre eux.

Le vieux sergent redevenu laboureur s'était marié et avait des enfans. Il ne se trouvait pas dans l'aisance.

L'écuyer ému au récit de ses embarras de fortune, voulut lui mettre dans la main l'argent qu'il se trouvait avoir sur lui.

Le sergent refuse. *Tu refuses ton ancien compagnon d'armes et tu n'as pas peur de le fâcher?* repond le marquis Lascaris (qui est l'écuyer dont nous parlons). Ses yeux laissant tomber quelques larmes témoignaient en ce moment l'émotion qu'il éprouvait. Le sergent ému lui-même accepta alors le don; *mais voyez, monsieur,* ajouta-t-il, *j'accepte, parceque c'est d'un ancien camarade que ça me vient; du reste l'or chez moi ne manque pas*, et en prononçant ces mots, il tira de dessous ses habits la médaille d'or qui pendait à son cou: *Monsieur,* ajouta-t-il en la lui montrant, *elle est là, voyez-vous, la misère et la faim n'ont jamais eu assez d'empire pour me porter à m'en séparer.*

Le rédacteur de cet article tient l'anecdote qu'on vient de lire de la personne même de monsieur le marquis Lascaris qui se plaisait à en renouveller dans ses vieux jours l'attendrissant récit à ses amis.

LE CARABINIER SCAPACINO

d'Incisa (Province d'Acqui)

(1834).

Le jeune Scapacino du corps des Carabiniers Royaux faisait partie de la station de son corps au poste des Échelles (en Savoie).

Dans une nuit de février 1834 il revenait au quartier ignorant que pendant son absence la caserne avait été envahie par une troupe de factieux.

Il était fort près de la porte d'entrée lorsque son cheval arrêté par une main inconnue qui en avait saisi la bride, il entendit une voix qui lui enjoignait de crier *vive la République*. - *Vive le Roi*, répondit Scapacino: *vive la République*, reprit l'autre. Sur ces entrefaits, les vociférations de la troupe factieuse accourue au bruit du débât firent reconnaître son erreur à l'intrépide Scapacino.

Le brave Carabinier n'en cria que plus fort, *vive le Roi, vive le Roi.*

Deux coups de fusil vinrent frapper en ce moment la poitrine du fidèle Carabinier qui tomba mort sur le sol.

Le Roi informé de la noble conduite de Scapacino, ordonna que la médaille d'or décernée à la bravoure, serait accordée à la mémoire de ce jeune militaire, et que par une exception au réglement, aussi extraordinaire que bien méritée, la pension attachée à cette décoration, serait payée aux parens.

(V. Ordine del giorno del Primo Segretaro di Guerra e Marina del 12 febbraio 1834).

AMOUR DE LA GLOIRE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Qu'est-ce que la Gloire ?

Il en est de la Gloire comme de la plus part des choses qui tiennent à la manière de sentir des hommes ; on se trouve dans l'embarras pour définir ce que l'on n'est pas le moins du monde dans l'embarras de comprendre.

L'estime de ses semblables est un besoin réel de l'homme ; ce besoin tient, d'un côté à l'instinct de la sociabilité, et de l'autre à l'instinct de la moralité, apanage exclusif de la créature intelligente.

Il entrait dans les vues providentielles de l'Auteur des êtres, que la plus noble de ses créatures destinée à se perfectionner dans l'état social, ne pût complètement développer, sans le concours de ses semblables, ses moyens de remplir les fins de sa création ; il fallait pour cela, lier et grouper, en quelque sorte, les existences humaines, les *unifier* s'il est permis de s'exprimer ainsi. Comment le faire ? Créer des besoins, et les créer d'une nature telle que la réciprocité des secours pût seule amener la possibilité de les satisfaire.

Ces besoins créés, cette réciprocité établie, la société des hommes se trouvait naturellement fondée, et fondée sur des bases larges, solides, indestructibles.

Mais quelques individus de l'espèce humaine ne devaient-ils pas pouvoir se donner sur d'autres la supériorité qui leur serait acquise par un développement plus rapide, ou plus complet de leurs facultés?

Cette supériorité, dont la possibilité forme une des conditions caractéristiques de notre espèce, éminemment perfectible, ne devait-elle pas amener, comme une conséquence nécessaire, le désir de se la procurer?

Ce désir ne devait-il pas produire celui de chercher une place plus distinguée dans l'estime des hommes, et de se procurer par là des chances de faveur plus nombreuses dans l'échange des services propres à satisfaire nos besoins?

Quel est l'homme d'ailleurs assez vile, assez abject, assez malheureux pourqu'il ne se soit jamais dit à lui-même qu'il est appelé à vivre dans un avenir que le cercle trop resserré de sa carrière mortelle ne saurait circonscrire?

Ce sentiment profondément gravé dans le fond de notre conscience se retrace, pour ainsi dire, dans chacune de nos actions. Sans cesse il se reproduit même à notre inçu sous mille formes diverses, dans tout ce que nous faisons; dans nos pensées d'amélioration des

autres hommes, et de nous-mêmes; dans nos projets de perfectionnement des choses dont la Providence nous a ménagé la jouissance et la disponibilité; dans nos vœux de bonheur pour nous, et pour nos semblables. Ce sentiment perce constamment à travers nos affections et les domine toutes.

Or, reculer les limites du désir qui nous porte à rechercher l'estime des hommes, le porter dans un avenir sans bornes, rappeler les faits qui fondent nos droits à cette estime, et livrer ces faits à l'histoire pour en perpétuer le souvenir; voilà le champ qu'il appartient à la vertu de parcourir et à l'homme d'exploiter. Et voilà la Gloire!...

La durée de ce souvenir distingue la gloire de la simple célébrité; sa solidité et sa splendeur la distinguent de la renommée.

La renommée s'étend, pour ainsi dire, dans l'espace; la célébrité dans le temps; la Gloire seule plane sur l'un comme sur l'autre.

Non seulement il est permis à l'homme d'aspirer à l'estime de ses semblables, mais c'est pour lui une obligation. Il a droit de cueillir les lauriers que les grandes entreprises font croître sur les pas de ceux qui les exécutent et de conquérir ainsi le titre de grand homme.

Les grands hommes ont en tout temps été rares;

la Gloire de tout temps a été le partage d'un bien petit nombre d'individus.

Pour être justes, les hommes n'auraient jamais dû accorder leur estime qu'à ce qui est utile, et leurs respects qu'à la seule vertu.

Mais malheureusement il y a toujours eu trop d'exceptions à cette loi. On a pris la fausse gloire pour de la véritable.

Jeunes militaires, voulez-vous savoir quelle est la vraie Gloire? Voulez-vous connaître la voie qu'il faut suivre pour y arriver? Consultez le passé; compulsez les fastes de l'histoire.

Voulez-vous voir enfin, comment ont aimé la Gloire ceux que vous honorez aujourd'hui de ces hommages que vous aspirez à conquérir pour vous-mêmes? Consultez encore le passé et son histoire.

Regardez Thémistocle – Ses veillées vous en diront plus que tout ce que je pourrais ajouter ici.

TRAITS HISTORIQUES.



PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE.

En 1716 le Prince Eugène de Savoie à la tête de l'armée impériale contre les Turcs se rendit maître de la place de Témeswar, après un rude et sanglant combat sous les murs de la ville, et obligea le général ottoman qui amenait des secours aux assiégés à rebrousser chemin et à renoncer à son entreprise.

Cette éclatante victoire fut regardée en quelque sorte comme décisive pour le salut de la chrétienté.

Le Pape, instruit de ce succès, crut qu'il ne pouvait se dispenser d'y prendre part.

A la nouvelle qu'il en reçut, après avoir rendu de solennelles actions de grâces à Dieu dans la capitale du monde catholique, et avoir écrit des lettres de félicitation à l'Empereur et au Prince Eugène, il destina à ce dernier le présent que le chef de l'église a coutume de faire en pareils cas à l'auteur de l'action dont il veut reconnaître et récompenser le mérite de la manière la plus éclatante.

L'évêque de Raab fut chargé par le St-Père de réunir les fidèles dans son église cathédrale pour remettre en son nom un bonnet et une épée bénis de sa main au Prince triomphateur.

Voilà mon plus beau titre de gloire, s'écria ce Prince en s'inclinant devant l'autel et recevant la marque insigne d'honneur que venait de lui donner le souverain Pontife.

(Hist. du Prince Eugène, tom. 2, pag. 172).

CHARLES DE BIRAGUE.

On sait qu'une branche de l'illustre maison de Birague de Milan, détachée de celle qui s'était établie en France vers le milieu du XV siècle, se fixa en Piémont vers le commencement du siècle suivant.

C'est à cette dernière branche qu'appartient Charles de Birague. Il était encore au service de France, lorsqu'il fit la guerre dans le marquisat de Saluces. Il y devint célèbre par les succès qui accompagnaient ordinairement les expéditions les plus hasardeuses dont demandait à se charger.

Le château de Cardé sur le Pô avait été occupé par des aventuriers qui ne cessaient d'inquiéter soit les troupes, soit les habitants du pays qu'ils désolaient par leurs brigandages.

Il s'agissait de les en déloger. Birague fut chargé de le faire. Après avoir réuni une poignée de braves, il sortit de grand matin de Saluces. Arrivé sans être attendu sous les murs du château, il se posta dans un endroit où de vieilles masures formaient comme une espèce de brèche, et décida sa troupe à monter de là à l'assaut.

Elle fut repoussée.

On renouvella l'attaque. Elle n'eut pas plus de succès.

La troupe de Birague découragée par une résistance à laquelle elle ne s'attendait pas, laisse entrevoir la disposition de se retirer. *Eh quoi!* s'écrie alors Birague, *serait-il possible que le désir de la gloire inspire moins de courage à des soldats, que l'amour du pillage n'en donne à des brigands?*

Sur quoi saisissant sa lance, et montrant à l'officier qui se trouve auprès de lui la brèche qu'ils ont devant eux: *Voilà*, lui dit-il, *l'endroit où il faut aller mourir.* Aussitôt il s'élance vers l'endroit désigné.

Son courage fait revivre celui des siens. On monte à l'assaut, et malgré la plus vive résistance, le château est emporté.

RÉGIMENTS PIÉMONTAIS AYAZZA ET MEZERA.

(*1667*).

En 1667 Charles Emmanuel II fut requis par la République de Venise de lui accorder un secours de troupes dans la guerre contre les Turcs.

Charles Emmanuel envoya à la République deux régiments piémontais, appelés, suivant l'usage de ce temps, du nom de leurs chefs, Ayazza et Mezera.

Ces deux corps enfermés dans la place de Candie s'y distinguèrent au point qu'à la fin du siége (un des plus mémorables dont l'histoire militaire des temps modernes fasse mention), le grand visir commandant de l'armée turque voulut connaître personnellement les chefs et les officiers de ces deux corps dont il se plut à louer publiquement la constance et l'intrépidité.

Voilà de nouveaux traits de gloire pour votre armée, écrivait après cela le Sénat de Venise au Duc de Savoie. *Mais aussi voilà de nouveaux droits que Votre Altesse Royale s'est donnés à notre reconnaissance, et dont la République ne perdra pas le souvenir.*

JEAN MAURICE COMTE DE BROGLIA

(de Chieri) en Piémont.

Jean Maurice Broglia d'une illustre famille de ce nom, était originaire de la petite ville de Chieri; ce fut l'un de ses fils, Victor Maurice, qui alla s'établir en France

et fonda cette famille non moins illustre dès le XVI siècle que les Français ont appelée Broglie.

Jean Maurice Broglia entra au service de Charles Emmanuel I, Duc de Savoie, à l'âge de quatorze ans.

Après la mort de ce Prince il s'attacha à la cause des beaux-frères de la Duchesse Jeanne Baptiste, qui lui disputaient la régence de l'État.

Dans les guerres qui eurent lieu à cette occasion en Piémont, il se fit connaître d'une manière si avantageuse au comte d'Harcourt qui commandait l'armée française, envoyée au secours de la Régente, qu'à la conclusion de la paix ce Général engagea Broglia à passer au service de son roi.

Jean Maurice, poussé par cet amour de la gloire qui dominait toutes ses pensées, s'étant rendu à ces invitations, partagea depuis les dangers et les succès des armées françaises d'abord en Espagne, et ensuite en Italie où le Roi les envoya soutenir les intérêts du Duc de Modène.

On eut dit que la gloire pour laquelle Broglia était si passionné avait réservé ses lauriers à cet illustre Piémontais sur un théâtre plus digne de lui, plus près de son pays natal.

Blessé devant la ville de Valence sur le Pô, assiégée par les troupes de France, Broglia y perdit la vie des suites de ses blessures à l'âge de 45 ans.

(Biographie universelle suppl. tom 59, pag. 289).

LE COMMANDEUR DE CASTAGNOLES (Piémontais).

Le commandeur de Castagnoles, de l'ancienne maison des comtes de Falette de Barol, avait coutume de dire que le guerrier ne meurt bien qu'au champ d'honneur.

Vieilli au milieu des combats, il refusa la retraite honorable qui lui fut offerte au commencement de la guerre de 1744.

Il commandait les troupes piémontaises à l'affaire de Bellins dans les Alpes le 8 août de cette même année, lorsque blessé mortellement, il s'écria: *Voilà la retraite du vieux guerrier*. Peu de momens après il expira.

LE COMTE JEAN DE RADICATI

Piémontais au service d'Autriche.

Jean de l'illustre maison des comtes Radicati en Piémont avait servi depuis sa jeunesse dans l'armée autrichienne, où il était parvenu au grade de feld-maréchal.

Il combattait vaillamment à Lowosez, lorsqu'il fut mortellement blessé le 1er octobre 1756.

Comme les soldats qui l'avaient relevé au moment où il tomba de cheval, lui exprimaient leurs regrêts sur sa perte; il leur dit: *Je vous remercie de vos soins; mes bons amis. Puissiez-vous obtenir pour récompense de faire la même fin que moi.*

LE GÉNÉRAL DE BOIGNE (Savoyard).

La vie du Général de Boigne offre le rare exemple d'un homme qui ne cherchant d'abord que la gloire, a trouvé avec elle la fortune.

Ce militaire illustre, né de parents peu fortunés, pressé par un besoin impérieux de gloire et de renommée, se sentit entraîné fort jeune vers la profession des armes.

La Savoie ne lui offrait guères à cette époque l'apparence de chances favorables, et l'armée de France justifiait mal l'espérance qu'elle lui avait fait concevoir.

Passé en Russie où il fut nommé capitaine dans l'un des régiments grecs attachés au service de l'impératrice Cathérine, de Boigne tomba entre les mains des Musulmans, alors en guerre contre la Russie. Décidé à tenter toute sorte de hasards après sa captivité, il prit le parti de se transporter dans l'Inde, pays plein d'avenirs et d'accidents aventureux.

Il s'y rendit en effet pour offrir ses services au souverain de Déli, qui les accepta.

Ce fut là que l'attendaient sous son heureuse étoile des succès qu'on pourrait presque appeler fabuleux.

La nature de ce recueil ne nous permettant pas d'entrer dans de trop grands détails, nous nous bornerons à dire que de Boigne se vit bientôt porté par sa fortune autant que par ses talents, à la tête d'une armée de 30/m. hommes dont son nouveau souverain lui confia le commandement.

Avec des troupes qu'il avait su en peu de temps rendre aussi disciplinées qu'instruites, de Boigne marcha de conquêtes en conquêtes, toujours précédé par cette croix blanche de Savoie dont il avait fait son enseigne et qui se montrait sur les bords de l'Indus accompagnée de bien plus d'éclat qu'elle n'en pouvait malheureusement avoir alors en Europe.

Dès lors la victoire mit à la disposition du Général savoyard les trésors d'un pays qu'il put se croire autorisé à exploiter dans son intérêt personnel.

Cependant victime de basses intrigues de Cour, de Boigne fut rappelé de l'armée, et se rendit auprès du Prince qui ne cessa de le combler de marques d'honneur et de reconnaissance.

Malheureusement ce généreux protecteur de de Boigne lui fut peu de temps après enlevé par la mort.

Ce fut pour le Général savoisien le moment de quitter la terre étrangère.

De Boigne couvert de lauriers et de cette gloire dont il s'était fait une idole dès ses plus jeunes années, rentra dans son pays natal, heureux de rendre chère à ses compatriotes la possession de ses immenses richesses par le noble usage qu'il en fit jusqu'à la fin de ses jours.

VIGILANCE. - ACTIVITÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La guerre est tout action, action morale, action physique.

Cela est si vrai, que le repos même qui en suspend quelquefois les travaux, n'est jamais pour le guerrier un repos absolu.

En effet, lorsque ce n'est pas la présence ou la proximité du danger qui l'agitent; lorsque ce n'est pas l'espoir d'un succès ou la crainte d'un revers qui tiennent son esprit en activité; ce son des projets, des prévisions alarmantes, ce sont des souvenirs de combats et de gloire qui l'empêchent de dormir calme et paisible.

Aussi l'école de la guerre est-elle tout de mouvement.

Le corps et l'esprit y prennent également part.

Il y aurait chez le guerrier une impardonnable inconséquence à croire qu'avant le terme de sa carrière, il lui soit permis de suspendre le cours de ses exercices, de ses travaux.

Tant que la carrière est ouverte, à peine doit-il se reposer sur ses lauriers.

Jeunes militaires, sachez donc que si je vous rappelle ici des exemples de vigilance et d'activité, je ne vous dirai rien qui ne se trouve dans les leçons de l'expérience, ou qui s'éloigne le moins du monde des préceptes des grands maîtres dans l'art des combats.

Je ne me croirai jamais sûr d'avoir fait mon devoir à la guerre, disait un des plus grands capitaines de l'antiquité, tant que je ne pourrai pas me dire qu'aucune autre pensée que la guerre a rempli une heure de ma journée.

Veiller sans interruption sur ce qui se passe autour de nous; ne se donner de repos que lorsque le travail et l'action ont cessé d'être nécessaires; ne jamais séparer l'idée du repos de celle de l'action et du mouvement; se méfier, aux approches de l'ennemi, d'un silence et d'une tranquillité qui pourraient n'être de sa part qu'apparents et trompeurs; chercher à pénétrer les desseins d'un adversaire qu'on doit estimer assez pour supposer qu'il est toujours prêt à saisir le moment de nous nuire; travailler assidûment à l'en empêcher; voilà les conseils de la vieille raison, les avis de cette ancienne sagesse dont les jeunes élèves de l'honneur et de la gloire ne devront jamais se départir.

La vigilance militaire est toute là. Les détails qu'on

pourrait ajouter, appartiennent plutôt à un ouvrage didactique qu'à un recueil de faits capables d'inspirer cette vertu.

La Vigilance, étant ainsi définie, on ne peut révoquer en doute le besoin qu'on en a à la guerre, ni s'empêcher de croire que c'est là une qualité aussi nécessaire au général, qu'à l'officier et aux sous-officiers, j'allais presque dire au simple soldat.

Voyons maintenant ce que c'est que l'Activité. L'Activité militaire n'est, en quelque sorte, que la Vigilance réduite en acte. Aussi aucun homme de guerre ne saurait en contester l'importance, ou pour mieux dire, la nécessité.

Ainsi prévenir l'ennemi en toutes choses, ne jamais lui donner de relâche, le poursuivre, le harceler avec une énergie et une célérité qui l'étonnent, le surprennent, le déroutent, sont autant de préceptes de guerre, que les maîtres n'ont jamais cessé de proclamer, et qu'ils ont eu soin, pour la plupart, de placer en tête de leurs leçons.

Leurs préceptes ont-ils toujours été mis en pratique?

Malheureusement l'histoire est là pour nous montrer le contraire.

Nous voudrions bien pouvoir ajouter que la nôtre n'est pas dans ce cas!...

Quoiqu'il en soit, que nos lecteurs n'oublient pas,

que l'action à la guerre ne doit jamais avoir lieu sans cette prévision qui rapproche l'Activité de la Vigilance, mais qui ne l'accompagne pourtant pas toujours.

Il serait par trop inutile de dire combien l'Activité sans prévision pourrait avoir d'inconvénients, surtout si elle avait lieu de la part d'individus chargés des fonctions du commandement.

Les exemples ont dans l'instruction des hommes cela d'éminemment utile qu'ils préviennent ou éloignent de pareilles méprises.

Sous ce rapport nul doute que la connaissance des traits qu'on va lire à la suite de cette introduction, et que nous eussions bien voulu trouver en plus grand nombre dans notre histoire, ne soit d'un grand intérêt et d'une utilité réelle pour de jeunes lecteurs.

Il en est du reste des vertus dont nous parlons comme de toutes les autres qualités de l'homme.

Elles se trouvent dans un degré plus éminent chez les uns que chez les autres.

Les noms d'Agésilas, de Philopémen, d'Alexandre, parmi les Grecs; d'Annibal et d'Asdrubal, parmi les Carthaginois; de Scipion, de Caton et de César, parmi les Romains; de Charles Magne, de Henri IV, de Condé, de Napoléon et de quelques-uns de ses Généraux, parmi les Français; de Gustave Adolphe, de Bannier, de Frédéric-le-Grand, dans le Nord; et enfin de Morosini,

d'André Doria, de Montecuccoli, de Pierre comte de Savoie et de ses successeurs, Amédée V et Charles Emmanuel 1[er], chez nous, sont tous autant de noms qu'on ne saurait rappeler sans reconnaître, que la *Vigilance* et l'*Activité* sont des qualités si importantes à la guerre, que l'histoire a cru devoir en tenir un compte particulier à ces hommes qui avaient d'ailleurs tant d'autres titres à la plus haute célébrité.

Jeunes militaires, qui de vous pourrait croire après cela qu'il lui soit permis de négliger, sans encourir de justes reproches, rien de ce qui peut se rapporter aux qualités dont nous venons de parler?

Que la gymnastique, la course, l'équitation, la natation, la chasse surtout, trouvent donc habituellement une place parmi vos exercices les plus fréquents.

Il est digne de vous et de votre zèle de montrer que vous regardez ces sortes d'exercices, non pas simplement comme des moyens de délassement après des occupations plus sérieuses, mais comme des moyens véritables et réels d'une utile instruction.

Ces belles qualités ne brillent jamais d'un éclat plus vif et ne sauraient jamais être plus appréciées que par la comparaison des qualités contraires.

Placez donc à côté de la Vigilance et de l'Activité, la lâcheté et l'indiscipline, et dites s'il y a quelque chose de plus capable de rendre l'homme méprisable

à la guerre, que l'indolence, la paresse et la négligence, principes de tout oubli de son état?

Après que ces paroles ont coulé de ma plume, jeunes militaires, je sens qu'il faut que je m'arrête.

Je vous dois ce silence, unique expression du respect que j'ai pour les sentiments dont vous êtes tous profondément pénétrés.

TRAITS HISTORIQUES.



DOM AMÉ DE SAVOIE

MARQUIS DE ST-RAMBERT.

Peu de guerriers ont rendu à la maison de Savoie des services aussi signalés que Dom Amé de Savoie fils du Duc Emmanuel Philibert, par lequel il fut successivement chevalier de l'ordre de St-Maurice, grand conservateur du même ordre, et enfin chevalier de celui de l'Annonciade.

Jeune encore Amé de Savoie avait combattu dans l'armée de Philippe II roi d'Espagne contre la reine Elisabeth d'Angleterre.

Il s'était trouvé à un si grand nombre d'actions de guerre tant en Piémont qu'en Savoie, qu'il serait difficile de dire s'il y en eut sous le règne de son père et sous celui de son successeur auxquelles il n'ait pas pris part.

Il se trouva au combat de Crest contre les Bernois en 1589. Il battit complètement les Génévois qu'il força de lever le siége de Cluses en 1590. Il mit en fuite ces mêmes Génévois peu de tems après, et enleva de vive force le Pont-Beauvoisin en 1591 aux Français qui le défendaient.

On attribue à D. Amé ce mot d'un grand sens.

En parlant de lui, il disait: *Qu'à la guerre la crainte l'avait souvent préservé de la peur.* Ou en d'autres termes: *Que la prévision du danger l'avait souvent mis dans le cas de le prévenir et de l'éviter.*

(Hist. Or. Ann. pag. 331).

MARIANO IV

Juge d'Arboréa, en 1368.

Mariano IV, roi, sous le nom de juge d'Arboréa, dans l'île de Sardaigne, avait formé le dessein de secouer le joug que les Aragonais faisaient peser sur une grande partie de son pays.

Le pape Urbain V favorisait ce généreux dessein.

Mariano, ayant réuni un corps de troupes considérable, parcourut d'abord à main armée les différentes parties de la Sardaigne, et parvint en 1366 à se rendre maître presque absolu de l'île entière.

Le roi d'Aragon, cherchant à y relever son autorité, y fit passer des forces très-considérables.

Mariano n'en continua pas moins sa marche victorieuse et prit d'assaut le château de Petreso.

En 1368 Mariano ayant réuni ses troupes dans la ville d'Oristano, l'armée d'Aragon vint les assiéger, espérant avoir trouvé l'occasion favorable de détruire ce redoutable adversaire.

Malheureusement pour les Aragonais leur général, ne tenant pas compte du caractère actif et entreprenant de l'ennemi, n'empêchait point ses soldats d'abandonner leurs quartiers et de se répandre dans les campagnes.

Un jour que les Aragonais s'y attendaient le moins, Mariano fit soudain une sortie, et tombant sur l'ennemi, l'attaqua d'une manière si brusque et avec une vigueur si grande que tout ce qu'il y eut d'Aragonais qui ne put pas prendre la fuite, fut massacré et entièrement détruit.

Dans cette sanglante journée le lieutenant général, le frère du Roi et plusieurs autres guerriers les plus

renommés de l'Aragon furent victimes du peu de prudence de leur chef et de l'activité courageuse de Mariano et de ses Sardes.

(Manno. Storia sarda, tom. 3, pag. 98).

GIANNETTINO DORIA.

(1539).

En 1539 Giannettino Doria se trouvait en Sicile avec le célèbre André Doria son oncle au moment où l'on apprit que le fameux corsaire Dragut venait de faire une descente dans l'île de Corse, et y exerçait toutes sortes de brigandages et d'excès.

Aussitôt Giannettino reçut l'ordre de partir avec la flotte et de se rendre en toute hâte en Corse pour empêcher Dragut de se retirer après y avoir consommé son œuvre de dévastation.

Giannettino mit immédiatement à la voile et fit tant de diligence qu'il arriva sur les côtes de Corse au moment où le corsaire, se disposant à s'éloigner, achevait le partage du butin qu'il venait de faire.

Le capitaine Génois attaqua soudain les vaisseaux barbaresques avec tant de résolution et d'intrépidité que Dragut se trouva dans l'impossibilité de faire une longue résistance. Ce chef de brigands fut pris, et tous ses navires, exceptés deux seuls, tombèrent entre les mains des Génois.

(Ragionamenti di Lorenzo Cappelloni, pag. 122).

MARQUIS DE BERNEZ

BARON DE ST-GÉNIS.

Pendant la guerre qui eut lieu en Piémont par suite de la dissention qui s'était mise entre la Duchesse régente, Christine, et les Princes ses beaux-frères, le prince Thomas chercha à surprendre la capitale et à s'assurer de la personne de sa belle-sœur. Il marcha donc sur Turin, précédé de quatre cents hommes commandés par le marquis Del Carretto.

Celui-ci ayant pénétré dans la ville, alla droit à la citadelle, espérant s'en rendre maître par surprise et empêcher ainsi la Duchesse d'y trouver un asile.

Charles Amé de Rossillon, marquis de Bernez, baron de St-Génis, capitaine de la compagnie des gentilshommes Gardes du Corps de la Princesse, se trouva de garde à la porte de la citadelle. Il n'avait que 23 hommes sous ses ordres.

Mais sa vigilance l'ayant d'abord préservé d'être surpris, son courage lui fit croire qu'il pouvait en tout cas opposer à l'agresseur une résistance efficace.

Cependant Del Carretto ne cessa point de se porter en avant. Il attaqua vigoureusement la petite troupe de Bernez. Durant deux heures celui-ci se défendit avec tant de bravoure que la Régente eut le tems et la facilité de s'introduire dans la place par la porte de secours.

Ce succès presque inespéré du brave Bernez fut malheureusement déplorable par la perte du marquis Del Carretto qui mourut dans l'action.

(Relation de Savoie par Chapuzean, pag. 114).

DON GABRIEL DE SAVOIE

LIEUTENANT GÉNÉRAL DE MADAME ROYALE RÉGENTE

dans la guerre contre l'Espagne, en 1657.

Don Gabriel de Savoie général de cavalerie reçut ordre de passer le Pô à Crescentino et de marcher sur Asti pour escorter un convoi de vivres que le Duc de Modène, général en chef des troupes alliées de Savoie et de France, tenait à faire entrer sans retard dans la ville de Valence.

Don Gabriel arriva à Cigliano lorsqu'il apprit que le général espagnol faisait marcher un corps de cavalerie vers Frassinetto pour empêcher le passage de la rivière et surprendre s'il était possible le convoi.

Don Gabriel, marchant par les collines malgré les mauvais chemins rendus presque impraticables par les pluies, arriva près de Frassinetto avec 400 chevaux assez à temps pour y prévenir l'arrivée de la cavalerie ennemie.

Le comte Striggio, commandant un détachement de 500 cavaliers espagnols, informé de cette circonstance, attaqua la cavalerie savoyarde.

Mais, malgré la supériorité de ses forces, malgré le courage de ses troupes et malgré sa bravoure personnelle, attaqué à son tour par Don Gabriel qui s'était ménagé le moment, il fut obligé de se retirer dans un désordre si grand, que tout ce qui ne fut pas tué, ou ne put arriver à temps sous les murs de Casal, fut fait prisonnier.

Le comte Striggio avec lequel Don Gabriel s'était trouvé dans le cas de combattre corps à corps fut du nombre de ces derniers.

(Gualdo Priorato, Vol. 1.°, lib. 3.°, pag. 229).

PHILIPPE TANA COMTE DE SANTENA

MARQUIS D'ENTREGUES.

(*XVII siècle*).

Philippe Tana de l'illustre maison de ce nom, plus connu dans les fastes militaires du Piémont sous le nom de comte de Santena, objet d'une bienveillance toute particulière de la part du Roi Victor Amédée II et du Roi Charles Em. III, s'engagea dans la carrière militaire presque au sortir de l'enfance.

Il donna tout jeune encore des preuves d'un courage brillant.

Il se fit remarquer plus particulièrement aux journées de Staffarde et d'Orbassano, ainsi qu'aux siéges de Verrue et de Turin.

Il reçut pendant ce dernier siége l'ordre de se rendre à Querasco pour défendre au besoin cette place regardée alors comme une des plus importantes du Piémont.

Cependant les Français s'étant portés sous le fort de Cève, et le Duc de Savoie tenant d'autant plus à conserver ce fort qu'il couvrait du côté de la vallée du Tanaro la province de Mondovì, dont les habitants montraient pour la cause de leur souverain un zèle et un dévouement admirables; Santena fut encore destiné à introduire des secours dans ce fort. La tâche était aussi honorable que difficile.

Santena sortit de Querasco suivi d'un régiment d'infanterie et de 1500 miliciens.

Il mit dans sa marche une célérité et un secrêt si grands qu'il arriva proche de Ceva sans que l'ennemi eut eu vent de cette expédition.

Santena gagna la colline au-dessus du fort, et attaqua

l'ennemi dans ses retranchements. L'ennemi ainsi surpris chercha inutilement à opposer résistance.

Les troupes de Santena parvinrent à s'introduire dans la place, et Santena ne dut qu'à l'admirable célérité de sa marche le succès d'une expédition si heureusement consommée.

Le Duc ne tarda pas à le rappeler auprès de lui et à lui faire prendre la part la plus active à la défense de sa capitale.

(Solaro di Moretta, breve ristretto ms., 366-7, II anno, pag. 273).

SAINT JACQUES

Garde du Génie.

En nous écartant en faveur du garde du Génie Saint Jacques de la loi que nous nous sommes imposée d'élaguer autant que possible de notre recueil des détails étrangers au but de faire connaître à nos jeunes militaires des traits et des faits isolés, nous n'avons pas hésité un moment à croire, que nous leur ferions une chose agréable en insérant dans ce même recueil l'article suivant tiré de l'ouvrage français, ***Journal des sciences militaires*** (*), où se trouvent consignés des détails que les rédacteurs de cet intéressant journal ont cru dignes d'y être insérés par le motif que le brave Saint Jacques avait fait partie de l'armée de leur nation, à laquelle cet intrépide militaire, piémontais de naissance, n'appartenait en quelque sort que par adoption et accidentellement.

Saint Jacques était né dans un hameau de Saliano près de Bielle, qui, un siècle auparavant, avait donné naissance à cet héroïque Pierre Micca, dont la fin glo-

rieuse à la défense de Turin (en 1706) suffit pour illustrer à jamais le nom d'Andorno dans les fastes militaires du Piémont.

Nos lecteurs ne trouveront pas mauvais que nous saisissions cette circonstance pour rappeler à ce propos le mot admirable du général Valentini: *Les Piémontais*, dit-il, *naissent ingénieurs!*

(Journ. des sciences mil. septembre 1835. - Suchet, *Mém. sur les campagnes d'Espagne de 1808 au 1812.* - Pani, *vol. 2*, *pag. 270, not).*

(*) LE GARDE DU GÉNIE St - JACQUES.

Sa mémorable défense à Monzon.

Pasquais (Jacques Antoine), dit St-Jacques, garde du Génie de 1re classe, naquit à Saliano (Piémont) le 25 juillet 1778. Entré le 27 août 1799 dans la 9e compagnie de mineurs, il fit partie de la garnison de la citadelle de Turin, assiégée en l'an VIII, et y reçut plusieurs blessnres. Il se trouva successivement au camp de Boulogne, en Hollande, à Vesel, et assista en 1809 au mémorable siége de Saragosse. Nommé garde provisoire du génie, le 1.er février 1810, il fut en cette qualité chargé, en 1813, de la direction des travaux de défense du château de Monjon en Aragon. Ce petit fort était occnpé par 90 gendarmes à pied, 4 canonniers, et 1 caporal, 3 officiers, 1 chirurgien et le garde du génie S. Jacques. Ces cent braves résistèrent avec nn courage inébranlable à trois mille hommes de la troupe de Mina, depuis le 27 septembre 1813, jusqu'au 14 février 1814. Outre la direction des travaux de la place, Saint-Jacques fut encore chargé de la distribution dea vivres et de la surveillance des subsistances.

Aussitôt qu'il aperçut l'ennemi, il tira de la ville tout ce qu'il put se procurer pour l'approvisionnement du fort; mais les Espagnols ayant montré l'intention de l'attaquer par les mines, il sentit l'insuffisance de scs ressources. Dénué de chandelle et des outils nécessaires ponr établir des contre-mincs,

il eut recours à son industrie et à celle de son monde pour subvenir à tout: il fit tuer les bœufs de l'approvisionnement pour avoir la graisse nécessaire à la confection de la chandelle, et désigna un canonnier, qui était forgeron, pour la fabrication et la réparation des outils; une bombe servit d'enclume et une peau de bouc de soufflet. Onze gendarmes de bonne volonté et le caporal des canonniers furent destinés à faire le service de mineurs sous sa direction. Il arrivait souvent que Saint-Jacques se servait de toute la garnison, nuit et jour, pour protéger les mineurs et les autres attaques; alors il faisait travailler les femmes de la garnison à déblayer les terres des contre-mineurs; le reste du temps, elles étaient employées à la manutention. Il leur faisait aussi déplier les cartouches d'infanterie, afin d'avoir la poudre nécessaire pour les contre-mineurs.

Le 27 septembre 1813, l'ennemi vint camper sur un plateau à 900 toises du château, et la nuit suivante, il prit position dans la ville. Le lendemain, il attaqua les avant-postes et força les assiégés à se renfermer dans le fort, dont il commença le siége le 11 octobre, par un feu très-vif. Les Français repondirent avec avantage à l'artillerie ennemie jusqu'au 26 et lui démontèrent plusieurs pièces. Pendant tout ce temps, S. Jacques travailla activement avec les mineurs. Le 29, il proposa au commandant du fort de faire une fausse attaque, et de battre ensuite en retraite pour attirer l'ennemi sur une contre-mine qu'il avait conduite de manière à se trouver entre deux mines que les assiégeans avaient dirigées contre le fort. Le commandant fait exécuter ce qui lui est conseillé, et à l'instant où l'ennemi est en foule sur la contre-mine, St-Jacques y met le feu, détruit les deux mines qui menacent le fort, et y fait périr un grand nombre de mineurs et de paysans. Le 25 novembre, une nouvelle contre-mine détruit encore une mine de l'ennemi et lui cause une perte d'hommes considérable. Le 3 décembre, St-Jacques entre dans une mine par la contre-mine qu'il a dirigée, en chasse les Espagnols, leur tue un grand nombre de soldats et de travailleurs, et s'empare de leurs outils. Treize jours après, il descend du fort avec ses mineurs, la garnison sous les armes et sur les remparts pour les protéger; il entre dans une mine qui communique à deux autres, rencontre les Espagnols retranchés à l'embranchement, les repousse, et se rend maître des trois mines à force d'obus

et de grenades à main. Le combat dure pendant 4 heures dans les sonterrains. Malgré le feu de l'artillerie et de la mousquéterie de l'ennemi, qui revient plusieurs fois à la charge, il lui ferme l'entrée des mines, en coupant à la sape le dessus des rameaux, et en y faisant tomber les terres. Ces rameaux se trouvaient de 9 à 45 pieds de distance du mur du fort. La retraite étant, par ce moyen, coupée au mineurs espagnols, ils périssent enterrés sous les ruines de leur ouvrage, ainsi que les soldats qui le defendaient et les paysans qui y travaillaient. Cette victoire produisit un grand nombre d'outils, de sacs, et de paniers à transports, dont la garnison manquait entièrement. Dans l'action St-Jacques fut blessé à la tête par un éclat d'obus.

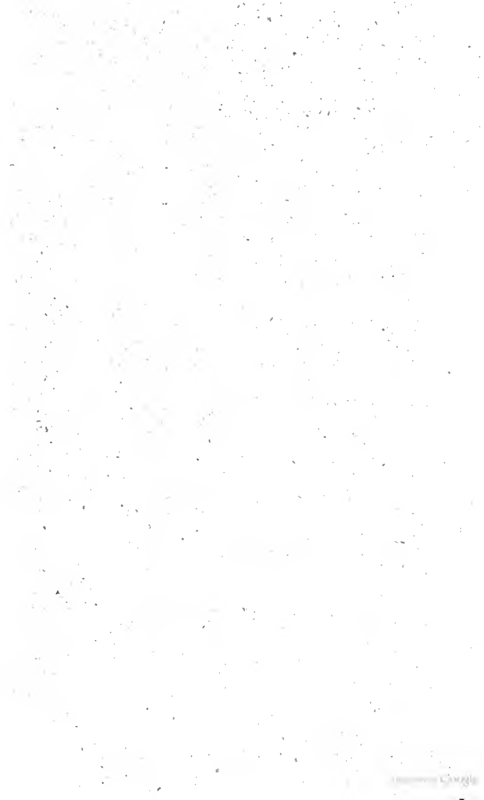
Cette guerre souterraine se continue ainsi à l'avantage des assiégés, qui, presque chaque jour, font éprouver de nouvelles pertes à l'ennemi, soit en s'emparant de vive force des mines qu'il dirige vers le fort, soit en y détruisant des mineurs et des travailleurs. Enfin le 18 février, l'ennemi veut parlementer et déclare que, les places de Lerida et de Mequinenza n'étant plus au pouvoir des Français, ce qui était vrai, la garnison du fort doit se rendre prisonnière de guerre. Celle-ci refuse d'obtempérer à cette sommation, et ne consent à sortir qu'avec armes et bagages, 40 cartouches dans chaque giberne, emmenant avec elle une pièce de canon chargée et mèche allumée tout le long de la route, jusqu'à sa jonction avec l'armée française de Catalogne; elle exige de plus un approvisionnement de 60 coups, dout 30 à mitraille et 30 à boulet. L'ennemi consentit à ces demandes; mais il viola ensuite la capitulation, dont les conditions ne furent respectées que jusqu'à Lerida. Là, fort de 5000 hommes et de plusieurs pièces de canon, il obligea cette poignée de braves à mettre bas les armes, et après les avoir dévalisés, il les conduisit à Tarragone.

On vient de voir qu'après avoir établi des batteries, les assiégeans pratiquèrent successivement des mines au nombre de 13 pour s'approcher du fort. La défense consista donc principalement dans les travaux qu'il fallut opposer aux mines; par là, St-Jacques en devint le directeur et en fut véritablement l'âme. On ne sait, dit le maréchal Suchet dans ses mémoires, ce qu'on doit le plus admirer, ou de la manière dont un employé d'un grade aussi subalterne sut gagner la confiance la plus entière de la garnison, ou de la judicieuse

déférence que le commandant du fort eut pour ses avis et ses lumières, on du dévouement sans bornes avec lequel les gendarmes se portèrent à faire tous les métiers que réclamait la défense dont ils étaient chargés. Dans son inexpérience de ce genre de guerre, la garnison n'eut pour conseil et pour guide qu'un simple garde du génie; mais animée et électrisée par les traits d'imagination et de courage de cet homme intrépide, elle aborda sans hésiter tous les travaux, elle affronta tous les dangers, et exécuta avec succès toutes les chicanes d'un siège. L'expérience que St-Jacques avait acquise dans le service des mines lui fut sans doute d'un grand secours, mais c'est à la sagacité avec laquelle il sut en tirer parti et au talent qu'il déploya dans la conception et l'exécution de ses plans, que la défense de Monzon dût sa constante supériorité sur l'attaque. C'est ainsi que les événemens de la guerre peuvent amener des militaires de grades inférieurs à remplir des rôles très importans.

Pendant les quatre mois et demi que dura ce siége, la perte de l'ennemi fut de 460 hommes hors de combat; la garnison du fort n'eut que 10 hommes tant tués que blessés; 90000 francs furent employés aux travaux de l'attaque. Les habitans de Monzon ont conservé et conserveront encore long-tems le souvenir de ce siége, dont ils ne parlent qu'avec admiration.

Rentré en France après la paix de Paris, St-Jacques resta en subsistance dans le second bataillon de mineurs, à Grenoble. Nommé garde du génie de troisième classe le 9 mai 1815, il fut employé, depuis cette époque jusqu'au 5 juillet même année, aux travaux de Paris. Naturalisé français par ordonnance royale du 3 avril 1816, et promu garde de deuxième classe le 27 décembre 1816, il fut employé successivement à Grenoble et à Clermont-Ferrand. Malgré ses longs services, ses campagnes et sa belle défense à Monzon, il ne fut nommé chevalier de la Légion d'honneur que le 13 avril 1823. Quand il reçut son brevet de garde du génie de première classe, le 1er avril 1829, il était employé de nouveau à Grenoble. C'est là que, préposé à la surveillance des travaux d'un fort, il tomba, le 5 juillet 1833, dans un des fossés creusés dans un rocher, à une profondeur de vingt pieds; il mourut le lendemain.



DISCIPLINE. - SÉVÉRITÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

DE LA DISCIPLINE MILITAIRE.

La Discipline est un principe d'ordre au moyen duquel les réunions d'individus armés pour l'État, sont constamment dirigées vers ses intérêts, et empêchées de s'en écarter.

C'est la Discipline, à proprement parler, qui constitue une armée. En effet, que serait sans la Discipline une réunion d'hommes dépositaires de la force publique, qui pourrait impunément compromettre la tranquillité de l'État et détruire ce qu'elle est destinée à conserver ?

La Discipline est un principe moral. Tout ce qu'elle emploie, tout ce qu'elle fait valoir de moyens physiques et matériels, propres à la rendre efficace, ne sont que des auxiliaires ou des instruments d'exécution.

L'expression du principe qui forme la Discipline est une loi, dans l'application de laquelle il faut s'attacher non à la lettre qui tue, mais à l'esprit qui vivifie.

Aussi la Discipline, que nous serions tentés d'appeler la raison de l'Autorité, a quelque chose de propre qui la caractérise; elle a quelque chose de plus noble que les liens extérieurs par lesquels elle enchaîne à son devoir l'homme qu'elle empêche de le transgresser.

Tout le moral du militaire (qu'on me permette cette expression) en est, en quelque sorte, enveloppé.

Toute la suite des opérations par lesquelles l'individu qui est sous les armes concourt au succès des opérations d'une armée sont du ressort de la Discipline.

C'est à la Discipline qu'il appartient de faire observer les devoirs des inférieurs envers leurs supérieurs, et des supérieurs envers leurs inférieurs.

C'est la Discipline qui règle l'exercice des droits et les devoirs des uns et des autres; c'est la Discipline qui détermine leurs rapports réciproques.

Tout ce qui est propre à garantir l'ordre et la tranquillité, tout ce qui sert à les conserver dans une armée est du ressort de la Discipline.

Le champ de la Discipline est donc, comme on le voit, immense.

Aussi, lorsqu'il s'agit de Discipline, les moindres détails méritent-ils de fixer toute l'attention du militaire.

Il n'y a que des esprits superficiels qui puissent penser que dans de grandes réunions d'hommes, il y

ait des détails d'ordre ou de service qu'on puisse impunément négliger.

Le service est étroitement et indissolublement lié à la Discipline. Tout ce qui touche à l'un, touche à l'autre.

Or, comment établir la Discipline, ce principe de tout ordre dans une armée? Comment l'y entretenir et l'y conserver?

La Discipline s'établit dans les armées et elle s'y maintient par deux sortes de moyens; les uns sont directs et les autres indirects.

Les premiers sont ceux qui assurent l'efficacité du commandement; les seconds, ceux qui empêchent que cette efficacité ne s'affaiblisse.

Sans l'efficacité du commandement, qu'en serait-il de l'obéissance?

Or l'obéissance suppose l'autorité dans celui qui commande et la soumission de la part de celui qui doit obéir.

L'obéissance ne peut s'établir chez une multitude d'hommes, si la communication des commandements n'a pas lieu d'une manière aussi prompte que facile, claire et sûre.

L'ordre, suivant lequel cette communication prompte, facile et sûre s'opère, est ce qui s'appelle progression.

L'obéissance que la progression règle à l'armée, s'appelle subordination.

Mais la progression et la subordination supposent la hiérarchie.

En effet s'il faut un chef unique, s'il faut que tout marche dans l'armée suivant la volonté de ce chef, comment cette volonté unique pourrait-elle parvenir à la connaissance de la multitude des subordonnés, s'il n'y avait des intermédiaires chargés de la leur faire connaître ?

Or, ces intermédiaires doivent être distribués par classes. Ces classes doivent être plus ou moins nombreuses suivant qu'elles seront plus ou moins rapprochées du chef.

C'est cette suite d'intermédiaires qui constitue la hiérarchie militaire.

Considérée sous le rapport de la hiérarchie, l'armée ne serait pas mal représentée par une pyramide dont la masse des soldats forme la base, et le chef, le sommet.

Entre le chef et la masse des soldats sont les *gradués*, dont l'ensemble constitue ce que nous avons appelé *classe intermédiaire*.

Le chef, sommet de la pyramide, est celui que les anciens Romains appelaient avec raison *Dux* ou *Imperator*. Ces noms étaient bien mieux assortis aux

fonctions qu'un général d'armée remplit, que ceux dont nous nous servons dans nos armées modernes. Il faut presque toujours se servir de périphrases pour désigner, sans équivoque, la personne qui dans une armée est chargée exclusivement des fonctions du commandement supérieur.

Les gradués marquant les divers degrés de l'échelle hiérarchique sont ou officiers ou sous-officiers.

Les uns comme les autres se groupent en quelque sorte par catégories, désignées chacune dans nos armées par des dénominations spéciales telles que officiers généraux, officiers supérieurs, officiers subalternes, sous-officiers, sergents et caporaux, maréchaux-des-logis et brigadiers, selon l'arme.

Les diverses armées admettent encore des subdivisions hiérarchiques plus ou moins détaillées.

Mais ces différences n'altèrent nullement le principe de l'ordre hiérarchique. Elles expriment seulement, lorsqu'elles sont bien entendues, les dispositions des individus dont les agglomérations peuvent être plus ou moins nombreuses suivant la condition morale de la société dont ils font partie.

En général ce que la perfection de l'ordre hiérarchique exige, c'est, qu'il n'y ait point de grade sans fonctions et sans attributions, que les attributions et les fonctions d'un grade ne soient pas les mêmes que

celles d'un autre, et que tout soit clairement déterminé par des réglements bien clairs et bien précis; qu'il n'y ait ni fonctions, ni attributions sans utilité; et à plus forte raison, sans responsabilité; qu'il n'y ait point de responsabilité sans autorité, et point d'autorité sans moyen de la faire valoir; qu'enfin le choix des gradués ne se fasse pas sans égard aux qualités que les fonctions du grade exigent.

Un préjugé bien dangereux qu'il faut s'empresser d'étouffer et de détruire là où il aurait déjà malheureusement pénétré, c'est, que l'autorité des divers grades dans l'ordre hiérarchique ne soit pas pour tous la même, et que cette autorité, dans l'acte où elle s'exerce, soit plus grande pour les grades supérieurs que pour les grades inférieurs.

C'est là une erreur des plus dangereuses. Dans l'acte du commandement, l'autorité absolue du chef est censée se trouver tout entière dans le gradué qui exerce cet acte, quelque soit d'ailleurs la place que ce gradué occupe dans l'échelle hiérarchique. Ce qui veut dire, que, de même que l'autorité du gradué est égale dans l'acte du commandement quelque soit la place que ce gradué occupe dans l'ordre hiérarchique, l'obéissance de la part de l'inférieur auquel ce commandement s'adresse, n'admet ni distinction, ni différence. Elle

doit être pleine, entière et aveugle, dans le sens que ce dernier mot est entendu par les militaires.

Dans l'ordre hiérarchique ce principe est vital.

Une autre erreur bien grande et pourtant malheureusement fort accréditée et fort commune de nos jours, parmi quelques militaires, c'est de regarder le commandement comme constitué dans l'intérêt de ceux qui en exercent les fonctions.

Cette supposition qui forme un préjugé si odieux contre l'autorité des chefs, est ce qui dispose le plus généralement les esprits à l'infraction de la loi qui n'est dès lors regardée par les inférieurs que comme l'expression de la volonté arbitraire du chef; tandisque la vérité est, que le commandement a lieu bien plus dans l'intérêt de ceux qui obéissent que dans l'intérêt de ceux qui commandent.

La preuve entre mille, en est, que, partout où il s'est trouvé des hommes réunis, ces hommes ont été amenés par la force des choses à établir parmi eux une autorité régulatrice, un commandement et des chefs.

Ce principe posé, il est évident que la première condition du commandement est qu'il soit efficace. Cette vérité n'a pas besoin de démonstration.

D'où il suit que toutes choses égales, d'ailleurs, le commandement le plus absolu sera toujours le meil-

leur. En effet personne ne peut contester que, considéré en lui-même, le commandement soit meilleur là où il offre moins de chances possibles d'être transgressé.

Ceci ne veut pas dire que pour être plus efficace, le commandement ne doive réunir aucune autre condition, que celle d'être absolu. Il faut en effet qu'il soit aussi juste et raisonnable.

Or, serait-il toujours tel, s'il n'était éclairé?

Il faut donc des lumières et des connaissances dans les chefs; il leur faut aussi des conseils.

Cependant l'on doit bien se garder d'admettre qu'il appartient au subalterne d'examiner avant d'agir si l'ordre qu'il reçoit est juste et raisonnable; car admettre un pareil principe ce serait renverser l'autorité et anéantir le commandement, ce serait mettre entre les mains du subordonné la mesure du degré de promptitude qu'il doit apporter dans tous les cas à l'exécution des ordres qu'il reçoit. Le danger d'un tel état de choses n'a pas besoin d'être démontré. Si le commandement du chef militaire doit être absolu, il s'ensuit, que l'obéissance du militaire placé sous sa dépendance, ne doit pas admettre d'hésitation.

Mais dès que cette obéissance ne doit pas admettre d'hésitation, s'ensuit-il que cette obéissance, essentiellement aveugle, soit pour cela basse ou servile? Oh! non.

L'inférieur, le simple soldat lui-même, qui sait, d'un côté, qu'il ne lui est pas permis d'hésiter lorsqu'il s'agit d'exécuter les ordres de son supérieur, et que l'obéissance va jusqu'à lui défendre non seulement d'en censurer les dispositions, mais d'en scruter le motif; le soldat lui-même doit savoir d'un autre côté, que la loi qui le place dans cette attitude de soumission envers ses supérieurs, le rend inviolable dans sa personne et dans ses droits, et le met à couvert de toute mesure arbitraire, de tout acte de violence, de tout abus d'autorité, de la part de quel supérieur que ce soit.

Il sait de plus que tel homme placé aujourd'hui dans les rangs à côté de lui, et que lui-même, peuvent passer demain à des fonctions de commandement; que ce passage de l'obéissance à l'autorité, est le plus souvent la suite d'un mérite qui le lui rend accessible, et qu'à tout prendre dans l'échelle hiérarchique, quelque soit le degré qu'il occupe, personne ne peut se croire placé plus haut que lui sous le rapport de l'honneur.

L'objet le plus important de la Discipline dans une armée, est donc la soumission, dont l'expression est l'obéissance.

L'obéissance chez le militaire doit non seulement être délibérée, mais toute spontanée.

C'est par la spontanéité que s'ennoblit un sentiment, qui suppose la reconnaissance d'une infériorité toujours pénible à s'avouer, et qui doit pourtant aller dans l'homme de guerre jusqu'à l'abandon de tout intérêt personnel et jusqu'aux plus grands sacrifices, à celui de la vie, s'il le faut.

Cependant par la hiérarchie, cette soumission et cette obéissance remontent jusqu'au chef de la société politique, jusqu'au Souverain auteur de la loi, qui règle les destinées de l'État et le sort de chacun de ses membres.

Dès lors, il est évident que la subordination chez les militaires surtout trouve dans la dignité qui entoure les auteurs du commandement des motifs qui la rendent et plus noble et moins pénible.

Aussi serait-elle toujours parfaite dans les armées si l'amour-propre, la vanité, et parfois même l'orgueil, ne venaient pas malheureusement détruire, ou altérer la confiance qui est une des garanties les plus durables de l'ordre, et si la malveillance ne parvenait pas trop souvent à relâcher, et même à briser les liens qui unissent les inférieurs aux supérieurs, et ne réussissait pas ainsi à détruire un édifice dont la construction pour être solide, exige le concours d'un si grand nombre de volontés.

Les observations que nous venons de faire, nous ont mis naturellement sur la voie de parler d'un des

désordres les plus fâcheux qui puissent attaquer les corps militaires.

L'expérience prouve que rien n'est plus facile dans les réunions nombreuses d'hommes que de troubler et d'égarer les esprits par des rapports odieux de faits controuvés, par des suppositions injurieuses et par des insinuations perfides.

Or, comment éviter cet inconvénient dans les armées, qui ne sont, pour l'ordinaire, que des aglomérations d'individus que les sacrifices multipliés, les grandes et continuelles privations, les souffrances prolongées, la proximité et parfois la présence des dangers les plus graves mettent dans un état habituel d'inquiétude et de fermentation.

Comment empêcher que les propos haineux, arrogants, calomnieux, deviennent dans un tel état des esprits, un instrument de trouble et des moyens de scandaleuses provocations?

Quelles ressources, quels remèdes un chef vraiment digne de ce nom, emploira-t-il pour guérir de semblables faiblesses, s'il s'était trouvé dans l'impossibilité d'en prévenir les atteintes?

Un chef prudent et sage ne tolérera jamais que dans les corps qui sont sous sa dépendance, il s'établisse des communications faciles entre individus suspects.

Il emploira les moyens le plus énergiques et les plus efficaces pour empêcher tout propos outrageant. Qu'il s'agisse des supérieurs, des collègues ou des camarades dans les lieux de réunions, il sévira avec rigueur contre les écarts de ces esprits inquiets et turbulents dont les paroles mordantes, toujours fâcheuses dans la société, sont si désastreuses dans les armées.

Il ne négligera rien pour que cette espèce d'hommes (malheureusement trop nombreuse dans le monde) qui cherchent à faire valoir une mauvaise langue comme un talent, ne puissent jamais se flatter d'être regardés par leurs chefs d'un œil d'indulgence, et moins encore d'être honorés d'un signe d'approbation de leur part. Il y a dans les corps militaires, comme partout ailleurs, des esprits moroses, soupçonneux, faciles à prendre de l'ombrage; il y en a d'une susceptibilité extrêmement incommode et fâcheuse.

Le discernement d'un chef expérimenté lui fera trouver le moyen d'empêcher que ces sortes d'esprits n'exercent autour d'eux une influence nuisible.

De hautes réputations mises sur la balance d'imberbes censeurs, se sont quelques fois trouvées exposées à devenir problématiques pour des juges placés si loin du point où il aurait fallu se trouver afin de bien voir.

Ces inconvénients ne se présenteront pas, là, où l'habitude du respect envers les supérieurs et des é-

gards envers les égaux sera devenue une loi pour les réunions auxquelles il est à désirer du reste que les supérieurs et les chefs ne soient jamais étrangers.

SÉVÉRITÉ.

Nous avons parlé jusqu'ici de la Discipline, en général, de son importance, ou pour mieux dire, de sa nécessité dans les armées.

Nous avons signalé les principaux moyens de l'établir ou de la maintenir. Il est possible cependant que les moyens se trouvent insuffisants pour la rétablir, là surtout où des vicissitudes et des circonstances extraordinaires, l'auraient sensiblement altérée; il est possible qu'un chef se trouve obligé d'avoir recours à des moyens de rigueur et de sévérité.

Les réflexions suivantes prouveront que ce serait à tort que l'on regarderait la Sévérité comme une des conditions essentielles du commandement militaire.

Elles feront voir au contraire qu'il doit en être des mesures de sévérité, comme des remèdes.

Cela posé, nous appelons *Sévérité* le principe qui porte un chef à employer tous les moyens propres à contenir dans le devoir ou à y ramener des corps ou des individus militaires qui essayeraient de s'en écarter ou se montreraient disposés à le faire.

On donne encore le même nom aux actes qui sont l'application de ce principe.

On parle dans le premier sens, lorsqu'on dit d'un chef, que sa sévérité est indispensable pour maintenir l'ordre parmi ses subordonnés; on parle dans le second sens, lorsqu'on dit que telle ou telle mesure de sévérité a été dictée par la nécessité des circonstances.

Il peut y avoir excès dans la Sévérité, et jamais dans la justice. C'est pourquoi l'on ne doit pas confondre la Sévérité avec la justice qui d'ailleurs peut s'étendre quelquefois à des actes que la Sévérité ne saurait atteindre.

En effet, la justice porte également des regards bienveillants sur les actions honnêtes et louables, comme elle en porte des sévères sur les actions mauvaises et répréhensibles.

La *Sévérité* n'est pas non plus la ***rigueur***. Ces deux mots sont bien loin d'être synonimes.

La rigueur d'abord se rapporte plutôt à l'exécution qu'au principe.

Elle exprime une condition qui ne se trouve qu'accidentellement dans la Sévérité.

La raison et la prudence doivent déterminer la rigueur plus ou moins grande qu'il convient de mettre dans les actes de Sévérité.

Le caractère du chef n'est pas toujours étranger

aux considérations que la raison et la prudence suggéreront.

Toutes choses égales, d'ailleurs, les ordres de Manlius n'auront pas, sous le rapport de la Sévérité, le même caractère que ceux de Scipion.

Les circonstances peuvent aussi faire varier la mesure de rigueur qu'emploira le même chef, suivant les temps, les lieux, la qualité et parfois le nombre des individus qu'elles devront frapper.

Les armées de Camille ne seront pas regardées du même œil que celles de Spartacus, non plus que les légions de César, et celles de Crassus ou de Pompée.

On ne traitera pas de la même manière les transfuges des armées battues et défaites à Cannes, et à Philippes et aux champs de Pharsale.

La Sévérité exclut l'indulgence, qui ignore, atténue et même parfois semble justifier les fautes en les dissimulant. Mais elle est loin d'exclure la bienveillance, la modération et tous les égards dus à l'humanité.

L'inhumanité n'est pas de la Sévérité, mais de la dureté et de la barbarie.

Or comme on ne saurait reprocher à un chef militaire d'être sévère mais humain: de même on ne saurait lui faire un mérite d'être dur et cruel.

Que les chefs militaires y prennent garde et qu'ils n'oublient jamais que l'attitude d'un commandant doit

toujours répondre, non seulement à la dignité de sa charge et de sa personne, mais aussi à celle des réunions plus ou moins nombreuses d'hommes qu'il est chargé de diriger.

Plus la soumission des inférieurs doit être entière, et leur obéissance prompte et parfaite; plus aussi les chefs leur doivent d'égards, de mesure, de circonspection. .

TRAITS HISTORIQUES.



EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

Pendant le siége de Hesdin. Em. Philibert qui commandait à cette époque l'armée d'Espagne en Flandres défendit sous peine de mort qu'on allât en course sur l'ennemi. Le comte de Valdek trangressa cet ordre.

Em. Philibert le lui remontra au moment qu'il revenait de son expédition, chargé d'un butin considérable. Il le tança rudement, menaçant de le punir selon la grandeur de sa faute.

Valdek, oubliant ce qu'il devait à son général, porta la main sur son pistolet. Em. Philibert saisit de son côté le sien, tire sur Valdek et l'étend roide mort au milieu de ses soldats.

Ce trait de sévérité aussi prompte que juste contribua puissamment à maintenir la discipline dans l'armée espagnole.

Le Duc de Savoie combla par la suite d'honneurs et de bienfaits le fils de l'infortuné comte de Valdek.

AMBROISE SPINOLA noble génois.

1620 et 1621.

Le Roi d'Espagne avait donné à Ambroise Spinola l'ordre de s'emparer de Breda. Comme la place avait un gouverneur habile et brave, qu'elle était fortifiée

suivant les règles de l'art, que ses approches étaient difficiles, qu'elle avait une garnison considérable et qu'elle était fournie de munitions et de vivres en abondance, Spinola conseillait au Roi de renoncer à cette entreprise, qu'il regardait comme extrêmement chanceuse, pour ne pas dire téméraire.

La dépêche de Spinola où toutes ces considérations étaient mises sous les yeux du Roi Philippe III, était renvoyée sans autre réponse que ces mots:

Marquis, prends Breda.

Moi le Roi.

Spinola ne fait pas de réplique. Au bout de six mois, à force de génie, de sang et de dépenses, Breda est au pouvoir du Roi.

SIMON VIGNOSO génois.

(*1346*).

En 1346 les Génois s'étant emparés de l'île de Chio, Simon Vignoso, leur général, défendit aux soldats de s'éloigner du camp. Un jour il apprit que son jeune fils, au mépris de cette défense, était entré dans une vigne, et y avait cueilli des raisins. Aussitôt il ordonna qu'on l'amenât devant lui, et il lui dit: *Tu as désobéi: je cesse d'être ton père: tu parais devant ton juge, il est prêt à t'entendre avant de prononcer ton arrêt.*

Le jeune homme interdit garde le silence. Son père lui fait attacher au cou les grappes de raisin et le fait fouetter par toute la ville. Comme on reprochait ensuite à Vignoso la dureté de cet arrêt, il répondit: *La discipline va avant tout; elle demandait un exemple; je viens de le donner!*

LE COMTE COSTA DE LA TRINITÉ.

Le Duc Emmanuel Philibert se couvrait de gloire à la tête des armées d'Espagne en Flandre pendant que quelques seigneurs piémontais, restés fidèles à leurs anciens maîtres, soutenaient ses intérêts dans leur patrie.

Le comte Costa de la Trinité, personnage aussi remarquable par la naissance et sa fortune, que par la noblesse de ses sentiments, était à la tête de ces fidèles serviteurs.

Le maréchal de Brissac qui commandait à cette époque l'armée française en Piémont essaya à plusieurs reprises de le faire entrer dans ses vues. Mais ses propositions furent constamment repoussées. Cependant Brissac n'en avait pas perdu pour autant l'espoir de le forcer un jour à se ranger du côté de la France.

Il crut le moment favorable, lorsqu'il sut que Costa se trouvant avec ses partisans dans une situation extrêmement fâcheuse, avait été obligé de se retirer dans Fossano pour y attendre les événements qui le mettraient à portée de rentrer en campagne et de tenter de nouveau le sort des armes.

Dans ces circonstances Mr de Brissac chargea un Piémontais, attaché au parti français, de se rendre auprès de lui et de lui faire les propositions les plus séduisantes. Ce messager devait lui exposer les vues toutes bienveillantes du Roi de France pour le Piémont et s'attacher surtout à lui montrer que les véritables intérêts du pays étaient d'accord avec ces intentions. Quant à ce qui pouvait regarder personnellement le comte de la Trinité et les marques de distinction qui lui étaient réservées, le messager ne devait en parler que plus tard et ne les présenter que comme une conséquence nécessaire des dispositions du Roi pour le bonheur du Piémont et de ses habitants.

Le comte de la Trinité ayant écouté silencieusement la première partie de ces propositions, l'envoyé de Brissac allait continuer, lorsque ne pouvant plus contenir son indignation Costa l'interrompit brusquement et lui dit: *Malheureux, puisque tu es piémontais et sujet du Duc de Savoie comme moi, et que malgré cela tu as pu oublier à ce point ce que tu dois à ton maître et à ton pays, je vais te répondre de manière que Mr de Brissac puisse juger si les paroles d'un traître sont faites pour être prononcées impunément devant moi.*

A l'instant il fit pendre le misérable et notifia sa mort au maréchal de Brissac.

(V. Boccard, pag. 300).

TROUPES PIÉMONTAISES

sous Carmagnole en 1588

SOUS CHARLES EMMANUEL I.

En 1588 le Duc Charles Emmanuel I prit les dispositions les mieux entendues pour se rendre maître de la ville de Carmagnole dans le marquisat de Saluces.

Or il importait que cette expédition devant avoir lieu par surprise, fût exécutée dans la nuit et dans un silence parfait.

Il importait aussi que les habitants n'eussent point à se plaindre du vainqueur, qui entendait s'ouvrir par la prise de Carmagnole la voie à l'occupation de tout le marquisat, où les Français avaient des forces considérables et où il fallait ménager en conséquence les dispositions des habitants.

Les Piémontais arrivèrent sous les murs de Carmagnole par une nuit obscure.

Tout s'exécuta avec tant d'ordre que la ville fut cernée avant que la garnison française eût conçu le moindre soupçon de ce qui allait se passer.

L'attaque eut lieu sur plusieurs points de l'enceinte de la ville en même temps. On avait compté surprendre la porte Moneda, mais la garde opposa une si vive résistance que cette attaque échoua.

Mais les efforts des assaillants furent couronnés du succès le plus complet sur plusieurs autres points.

Les Piémontais eurent à regretter la perte de plusieurs braves des leurs, parmi lesquels on remarque le comte de Carrù, le baron de la Forêt, le comte Philibert Solar de Villeneuve et le chevalier Octave de Bagnol; mais ils parviennent à occuper la ville et ne laissent à la garnison que la ressource de se renfermer dans la citadelle.

Chose admirable! Les vainqueurs avaient à venger les pertes qu'ils venaient de faire; ils y pénétrèrent de nuit; la ville occupée abondait en toute sorte de richesse, et pas un seul objet ne fut enlevé, ni le moindre dommage causé aux habitants. Quelle discipline régnait dans cette armée!...

COLONEL FERRERO.

En 1600 le Duc Charles Em. I voulant chasser de la Maurienne les Français qui l'occupaient depuis une année, fit parvenir au colonel Ferrero qui se trouvait à Suse l'ordre de passer le Mont Cenis avec quelques compagnies destinées à prendre part à cette expédition.

Don Amédée de Savoie devait arriver en même temps par la Tarantaise avec des forces plus considérables pour opérer sa jonction avec Ferrero au *Pont Saint André.*

Ferrero se mit en marche au jour fixé : il refoula partout l'ennemi devant lui et gagna le Pont Saint André ; il s'y arrêta pour attendre Don Amédée que le mauvais temps avait retardé à travers les montagnes qui séparent la Tarantaise de la Maurienne.

Ferrero voyait bien que le poste était peu sûr, eu égard au petit nombre de soldats dont il pouvait disposer pour cela.

Mais l'ordre reçu était positif, il ne crut pas pouvoir s'en écarter.

Cependant Mr de Crequi (beau-fils de Mr de Les Diguières) s'approchait avec trois mille hommes d'infanterie soutenus par un corps de cavalerie.

Arrivé sur les lieux, il ne perdit pas un instant pour attaquer les Piémontais. Ceux-ci se défendirent avec bravoure.

Ferrero ne voulut point, malgré la grande supériorité des assaillants, abandonner le poste confié à sa garde.

Aussi, tant que Ferrero se trouva à la tête de ses troupes, il fut impossible aux Français de les chasser de leur position. Déjà le capitaine Fava, militaire de la plus grande distinction, était mort : déjà le comte de Serravalle, capitaine des lanciers, et le capitaine Capris avaient été faits prisonniers et toute la troupe piémontaise presque entièrement détruite. Le brave Ferrero tenait encore !

Enfin le moment fatal arriva aussi pour lui. Un coup de pique l'atteignit et l'étendit mort sur le carreau. A ce coup le poste de Saint André fut emporté par les Français.

(Cambiano di Ruffia, hist. discorso, pag. 1366).

JEAN FRANÇOIS SERRA

Noble Génois au service d'Espagne.

(*XVII siècle*).

Plusieurs traits d'une bravoure extraordinaire ont illustré le nom de Jean François marquis Serra, noble Génois au service du Roi d'Espagne.

Nous nous bornerons à rappeler le trait suivant qui suffirait seul pour honorer toute une carrière militaire.

D. Martin d'Aragon ayant été tué sous le château de Saliceto dans les Langues, l'armée espagnole se trouva sans chef et la discorde se mit parmi *les maîtres de camp*, dont aucun, suivant les préjugés du temps, ne voulait reconnaître la supériorité d'un collègue.

Les troupes étaient au moment de se débander, lorsque Serra prenant la parole dans l'assemblée où les officiers supérieurs s'étaient réunis pour délibérer, leur dit: *Nous sommes ici pour servir le Roi et pour sauver notre honneur. Perdrons-nous les bonnes grâces de notre maître et l'estime de l'Europe en sacrifiant les intérêts de l'armée aux prétentions d'un faux point d'honneur? Donnons-nous un chef; que ce soit D. Antoine Sottello le plus ancien parmi nous. Je me soumettrai le premier aux ordres qu'il donnera.* Son discours, et surtout son exemple, produisirent le meilleur effet. On se soumit à Sottello, et Serra fut proclamé le sauveur de l'armée.

(*Gualdo Priorato, Vite ecc.*).

LE CHEVALIER DICHAT.

Le chevalier Dichat commandait dans la guerre du Piémont contre la France, en 1793, un corps de troupes légères qui portait le nom de Chasseurs Royaux.

Ce corps se trouvant à proximité de l'ennemi, Dichat reçut du général Colli qui commandait l'armée austro-sarde l'ordre d'attaquer. *Nous sommes bien peu de monde*, répondit le sage Dichat, *contre un ennemi si nombreux!* Malgré cette remontrance, Colli, sans faire attention à l'impossibilité du succès de l'attaque, persista et renouvela l'ordre de livrer combat.

Aussitôt l'intrépide Dichat dit à ses braves chasseurs: *Hé bien! en avant, marchons.* Il se met à la tête de sa petite troupe et fait des prodiges de valeur.

Malheureusement deux coups de feu viennent l'atteindre. Deux balles lui percent le corps. Au moment d'expirer il dit à deux de ses compagnons d'armes qui le soutenaient: *Laissez-moi, mes enfans, laissez moi ici. J'ai fait mon devoir, et je meurs content. Faites le vôtre, et ne tournez pas le dos à l'ennemi.*

SAGESSE. - PRUDENCE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Se régler en toutes choses suivant les conseils de la raison, est ce qui constitue la Sagesse, qui n'est, à proprement parler, que l'accord et la conformité constante des actions de l'homme avec ses principes.

Cet accord parfait, cette conformité constante sont quelque chose de si rare parmi les hommes, que l'on avait regardé chez les anciens comme une vraie révolution dans la manière de voir des meilleurs esprits d'Athènes, l'époque où l'immortel fils de Sophronique substitua au nom de sage celui de philosophe, l'amour de la Sagesse à la prétention orgueilleuse de la posséder.

On est plus modeste et par conséquent plus juste de nos jours.

Le mot sage, en tant qu'on l'applique à l'homme, n'est plus employé que pour désigner cette qualité morale qui fait qu'un individu sait prendre les moyens pour arriver à ses fins bonnes et louables.

La Sagesse appliquée à la conduite de la vie s'appelle *Prudence.*

La Sagesse et la Prudence, en tant qu'on les regarde comme des qualités propres des gens de guerre, sont des qualités qui appartiennent particulièrement aux supérieurs et aux chefs.

Cependant, il est hors de doute, que parmi les inférieurs, il y ait des individus, qui soient dans le cas d'être appelés à des fonctions de commandement, et que dans les grades inférieurs et même dans les rangs des non gradués, les vertus dont nous parlons, trouvent de fréquentes occasions de s'exercer.

Il faudrait bien peu connaître la nature de l'homme et les chances de la guerre pour en douter.

Nous en appelons à l'expérience des vieux militaires et aux exemples de tous les temps.

TRAITS HISTORIQUES.



PIERRE COMTE DE SAVOIE.

Pierre, comte de Savoie, renommé par sa sagesse autant que par sa bravoure, s'était transporté en Angleterre pour rendre visite à la reine Éléonore sa nièce.

Le comte de Genève, profitant de l'absence de son ancien rival, fit répandre le bruit de sa mort, et s'avança à main armée sur ses terres, en commençant par se rendre maître des châteaux de Clé et de Rolle dans le pays de Vaud.

La nouvelle de cette agression, aussi injuste qu'inattendue, parvint au comte Pierre au moment où il était chez la reine, occupé à un jeu, fort en usage à la Cour dans ce tems là, et qui consistait en ce qu'après avoir bandé les yeux à la personne *dont était le tour de tenir le jeu*, on plaçait sur le dos de cette personne des objets, dont on lui laissait le soin de deviner le nom.

Le Comte sentait fort bien que quelque importante que fût pour lui la nouvelle qu'il venait de recevoir, il n'était pas de la politesse de Cour de sortir de l'assemblée avant que la Reine l'eût congédié. Mais au moment où son tour au jeu fut arrivé, cette Princesse lui ayant fait la question d'usage, *je porte sur mon dos*, répondit le Comte, *mes châteaux de Clé et de Rolle.*

Les dames de la Cour qui ne comprenaient rien à

cette réponse, n'en firent que rire; mais la Reine, saisissant fort bien le sens des paroles de son oncle, donna congé à l'assemblée et se rendit aussitôt auprès du Roi pour lui demander d'accorder au comte Pierre ce que celui-ci viendrait lui demander.

Le Roi, voyant entrer le Comte de Savoie, lui dit: *Je suis surpris, que sage et avisé comme vous êtes, vous ayez préféré de confier votre secrêt à une femme plutôt qu'à moi.*

Le Comte lui ayant expliqué comment la chose s'était passée, le Roi donna de grands éloges à la sagesse de son oncle, et lui accorda un secours de quatre milles hommes payés pour six mois.

Le comte Pierre, suivi de ce corps de troupes fort considérable pour l'époque, ne tarda pas à être de retour dans son pays et à forcer le comte de Genève à rendre avec usure tout ce qu'il avait usurpé.

(Guichenon).

AMÉDÉE V

COMTE DE SAVOIE.

La grande réputation d'Amédée V, comte de Savoie, fit rechercher son amitié par les monarques les plus puissans de son tems.

L'empereur Henri VII du nom allant à Rome, voulut s'assurer l'appui de ce Prince. Pour cela il lui fit dire qu'il passerait par ses États, et le Comte alla à sa rencontre jusqu'à Berne.

Lorsque l'empereur eût franchi la grande barrière des Alpes et se trouva dans les plaines de l'Italie, frappé soudain à la vue de ce magnifique spectacle, se pros-

ternant contre terre et élevant ses mains vers le ciel, il s'écria: *Grand Dieu! Que ne puis-je être assez heureux pour déraciner de cette terre de délices le germe des factions qui la déchirent si cruellement!...*

Amédée, témoin de cette scène, lui répondit: *Seigneur, j'ai reçu cette leçon de mes ancêtres; commandez aux factions; ne les flattez jamais.*

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE.

Un jour on complimenta le Duc de Savoie, Charles Emmanuel I, dont on a dit avec raison qu'il était en même temps l'*Alexandre* et le *Salomon* de son siècle. - On le glorifiait des succès d'une opération dans laquelle il avait agi contre l'avis de tous ses conseillers.

Après cet éloge on discuta les avantages et les inconvénients des cónseils, surtout dans les affaires de la guerre. Sur quoi, le Prince après avoir écouté avec une grande attention toutes les opinions des personnages qui débattaient cette importante question, leur dit: *Messieurs, mon avis est qu'il est bon d'écouter les conseils des gens sages, mais que ceux qui se font une loi de n'agir que d'après les avis des autres, surtout dans les occasions décisives, ne gouvernent leurs affaires qu'au hasard.*

La sagesse du Duc Charles Em. I était du reste bien connue et généralement admirée.

Les historiens de son temps ont rapporté de lui un grand nombre de propos et de traits bien capables de justifier cette réputation.

Pour ne pas dépasser les bornes de la briéveté que nous nous sommes prescrite dans ce recueil, nous nous bornerons à rapporter le trait suivant.

Un jour comme on parlait devant lui des exploits du comte de Brissac alors général de l'armée française en Piémont, on vantait sa bravoure extraordinaire et on le préconisait en conséquence comme le modèle des généraux, *Monsieur de Brissac*, reprit Charles Em., *oui, il sera un grand capitaine s'il peut vieillir!*

CHARLES EMMANUEL II.

Charles Emmanuel II, digne fils et successeur du Duc Victor Amédée I, n'avait guère eu l'occasion de montrer son courage, excepté dans sa première jeunesse au milieu des grands événements de la guerre soutenue par la Régente sa mère, tantôt contre la France et tantôt contre l'Espagne.

Monté sur le trône dans des circonstances extrêmement difficiles, il avait coutume de dire que la guerre était par les malheurs qu'elle cause la meilleure conseillère de la paix.

Il se plaisait aussi à répéter qu'un Prince sage ne doit jamais rien donner au hasard dans le choix des personnes chargées de quelque emploi public, et surtout des commandements militaires.

Il ajoutait que c'était par là surtout qu'il voudrait qu'on pût dire de lui ce que Alaric, roi des Goths, disait de lui-même: *Mon seul mérite m'a fait Roi.*

Aussi ce Prince dans sa sagesse dota notre pays des institutions militaires les mieux entendues pour l'époque. C'est Charles Emmanuel II qui établit la conscription, ou la levée réglée des troupes nationales; c'est lui qui le premier forma les régiments d'infanterie; c'est lui qui fit construire plusieurs nouvelles places fortes pour la sécurité intérieure et extérieure de ses États; c'est

lui enfin qui par ses encouragemens ressuscita l'art des fortifications et créa cette école du Génie qui fera à jamais la gloire du Piémont.

C'est encore au règne de Charles Emmanuel second qu'appartient un grand nombre des réformes les plus utiles dans l'administration militaire, telles que la suppression des corps de cavalerie nationale, comme étant une charge trop forte pour l'État, et le licenciement donné aux corps d'infanterie étrangère, *dont un peuple comme le sien devait*, disait-il, *pouvoir se passer.*

(Guigliaris, Académie de la vérité, pag. 481 et suiv. et pass.).

CHARLES EMMANUEL II.

Un soldat ayant été mis en prison pour avoir manqué de respect au prince Victor Amé, à peine âgé de 8 ans, celui-ci écrivit au Roi son père et lui demanda grâce pour le soldat.

Charles Em. II lui répondit: *Mon fils, j'accorde la grâce que vous m'avez demandée. La clémence est la vertu la plus digne des Princes magnanimes. Elle a été héréditaire jusqu'ici dans ceux de votre maison. Je serai toujours disposé à vous accorder ce que vous me demanderez si votre conduite répond à votre naissance et à mes intentions.*

On admire dans ce peu de mots la Prudence et la Sagesse de Charles Emmanuel.

Il saisit cette occasion pour cultiver les germes de clémence qu'il voyait percer dans les sollicitations du jeune prince son fils. Victor Amé devint plus tard roi de Sardaigne et l'un des plus grands prince de la maison de Savoie.

(Autografo di Carlo Em. II. Rivoli 19 luglio 1673).

GERBAIX DE SONNAZ GUILLAUME

Grand-Maître des Templiers.

(1248).

Guillaume Gerbaix de Sonnaz, chev. grand-maître des Templiers, avait suivi le roi Louis IX en Afrique. Il se trouva avec lui en 1248 au siége de Damiette dont les Croisés se rendirent maîtres.

Après cette victoire le Roi résolut d'aller assiéger le Caire.

A la fin de l'été l'armée partit donc de Damiette et une flotte chargée de provisions remonta le Nil.

Lorsque le Roi fut arrivé à la tête de son armée à Massoura, il s'agit de traverser un bras du Nil.

Un Bédouin, moyennant cinq cents bézants d'or, fit connaître un gué au Roi, et le jeune comte d'Artois, frère du Roi, réclama l'honneur de tenter le premier ce passage périlleux. Mais, connaissant son ardeur téméraire, le Roi crut devoir lui donner pour surveillant le grand-maître des Templiers, guerrier mûri par une longue expérience et renommé par sa sagesse.

La nombreuse cavalerie musulmane postée au-dela du fleuve, n'ayant pas osé en disputer le passage, prit la fuite.

Le comte d'Artois emporté par son ardeur inconsidérée, sans attendre que le Roi lui-même eût passé le fleuve avec le reste de l'armée, se mit à la poursuite des Sarrasins, sans vouloir écouter ni les conseils, ni les instances du grand-maître de Sonnaz.

Les Musulmans furent d'abord mis en pleine déroute; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient à leur poursuite qu'une poignée de Français.

Reprenant courage, ils firent volte face, et se précipitèrent sur eux.

En vain le Prince et 300 Templiers qui l'avaient suivi, voulurent racheter leur témérité par des prodiges de bravoure.

Entourés par la cavalerie ennemie, pressés de toutes parts, ils furent taillés en pièces. Le grand-maître de Sonnaz, resté presque seul, après avoir perdu un œil dans cette sanglante mêlée, et avoir reçu plusieurs autres graves blessures, se fit jour, le sabre à la main, à travers la foule des Sarrasins, et parvint à rejoindre l'étendard royal.

Le Roi arriva sur ces entrefaites, mais c'était trop tard, la défaite était consommée; l'imprudent comte d'Artois et son sage Mentor avaient péri.

Le Roi lui-même fut fait prisonnier peu de jours après (1250).

Cet exemple de bravoure et de dévouement donné en 1248 par Guillaume de Sonnaz, s'est renouvelé six siècles plus tard dans les campagnes de la Lombardie. A la retraite de Volta Mantovana Hector de Sonnaz, digne héritier du nom et des nobles traditions de ses ancêtres, a montré tout ce que pouvait la sagesse militaire dans les circonstances les plus désespérantes.

(Voir **Ségur**, *vie de St-Louis, pag. 172 et suiv.)*

ANDRÉ DORIA.

(mort en 1560).

André Doria commandait la flotte de l'Empereur d'Autriche dans la Méditerranée, lorsqu'il apprit que Soliman marchait sur Vienne.

Aussitôt sans attendre ni ordre ni instructions de son maître, il fait voile vers Constantinople et va attaquer la flotte des Turcs dans les mers de la Grèce.

Le Grand Seigneur, apprenant cela, s'alarme, il renonce à son dessein, abandonne le siége de Vienne et se replie sur sa Capitale.

Quelqu'un demandant ensuite à André Doria comment lui si renommé par sa sagesse avait osé prendre sur lui de tenter une entreprise si hasardeuse; il répondit: *J'ai toujours pensé, qu'à la guerre, il n'est rien de plus sage que de chercher à déjouer les desseins de l'ennemi, en prenant des résolutions soudaines et en parvenant à le surprendre chez-lui.*

PHILIPPE D'ESTE

Général au service de Savoie (Charles Em. I).

Philippe d'Este, souche de la branche d'Este qui a long-temps fleuri en Piémont, élève du célèbre Marquis de Pescara et général au service de Charles Em. I, s'acquit une grande réputation de sagesse.

Aussi laconique dans ses réponses qu'énergique dans ses actions, il avait coutume de dire: *Tenez toujours les grands parleurs loin de vous; il faut peu croire aux gens qui parlent beaucoup.*

(Vita del nob. Filippo d'Este, da Paolo Filippi della Briga, pag. 265).

COMTESSE DE PIOSSASQUE.

Dans la mémorable campagne que le maréchal de Lesdiguières fit en Piémont en 1593, cet habile général voulut tenter un coup de main sur le château de Pignerol. Il savait que le Gouverneur était absent et pensa qu'il serait plus facile de surprendre ce fort dont les moyens de défense étaient d'ailleurs peu considérables.

Il arriva de nuit sous les murs du château, et fit dans le plus grand silence les dispositions nécessaires pour en brusquer l'attaque.

La comtesse de Piossasque, femme du Gouverneur, entendit quelque bruit; elle ne tarda pas à en reconnaître la cause.

Sans donner l'allarme, se conduisant avec une prudence admirable, elle fit appeler le commandant de la garnison, lui communiqua la découverte qu'elle venait de faire, se rendit sur les remparts, et mit la première le feu à une pièce d'artillerie.

L'ennemi se voyant découvert regarda son entreprise comme manquée, et prit le parti de se retirer.

(Costa. Mem. sur la maison de Savoie. Tom. 2. Pag. 106 et pag. 255).

JEAN FRANÇOIS SERRA (noble génois)

Commandant d'un *terzo* (Régiment) de Cuirassiers au service d'Espagne.

Dans la longue guerre entre la France et l'Espagne pour la succession du Monferrat, dans laquelle le Duc de Savoie et la République de Gênes avaient pris part, les troupes de la 2e de ces puissances, qui avaient mis le siége devant Casal, s'étaient vues forcées de se retirer. Sottello leur général avait donné ordre au marquis Serra, commandant d'un régiment au service du roi Catholique, de passer le Pô sans retard; Serra comprit que cette opération compromettait le salut du reste de l'armée, et prit sur lui de ne pas obéir.

Il attendit pour passer le Pô que toutes les troupes eussent filé sur le pont à l'entrée du quel il se plaça avec quelques pièces d'artillerie pour en assurer le passage.

Dès que les troupes eurent toutes passé, Serra commença lui-même sa retraite avec l'élite des braves qui s'étaient attachés à sa suite comme volontaires.

Resté le dernier, il donna ordre qu'on abattit le pont.

Il se jeta en ce moment à la nage, et parvint ainsi à gagner la rive opposée sous une grêle de balles que l'ennemi faisait pleuvoir sur lui.

Lorsque cette conduite de Serra parvint à la connaissance du général en chef, celui-ci, malgré toute sa fierté et sa sévérité, ne crut pas moins devoir lui en faire des remercimens publics et solennels.

HENRY DE MAILLARD

COMTE DE TOURNON.

Henry de Maillard comte de Tournon, était petit fils du comte Pierre, dont le brillant courage et les services rendus au Duc Emmanuel Philibert avaient engagé ce grand Prince à l'élever aux premiers charges de l'armée.

Henry s'était signalé fort jeune par de nombreux traits de bravoure dans les guerres de la Savoie contre l'Espagne.

Il avait pris part à la prise de Trino en 1613, et y avait été blessé.

Il avait été blessé de nouveau devant la ville d'Asti.

Sa belle conduite et sa longue expérience des guerres lui avaient fait une grande réputation de prudence.

Aussi a-t-on prétendu que l'intrépide Charles Em. I qui ne demandait guère de conseils à la guerre, et qui n'aimait pas surtout les conseils timides, s'en rapporta quelques fois à ceux que lui donnait le comte de Tournon.

Le célèbre cardinal de Tournon était petit fils de l'illustre guerrier au quel nous avons consacré cet article.
(Hist. de l'Ordre de l'Annonciade, pag. 318).

COMTE DE BERNEZ.

Coni assiégé par les Français.

(1691).

Dans la campagne de 1691 les Français avaient mis le siége devant Coni.

Le Duc de Savoie tenait beaucoup à ce que cette place importante fît une bonne défense.

La garnison n'étant pas assez nombreuse, il fit parvenir l'ordre au comte de Bernez qui commandait un corps de troupes à Mondovì de marcher vers Coni à la tête de 1500 hommes et d'y pénétrer à tout prix.

Le comte de Bernez s'étant mis en mesure d'exécuter cet ordre, s'approchait du Gesso, lorsqu'il s'aperçut du mouvement que faisait l'ennemi pour l'empêcher de passer la rivière. Calculant que les Français le laisseraient d'abord filer, pour le prendre entre deux feux, celui des troupes du siége et celui du corps qui avait marché à sa rencontre, il fit prévenir ses soldats de se porter toujours en avant quand même ils verraient qu'ils avaient l'ennemi à dos.

Les choses se passèrent en effet de la manière que Bernez avait prévu. Une bonne partie de ses troupes avait passé au gué le Gesso, lorsque après une légère fusillade, l'ennemi l'attaquant en queue et de flanc, et comptant sur le désordre qu'aurait causé cette attaque, se borna à serrer de plus près en ce moment l'arrière garde piémontaise, qui n'avait pas encore passé la rivière.

Mais ces troupes soutenant bravement l'attaque, et le reste de la colonne s'avançant vers la place, les Piémontais gagnèrent si bien du terrain, que, lorsque m.r de Feuquiers (qui commandait dans les lignes autour de la place) en sortit pour les repousser, une sortie de la garnison et le feu de l'artillerie des remparts survenant fort à propos pour favoriser l'attaque, les Français se trouvèrent eux-mêmes dans la situation où le Général avait compté de mettre les Piémontais.

Malgré tous les efforts que les Français firent alors pour empêcher le succès de l'opération de m.r de Bernez, ils furent forcés de permettre, bien malgré eux, que les secours pénétrassent dans la place et réalisassent ainsi le dessein du Duc de Savoie.

La prudence de Bernez avait préparé et amené ce succès décisif.

MODÉRATION - TEMPÉRANCE - SOBRIÉTÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La prudence qui se manifeste par une grande mesure dans les discours, dans les délibérations, ou dans la manière de diriger les affaires, s'appelle *Modération*.

La Modération dans l'usage des commodités et des agrémens de la vie s'appelle *Tempérance*.

Lorsque cette Modération s'exerce sur le boire et le manger, elle prend le nom de *Sobriété*.

Ce dernier mot parait renfermer l'idée d'abstinence que le mot Tempérance n'exprime pas.

A peine pourrait-on se persuader, si l'expérience de tous les jours ne nous mettait dans la triste impossibilité d'en douter, qu'il soit nécessaire de recommander à un être raisonnable le respect de ces lois dont l'observation est si visiblement liée à l'intérêt de sa conservation.

Les brutes ne s'y trompent pas; guidées par le seul instinct de l'animalité, il ne leur arrive point de se

tromper dans le choix des aliments qui leur conviennent. Il ne leur arrive guères non plus de se livrer à des excès dans l'usage qu'elles en font.

S'il y a des exceptions à faire à cet égard, ce n'est guères que pour les animaux, dont la domesticité qui les a rapprochés de l'homme, a altéré les goûts et corrompu les penchants de leur nature.

C'est sans doute dans des vues d'une bienveillance toute paternelle que la Providence a ménagé à

L'homme, de la nature et le maître et le roi

la liberté d'enfreindre des règles qu'elle voulait lui faire un mérite de respecter.

Mais pourquoi la liberté, ce noble privilége de l'être raisonnable, n'est-il pas de la part de l'homme un garant de son attachement à ces mêmes règles? Pourquoi faut-il que souvent l'animal soit plus sage, plus modéré et plus tempérant que l'homme?

La Tempérance la plus parfaite n'exigerait après tout que de si faibles et petits sacrifices!

Ces sacrifices eux-mêmes ne seraient-ils pas nuls, si les habitudes d'une société corrompue ne nous avaient pas fait esclaves de tant de besoins factices, de besoins cependant d'autant plus impérieux et asservissants qu'ils s'éloignent davantage de ceux que la raison ne désavoue pas.

Il est à-peu-près démontré que la moitié au moins

des infirmités qui affligent l'espèce humaine, est la suite des excès auxquels elle s'abandonne. A la guerre surtout, combien la débauche et la crapule n'ont-elles pas fait de victimes? Elles ont bien plus détruit d'individus que le fer et le feu de l'ennemi n'en ont jamais moissonné.

Il paraît que les anciens ont été sous ce rapport bien moins répréhensibles et moins malheureux que nous.

Le brouet noir des Spartiates; l'éducation des Éphèbes; les exercices des immortels du grand roi, l'abstinence du vin, la pratique des longues marches imposées au jeune soldat romain, ne sont-ce pas là autant de preuves de la vérité de cette assertion?

Qu'avons-nous, nous autres modernes à comparer à ces admirables institutions anciennes? (*)

Éclairés par les lumières de l'Évangile; placés sous l'influence bienfaisante d'une religion toute d'abnégation, d'abstinence et de moralité, quels obstacles avons-nous opposé à l'envahissement de cette dépravation qui semble avoir complètement échappé aux modérateurs des sociétés politiques actuelles?

(*) Peut-être l'école militaire des enfans dans l'armée du grand Gustave.

Mais pour tant d'admirateurs qu'elle a ous, combien d'imitateurs cette institution a-t-olle fait? Quelle en a été la durée? Celle malheureusement si courte de la vie de ce grand homme, le plus grand peut-être des temps modernes.

À voir le peu de soin que nos législateurs ont pris de favoriser les institutions qui auraient pu écarter l'influence désastreuse du principe corrupteur de l'intempérance, ne dirait-on pas qu'ils ont cru devoir abandonner ce soin au seul bon sens de chaque individu, ou à l'expérience seule de la multitude?

Jeunes militaires, c'est à vous surtout qu'il appartient de méditer les vérités que vous venez d'entendre. A qui la force du corps et l'énergie des facultés intellectuelles sont-elles plus nécessaires? A qui les excès de l'intempérance sont-ils donc plus nuisibles?

La force physique qui suppose le plus souvent la régularité des formes, et la normalité matérielle de l'individu, n'est-elle pas la première garantie pour nous-mêmes de notre aptitude à opérer suivant les fins de notre destination?

Et cette garantie que nous nous donnons à nous-mêmes, n'est-elle pas, à plus forte raison, le principe de celle que nous offrons aux autres? Car, dans leurs rapports avec nous, comment peuvent-ils d'abord nous juger si non d'après notre extérieur?

Ou a souvent objecté, pour infirmer ces doctrines, les exemples des Tirtée, des Agésilas, des Phocion, des Luxemberg, chez lesquels des difformités physiques n'avaient nullement empêché le développement des immenses moyens intellectuels et moraux, que ces

grands hommes ont fait paraître dans le cours de leurs brillantes carrières militaires.

Mais si l'histoire fournit quelques rares exceptions de ce genre, combien ne nous en fournit-elle pas qui nous font voir ce qu'un physique bien constitué, fort, robuste donne d'avantages aux militaires pour s'acquitter des devoirs de leur état?

Combien n'en fournit-elle pas pour démontrer que le mépris des lois de la Tempérance et de la Sobriété, indépendamment de ce qu'il exerce d'influence désastreuse sur le physique, en exerce une bien plus malheureuse encore sur la partie intellectuelle et morale?

Voyez le fils de Philippe, le disciple d'Aristote, le vainqueur d'Arbelles, voyez-le se livrant aux excès de la crapule! Le vainqueur de Darius, le conquérant de l'Asie, ne s'avilit-il pas au point d'être l'assassin de Clytus!

Voyez le collègue, le compétiteur et le rival d'Octavien et de Pompée, voyez Antoine s'abandonnant à la volupté dans le palais des Ptolémées! Le vainqueur de Philippes ne devient-il pas dès lors l'indigne et misérable jouet des caprices de la voluptueuse Cléopâtre?

Jeunes militaires, voulez-vous donc conserver longtemps la vigueur de votre constitution, les forces de

votre corps ? Soyez sobres ! Voulez-vous conserver long-temps vos facultés intellectuelles et morales? Soyez sobres! Voulez-vous enfin qu'au bout d'une brillante carrière, une vieillesse digne de cette carrière couronne la fin de votre vie? Soyez sobres!....

Soyez bien persuadés qu'il n'y a aucun garant de bonheur pour l'homme et surtout pour le militaire, excepté dans l'observation des règles de la Tempérance, et dans la pratique constante de la Sobriété.

Le nombre des traits compris dans ce chapitre est bien petit: mais, nos lecteurs n'auront pas de peine à comprendre, qu'il nous aurait été presque impossible d'en recueillir d'avantage, parceque les vertus auxquelles ces traits se rapportent, appartiennent à l'idée privée, et pour ainsi dire, interne de l'individu sur laquelle les historiens ont rarement cru devoir fixer leurs regards, et ont même été rarement à portée de le faire.

Il est bien connu du reste qu'il est rare que la Modération, la Sobriété, la Tempérance n'aient pas accompagné l'exercice des autres vertus de nos anciens guerriers.

TRAITS HISTORIQUES.



AMÉ V

COMTE DE SAVOIE.

(*1317*).

La vie entière d'Amé V comte de Savoie ne fut qu'une suite d'actions guerrières.

Il suffira de dire pour le prouver que, suivant un ancien chroniqueur, il avait assisté en personne à 32 siéges.

Il doit paraître bien extraordinaire après cela, que ses contemporains se soient plus à regarder la modération plutôt que le courage, comme la qualité dominante de ce Prince.

Quoiqu'il en soit, s'étant lié d'une amitié intime avec son beau-frère Henri de Luxembourg, élu Empereur d'Allemagne, il accompagna constamment ce Prince dans son voyage d'Italie lorsqu'il vint recevoir la couronne impériale à Rome. L'opinion générale des Italiens est, qu'il ne tint pas aux conseils de ce sage ami que les dispositions naturellement bienveillantes du nouvel Empereur ne ramenassent l'union et la paix dans les pays, livré malheureusement alors à toutes les horreurs des factions, des guerres civiles et des rivalités municipales.

Parmi plusieurs autres traits qui justifient l'opinion

que nous venons de signaler, on a conservé le souvenir de l'anecdote suivante.

Ce Prince se trouvant à Paris (en 1317) assista à un sermon, qu'un religieux prononçait devant le Pape et le Roi.

L'orateur se laissa transporter par son zèle, au point que le sermon fini, le Roi crut devoir lui dire: *Si mon frère ou un de mes amis avait osé tenir devant le Saint Père et moi un langage comme le vôtre, je me serais bien brouillé avec eux.*

Le moine confus en entendant ces paroles du Roi, ne sachant quel parti prendre, demandait pardon et offrait de se retracter.

Le comte de Savoie, qui était présent, et qui n'avait pas été moins surpris que les autres du langage de l'imprudent prédicateur, mais qui, par la modération de son caractère, désirait que le ressentiment du Roi n'eût pas de suites fâcheuses, lui dit: *Mon père, vous ne vous retracterez pas; vous avez mal dit ce que vous avez dit d'abord, mais vous avez réparé ce mal par ce que vous venez de dire. Allez en paix. Le Roi et le Pape sont trop grands pour ne pas vous pardonner.*

Et l'affaire en resta là.

EMMANUEL PHILIBERT

DUC DE SAVOIE.

Comme on rapportait un jour à Emmanuel Philibert Duc de Savoie, des propos injurieux qu'avait tenus contre lui un homme qu'il avait comblé de bienfaits; le Prince répondit: *Cet homme médit de son bienfaiteur. Je ne cesse de lui faire du bien. Nous ne sommes justes ni l'un ni l'autre; mais lui est plus injuste que moi.*

Il n'en tira point d'autre vengeance.

JACQUES DE SAVOIE

DUC DE NÉMOURS.

Jacques de Savoie de la branche de Némours établie en France avait eu des démêlés avec le Duc Emm. Philibert son cousin, au sujet de l'apanage que le duc Charles, père d'Em. Philibert, avait fait à Philippe, père de Jacques.

Il en était résulté un germe de froideur entre les deux Princes, lequel aurait pu avoir des suites fâcheuses pour l'État, si la modération du duc de Némours n'avait pas égalé la sagesse de son cousin Emmanuel Philibert auquel il aurait dû succéder selon les lois de l'État, si ce dernier était mort sans enfant.

Jacques se trouvait à Moncalier, où le duc Emmanuel Philibert était tombé dangereusement malade.

Dans ce moment critique le duc Jacques s'étant transporté à Turin, il y trouva des personnes disposées à lui donner (même avant le temps) des marques particulières de dévouement.

Jacques plein de délicatesse refusa non seulement les honneurs qui ne lui étaient pas dûs, mais même ceux auxquels il aurait pu prétendre.

Il ne voulut pas loger au palais.

Il refusa de recevoir les clefs de la ville, et de donner le mot d'ordre, quoique le Duc malade eût recommandé qu'on n'omît pas de le lui demander.

Il disait à cette occasion: *Dieu, je l'espère, rendra la santé au Duc mon cousin; en tout cas je ne voudrais, pour rien au monde, avoir démérité de son amitié. Jamais je ne faillirais à ma devise.* Nodos virtute resolvo.

C'est par la vertu seule que je veux surmonter les obstacles.

CHARLES DEL CARRETTO

MARQUIS DE BAGNASCO.

On a pu voir dans un autre article à quel point le marquis de Bagnasco, Gouverneur du fort de Montmeillan, avait montré de talents, de zèle et d'intrépidité dans la mémorable défense de ce fort en 1691.

On ne verra pas sans intérêt ici, à quel point cet honorable chef qui avait porté si loin sa générosité dans le cours de toute sa brillante carrière militaire, avait attaché d'importance à faire preuve de sobriété à l'occasion de la défense dont nous parlons.

Montmeillan était mal fournie de munitions de toute espèce et en particulier de vivres. Au bout de quelques jours de siége, de Bagnasco reconnut bien que ces derniers allaient manquer pour prolonger la résistance qu'il se proposait d'y faire.

Dans ces circonstances de Bagnasco voyant l'impossibilité de s'approvisionner et laissant d'ailleurs ignorer ses justes appréhensions, prit le parti de se mettre à l'égal du soldat, et de réduire sa propre ration, ne faisant pas d'autre ordinaire pour lui.

On peut s'imaginer quelle impression devait faire sur ses soldats l'exemple d'un pareil chef!

MARQUIS COLLI DE FELISSANO (d'Alexandrie)

mort général au service de France.

Le marquis de Felissano d'une maison noble d'Alexandrie, se fit dès le début de sa carrière une grande réputation de courage et d'intelligence dans cette brave armée piémontaise qui pendant trois campagnes (de

1793 à 1796) opposa une digue si puissante à l'envahissement de l'étranger.

Colli préludait à ses succès militaires en Piémont par la brillante défense de la redoute du S. Bernard près de Garessio en 1794.

Il fut grièvement blessé peu de temps après au passage de l'Ellero.

La paix avait été conclue en 1796 entre la France républicaine et le Roi de Sardaigne; mais le Piémont ne tarda pas à être réuni au territoire de la République.

Une habitude séculaire avait familiarisé les habitants des contrées soumises à la domination des princes de Savoie, avec l'idée que tout homme y est soldat. Cette idée avait fait de la gloire militaire une espèce de besoin pour les Piémontais.

Fondues dans les phalanges françaises, les légions piémontaises se montrèrent dignes de rivaliser avec elles.

Colli, au service de France, se trouvait avec le célèbre Moreau, lorsque ce Général, après avoir repoussé les Russes au passage du Pô à Bassignana, se disposait à marcher sur Gênes.

Il eut dans cette rencontre trois chevaux tués ou blessés sous lui.

Après cette action, Moreau lui confia le commandement d'un corps de troupes destiné à stationner temporairement dans le pays que l'armée française devait traverser.

Il est à la guerre quelque chose de plus honorable que la victoire même, c'est la bienveillance qu'inspire après la victoire la modération d'un vainqueur qui sait respecter le malheur des vaincus, et alléger autant que possible, le joug d'une soumission forcée.

Colli était par sa nouvelle destination dans le cas de

remplir ce rôle, qui était du reste d'autant plus difficile pour lui, qu'il se trouvait alors dans son pays natal, où la plus forte exaspération agitait les esprits, profondément prévenus contre la domination républicaine.

Le Chef Piémontais par sa conduite circonspecte, sage et modérée, parvint à entretenir une tranquillité à peu près parfaite autour de lui.

Ses grandes libéralités peut-être autant que sa haute réputation guerrière lui valurent ce succès inespéré.

On sait que le Général dont nous parlons ne ménageait pas sa fortune. Aussi se trouvait-il à peu près sans ressource au moment où une mort prématurée l'enleva à ses compagnons d'armes, à ses nombreux amis, et à la gloire de son pays.

(Extrait des notes particulières ms. et des historiens du temps).

DÉSINTÉRESSEMENT - LIBÉRALITÉ.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

L'avarice a rarement formé l'objet des reproches adressés par la malveillance aux gens de guerre.

En tout temps les Eripidas, les Perseus, les Cassius, les Marlboroug ont été plus rares aux armées que les Cimon, les Aristide, les Épaminondas, les Phocion, les Catinat, les Turenne, les Prince Eugène.

On a plus souvent reproché aux guerriers le vice de la prodigalité, et plus souvent encore, celui qui tient de la prodigalité, l'amour du jeu.

L'alternative entre les travaux les plus durs et un désœuvrement presque complet, le passage, souvent subit, de l'état des plus grandes privations à celui d'une abondance sans mesure, ont dû produire en général chez les militaires une sorte d'indifférence pour des biens sur la jouissance desquels il leur est si peu permis de compter.

La vie de la caserne comme celle des camps; les habitudes nées de l'une et de l'autre; le mépris de la mort et l'indifférence pour le danger que les sentiments d'honneur inspirent généralement aux gens voués à la profession des armes, ont dû amener cet état de choses.

La persuasion intime que la renommée et la gloire sont de véritables besoins pour des militaires, a dû porter naturellement ceux-ci à regarder comme au-dessous d'eux l'amour du gain et de l'argent.

Il est beau, il est grand de sentir de cette manière. C'est en cela que consiste le Désintéressement.

Le Désintéressement n'est pas la Libéralité. Il y a dans le premier quelque chose de plus noble que dans la seconde.

La Libéralité a pu être provoquée par des motifs intéressés; elle a donc pu être viciée dans sa source; elle a pu se trouver là où le Désintéressement ne se trouverait pas.

La Libéralité suppose d'ailleurs des occasions pour se montrer et des moyens pour l'exercer.

Le Désintéressement germe spontanément du fond de l'âme, et n'exige pour exister, ni moyens de l'exercer, ni occasion d'être mis en pratique. Il est ce qu'il est, ce qu'il doit toujours rester. L'indigent pourrait encore être le plus intéressé des hommes.

La Libéralité trouve souvent sa récompense dans

les sentiments qu'elle inspire, le Désintéressement n'en trouve que dans le sentiment même qui le produit.

La Libéralité se promet des hommages, elle s'attend au respect, et peut-être, à la reconnaissance de ceux qui en sont l'objet.

Le Désintéressement ne se promet que ce qu'il peut s'accorder lui-même, le témoignage et l'approbation de la conscience.

Lorsque le maréchal de Brissac, au moment de quitter le Piémont pour rentrer en France avec son armée, destinait à l'acquit des dettes de celle-ci l'argent qui devait former la dot de ses filles, il donnait en même temps un exemple mémorable de Libéralité et du plus noble Désintéressement.

Nous avons parlé du Désintéressement comme du sentiment d'une âme noble et élevée, qui, sans aucun motif d'intérêt personnel, fait le bien pour le plaisir de le faire.

Jeunes guerriers, pénétrez-vous bien de la pensée que c'est le Désintéressement qui doit vous fournir dans l'occasion des armes contre la cupidité, s'il arrivait jamais que vous fussiez tentés d'en écouter les suggestions.

Gardez-vous de convoiter les dépouilles de vos ennemis, disait l'intrépide et généreux Judas Maccabée, chef de la nation sainte, à ses frères, en présence du

camp ennemi dont les richesses excitaient en eux la soif de l'or.

Les exemples que nous rapporterons dans ce chapitre, vous feront voir que c'est aux nobles sentiments dont nous parlons, que les noms des guerriers que vous allez lire, sont redevables en grande partie de leur juste célébrité.

Gardez-vous bien de vous y méprendre, le Désintéressement et la Libéralité ne sont pas la prodigalité.

L'honneur et la délicatesse se sont trouvés aussi souvent compromis par la prodigalité que par la cupidité et par l'avarice.

Mais pour ne pas tomber dans le vice si redoutable de la prodigalité, que vous faudra-t-il faire?

Vous prendrez avant tout l'habitude de régler vos dépenses et de les réduire suivant la mesure de vos facultés.

Vous éviterez soigneusement la fréquentation des lieux qui peuvent devenir trop facilement l'occasion de perdre de vue cette mesure.

Vous repousserez surtout les sollicitations qui auraient pour but de vous engager dans des associations qui, pour n'avoir en apparence aucun objet condamnable, n'en sont par cela même que plus dangereuses.

On a reproché entre autres choses et avec beaucoup de raison à ces sortes d'associations, de provoquer la

formation de cet esprit, appelé avec tant de justesse, esprit de *camaraderie*, source féconde de désordres de plus d'une espèce, mais surtout d'indiscipline et d'insubordination dans les corps.

Que dirais-je du jeu ?

Toute la générosité, tous les bienfaits, toutes les grandes qualités, qui ont fait pardonner tant de faiblesses au vainqueur d'Ivry, n'ont pas pu effacer entièrement aux yeux de la postérité les reproches que le souvenir de ce malheureux penchant avait attirés de son vivant à ce Roi, *le seul* (c'est un Français qui l'a dit) *le seul Roi dont le peuple ait gardé la mémoire.*

TRAITS HISTORIQUES.



COMTE PIERRE DE SAVOIE

AU SIÉGE D'IVERDUN

(en 1260 environ).

Pierre comte de Savoie battit sous les murs de Chillon les Allemands commandés par le Duc de Copinghen.

La déroute des ennemis fut complète et le nombre des prisonniers fort considérable.

Le comte Pierre poursuivant sa marche dans le pays de Vaud, s'empara de Meudon et de Romond et arriva sous les murs d'Iverdun.

Les habitants résolus de faire la résistance la plus obstinée, eurent l'air de braver les menaces du Comte de Savoie. Celui-ci leur ayant fait enjoindre de se rendre, ils répondirent avec arrogance qu'il n'avait qu'à les y forcer. Le siége fut entrepris dans les formes, l'habilité du comte Pierre était grande à la guerre; mais il excellait surtout, disent les anciennes chroniques, dans l'art des siéges. La résistance fut opiniâtre; cependant il fallut se rendre. Les habitants demandèrent à capituler.

Le Comte de Savoie exige que douze notables se constituassent prisonniers.

C'était ceux des habitants d'Iverdun qui s'étaient montrés les plus prononcés pour lui résister, sous prétexte qu'il voulait s'enrichir de leurs dépouilles.

Le comte Pierre qui tenait à faire voir, que généreux et libéral comme il était, il n'avait exigé les douze prisonniers que pour exercer un acte de justice, prit

ce moment pour déclarer qu'il garderait pendant quelque temps les douze notables auprès de lui, comme garants d'une paix durable, mais qu'il accordait la liberté sans rançon aux nombreux captifs qu'il avait faits pendant le siége.

(Bottero pag. 232 - 236. Paradin pag. 145).

CHARLES EMMANUEL I

DUC DE SAVOIE.

(en 1591).

Charles Emmanuel I dont nous avons eu si souvent occasion de parler dans ce recueil s'empara de Berre en Provence, après une longue et belle défense.

Ce Prince, qui se plaisait à honorer le mérite et à le récompenser, même chez des ennemis, fit appeler ce Gouverneur de Berre, et lui dit: *Monsieur, je suis charmé d'avoir connu un si brave homme que vous et je désire que vous emportiez des marques de mon estime. Acceptez ceci de moi.* Sur cela il fit amener un beau cheval de Naples, et lui ayant fait pendre au cou un sac rempli de pièces d'or, il en fit présent au Gouverneur.

CHRISTINE DE FRANCE

RÉGENTE DE SAVOIE.

Vers le milieu du XVII siècle (1630-1640) les Puissances d'Italie voyaient avec inquiétude le Piémont occupé par les Espagnols et les Français.

Qui sait, disait-on, si Louis XIII et Philippe IV ne pensent pas à se partager ce pays?

Ce que l'on disait ailleurs, on le craignait dans les États de Savoie, et la duchesse Christine, mère et ré-

gente des jeunes ducs Hyacinte et Charles Emmanuel I, le sentait vivement dans son cœur.

Pour conserver le trône à ses fils et l'indépendance de son pays, elle devait user de beaucoup de ménagements avec ses puissants et ambitieux voisins, contre lesquels elle ne put éviter de soutenir des guerres longues et désastreuses.

Voyant l'épuisement des finances de l'État elle fit vendre ses bijoux et ses diamants. *J'aime mieux*, disait-elle, *me passer de mes joyaux que de laisser mes troupes sans paie.*

Digne fille de Henri IV, Christine, généreuse et libérale, rivalisa de courage et d'intrépidité avec le Roi son père et avec le duc Victor Amédée I son mari.

On la vit à la tête des troupes au camp des *Apertole*, près de Verceil, habillée en amazone; elle conduisait cinq régiments d'infanterie et 2000 hommes de cavalerie. Elle les avait inspectés et les avait harangués à une si grande proximité de l'ennemi et avec une si admirable fermêté, qu'on ne douta point, que cette noble conduite n'eût puissamment contribué à entretenir dans les troupes de Savoie ce dévouement généreux dont elles ne tardèrent pas de donner des preuves devant Verceil même et devant Trino.

JACQUES DE SAVOIE

DUC DE NEMOURS

(mort en 1695).

Jacques de Savoie duc de Nemours dont nous avons déjà fait mention plus d'une fois dans ce recueil, disait aux Princes ses enfants dans les dernières années de sa vie, que les Princes *devaient chérir et protéger la libé-*

ralité. Il ajoutait ensuite ces mémorables paroles : *Retenez bien, mes enfants, qu'il faut que le Prince soit libéral; mais que la vraie libéralité est de donner à qui le mérite.*

SIMON GRILLO (Génois).

(*1264*).

De tant de mémorables combats qui eurent lieu entre les flottes de Gênes et de Venise durant ces longues et funestes guerres qui firent couler, pour des rivalités municipales, tant de sang italien dans les mers d'Orient, il n'est point d'événement plus célèbre que la victoire remportée à Durazzo dans le golfe Adriatique par les Génois, en 1264, sous le commandement de Simon Grillo leur général.

Les Vénitiens avaient jeté à la mer un grand nombre de poules, comme pour montrer aux Génois le peu de cas qu'ils faisaient d'eux.

Les Génois saisirent l'allusion de cette insolente raillerie, dont la conséquence fut un surcroit d'animosité, et l'engagement terrible qui eut lieu bientôt après entre les deux flottes rivales.

La flotte vénitienne comptait un nombre à peu près double de voiles. Elle ménagea de plus l'avantage de l'attaque.

Les Génois entourés ainsi de toutes parts avaient lieu de craindre qu'ils disputassent en vain la victoire à l'ennemi.

Toutefois le courage de leurs marins et leur habilité dans la manœuvre furent si grands, qu'après quelques heures de la lutte la plus sanglante la victoire se prononça en leur faveur.

Le butin fut immense et les objets précieux qui tom-

bèrent entre les mains des vainqueurs furent en si grande quantité que chaque soldat s'en trouva, pour ainsi dire, enrichi.

Grillo auquel une si grande partie de ce butin était dévolue, la destina sans réserve au trésor public.

Comme on lui disait qu'il ferait mieux d'en profiter pour augmenter sa fortune, surtout pouvant le faire d'une manière si honorable, il répondit: *c'est ma réputation, et non pas ma fortune que je veux devoir à ma victoire.*

(Dalla reale Corona di Genova, pag. 239).

HIBLET DE CHALANT

(XIV siècle).

Hiblet, second du nom, comte de Chalant, l'un des nombreux personnages, qui ont illustré le nom de cette maison si ancienne et si puissante en Piémont, et surtout dans la vallée d'Aoste, s'attacha de bonne heure au service du comte de Savoie Amédée VI.

Il commanda pour ce Prince durant la guerre contre le marquis de Montferrat, dans le Canavaisan, et ce fut à sa valeur qu'on dut la prise du château d'Usson près d'Ivrée, regardé jusque là comme imprenable.

Il commanda l'avant garde de l'armée de Savoie à la journée qui eut lieu sous les murs d'Asti en 1371, contre les troupes de Milan.

Il accompagna le comte de Savoie Amédée VII au siége d'Ypres au secours du roi Charles VI, et se trouva l'année suivante au siége de Syon en Vallais, où il fit des prodiges de valeur.

Hiblet était d'une grande sévérité de caractère, réunissant à cette qualité une haute réputation de justice.

Le Comte de Savoie n'avait pas cru pouvoir mieux faire que de s'en rapporter à lui pour tout ce qui avait trait à la discipline de ses troupes, et pour les moyens d'empêcher qu'elles ne se livrassent au désordre et au libertinage des camps.

La plus noble libéralité ajoutait, rehaussait encore le prix de tant de rares qualités. Le trait que nous allons rapporter le fera voir.

Il avait suivi à Paris le comte Amédée VI qui y avait été reçu avec toutes les marques d'une bienveillance et d'une considération sans égale. Ce Prince voulait quitter cette grande ville, et le faire sans bruit et sans que le Roi qui cherchait à le retenir plus long tems en fut informé et pût l'en empêcher.

Amédée fit proposer au Roi de diner chez lui. Il parait que les mœurs du tems et la grande familiarité du Duc de Savoie avec le Roi justifiaient cette démarche. Le Roi ayant accepté l'offre du Comte, celui-ci s'éloigna et quittant Paris dans la nuit il prit la route de Savoie.

Le lendemain le Roi se transporta chez le comte Amédée, et Hiblet allant au devant de lui fit comme il en avait été chargé par le Comte les honneurs de la maison.

Le Roi apprit alors le tour que le Comte lui avait joué Il parait qu'il ne s'en facha pas, puisqu'il resta chez Hiblet et assista au festin malgré l'absence du Comte.

Hiblet fit, comme on peut le croire, une dépense très-considérable, ayant pris tout les préparatifs de la fête à sa charge.

Rentré en Piemont, il ne voulut jamais permettre qu'on lui parlât de remboursement.

Hiblet était cousin de cet Ajmon de Chalant dont le crédit bien mérité auprès du comte Amédée VI, balançait presque celui d'Hiblet lui-même, et oncle de ce

Boniface de Chalant que des exploits sans nombre portèrent à la charge de Marechal de Savoie.

Hist. de l'ordre de l'Annonciade, pag. 1400. - Hist. de la maison de Chalant Ms.

LUCIEN DORIA (Génois).

(1379).

Lucien Doria général génois ayant pris terre et debarqué sur les côtes de l'Esclavonie, voyant que ses soldats n'avaient plus ni vivres, ni argent, leur fit distribuer tout ce qu'il possédait jusque à la dernière pièce de son argenterie.

Un vieux marin que son service avait retenu sur le vaisseau n'avait pas eu de part dans la distribution.

Il accourut auprès de Lucien, se plaignant d'avoir été oublié dans le partage. Lucien détachant la boucle de sa ceinture la lui remit en disant: *Tiens, mon ami, garde ceci! il serait trop cruel pour avoir fait ton devoir d'être moins bien traité que tes camarades.*

Omnibus, almanacco ligure, 1846.

PIER BERTODANO (de Bielle).

(1394).

C'est une erreur de croire que parceque le mérite des actions est personnel, il ne soit pas d'une politique bien entendue dans un gouvernement sage, de tenir compte aux parents de la bonne conduite de leurs enfans, comme à ceux-ci des actions louables de ceux-là.

C'est cette politique fondée sur la connaissance du cœur humain qu'ont suivi constamment les Princes de la maison de Savoie.

Pierre Bertodano de Bielle seigneur de Tolengo, attaché au service du duc Amédée VIII, fut chargé par ce Prince de défendre la ville d'Ivrée contre les troupes du célèbre *capitan di ventura* Facino Cane. Attaqué avec fureur par ce formidable adversaire, Bertodano se défendit avec un courage et une résolution qui furent couronnées du succès le plus complet.

Son jeune fils excité par son exemple se fit tuer dans une sortie.

Cette perte douloureuse n'empêcha pas le généreux gouverneur de vaquer constamment aux fonctions de sa place, et d'en remplir scrupuleusement les devoirs.

La délivrance d'Ivrée fut suivie de l'occupation de plusieurs châteaux, d'où les troupes de Savoie avaient chassé celles de Facino Cane seigneur de Milan.

Bertodano fit preuve dans ces occasions non seulement d'une bravoure qui fut en quelque sorte le partage de tous ses compagnons d'armes, mais aussi d'un désintéressement qui était loin d'être aussi commun parmi les gens de guerre dans un tems où la profession des armes était regardée au contraire généralement comme un moyen légitime de faire fortune et de s'enrichir.

Pendant la durée du siége d'Ivrée Bertodano employa tout ce qu'il avait d'argent pour acquitter la solde des troupes.

Un siècle plus tard le duc Charles Emmanuel I en faisant choix d'Albert de Bertodano pour son écuyer, ne manqua pas de rappeler dans ses lettres de nomination l'admirable dévouement de Pierre. Il le rappellait comme un des plus honorables titres qu'Albert, qui avait d'ailleurs si bien mérité personnellement de son Prince, pût avoir à la marque insigne de bienveillance qu'il lui accordait dans cette occasion.

(Tiré d'une note particulière).

JACQUES GROMO

COMTE DE TERNENGO (*1379 environ*)

ET

GEORGES GROMO

DE LA MÊME FAMILLE (*1553*).

Les Biellois à qui l'esprit guerrier et inquiet de l'Évêque de Verceil Jean Fieschi ôtait tout espoir de vivre en paix tandisque ce Prélat n'aurait pas été mis dans l'impossibilité de leur nuire, prirent la résolution d'appeler à leurs secours le comte de Savoie Amédée V.

Guillaume de l'ancienne maison de Gromo, seigneur de Ternengo, fut envoyé vers ce Prince pour l'engager à prendre la ville de Bielle sous sa protection et à repousser au besoin les attaques de l'Évêque.

Le Comte accepta volontiers cette proposition à condition qu'on lui paierait une forte somme d'argent pour les frais de l'expédition.

Bielle s'était soumise à cette condition. Mais le temps d'acquitter la dette approchant, et ses ressources étant épuisées par les malheurs des guerres précédentes, ne savait plus où trouver l'argent qu'elle s'était engagée de paier au Prince son protecteur.

La condition de la ville allait devenir d'autant plus déplorable que l'Évêque n'ignorant aucune des démarches faites par les Biellois, se préparait à en tirer une éclatante vengeance.

Alors Jacques de la même famille que Guillaume Gromo voyant les malheurs qui menaçaient son pays, recueillant tout ce qu'il put réaliser de sa fortune particulière, sans qu'aucune demande lui en fût faite de la part de ses compatriotes, se rendit auprès du Duc

pour lui payer la somme convenue, lui laissant ignorer de quelle manière il s'y était pris pour l'acquitter.

La reconnaissance publique n'attendait que le retour de Jacques pour lui exprimer les sentimens que la générosité de son procédé lui inspira.

Ce fut aux cris de vive Jacques Gromo que cet excellent citoyen fut reçu à l'entrée de la ville et porté en triomphe sur les bras de ses concitoyens.

Il parait du reste, qu'il était donné à cette maison de multiplier les exemples d'un désintéressement généreux.

L'infortuné duc de Savoie Charles III (1), victime, comme on le sait, de sa bonne foi, autant que de la mauvaise foi de ses alliés, languissait dans Verceil, abandonné de presque tous ses anciens serviteurs et dans un état fort approchant de l'indigence.

Le besoin d'argent se faisait sentir même dans l'intérieur de sa maison, malgré la stricte économie avec laquelle il vivait.

Georges Gromo comte de Ternengo qui combattait en Piémont à la tête des armées du Duc avec une bravoure remarquable, connaissant la triste situation de son vieux maître, et l'impossibilité dans laquelle il était de faire face aux frais de l'entretien des troupes qu'il commandait, vendit la plus grande partie de son patrimoine et acquitta avec l'argent retiré de cette vente la dette de son infortuné Souverain. Cet acte de générosité eut lieu le même mois et peut-être le jour même que Charles III mourut (le 16 septembre 1553).

Peu d'années après le Duc Emmanuel Philibert étant rentré en Piémont après une bien longue absence, Ternengo n'hésita pas à lui faire hommage de ce qui lui restait de sa fortune pour subvenir aux besoins de l'État. On sait assez du reste dans quelle situation

(1) (Note particulière).

malheureuse sous le rapport des finances, le fils glorieux de l'infortuné Charles III, trouva son pays si longtemps ravagé par les armées de France et d'Espagne.
(Coda, ragionamento per la nobile famiglia. Mss. page 79, 80).

VALPERGA COMTE DE MASIN

Général Piémontais.

(1554).

Le maréchal de Brissac, qui commandait l'armée française en Piémont, n'y trouva point de plus redoutable adversaire que le comte de Valperga, seigneur de Masin, qu'il ne put détacher de la cause de son maître, l'infortuné Duc de Savoie Charles III. Le Maréchal essaye inutilement de tous les genres de séduction. Il crut cependant avoir enfin trouvé le moyen d'ébranler sa fidélité, en le menaçant d'assiéger le château de Masin, où la famille de cet illustre guerrier avait cherché un refuge et se croyait en sûreté.

De Brissac fit avancer en conséquence un corps de troupes considérable qui devait en attendant qu'on se fût emparé du château, ravager et désoler toutes les campagnes des alentours.

Le comte instruit de ces dispositions, envoya l'ordre à son châtelain de ne se rendre à aucune condition que ce pût être.

De Brissac fit attaquer le château qui fut emporté après quelque résistance; la plus grande partie des bâtiments attenant au château, le mur d'enceinte, le corps du château même furent détruits. Les terres à l'entour furent ravagées, confisquées et enfin vendues.

Le comte de Valperga ainsi dépouillé de toute sa

fortune, conserva dans sa longue détresse toute la dignité d'un grand caractère.

Il ne put rentrer dans ses biens que lorsque le duc Emmanuel Philibert après plus de 30 ans d'absence revint dans ses États. Alors ce Prince se fit un devoir de reconnaître les services de ses sujets les plus dévoués qu'il plaça dans les hautes charges de l'État; à leur tête il mit comme de juste le comte de Masin.
(Saluces. Hist. mil. du Piémont, tom. II, pag. 194).

JOSEPH CAMBIANO

SEIGNEUR DE RUFFIA.

(1588).

Joseph Cambiano seigneur de Ruffia, grand maître d'artillerie sous Charles Emmanuel I, fut un des hommes de guerre le plus distingués de son temps. Il fut aussi un homme de lettres d'un grand mérite.

Il a écrit une relation extrêmement intéressante sur la vie d'Emmanuel Philibert et de Charles Emman. I.

Joseph Cambiano exécuta avec l'armée dont il était le chef en Piémont des opérations de guerre dans les Alpes dont on est encore étonné aujourd'hui.

Le sommet et les gorges des vallées de la Stura, de la Maira et de la Varaita, théatre des exploits de Cambiano, cessèrent d'être inaccessibles à l'artillerie commandée par cet illustre chef.

C'est à Cambiano qu'on dut d'emporter de vive force le fort d'Exilles presque sous les yeux de Lesdiguières qui s'y était transporté (en 1592) pour le défendre.

Cambiano réunissait du reste aux qualités dont nous venons de parler et au courage le plus brillant une

libéralité d'autant plus digne d'être remarquée qu'à l'époque où il vivait au milieu de la fermentation des passions allumées par les troubles et les discordes civiles, les exemples de cette vertu étaient devenus extrêmement rares.

Cambiano venait de se rendre maître de la place de Carmagnole (1588) occupée par les Français. Il y avait trouvé une immense quantité de pièces d'artillerie et de munitions de guerre.

Les lois de la guerre l'autorisaient à s'attribuer une part dans cette prise. Cambiano loin d'en profiter fit dresser un inventaire exact de tous les articles de guerre trouvés dans la place et ordonna que cet inventaire fût remis ainsi que les objets qui y étaient marqués aux commissaires du Duc son maître, déclarant qu'il n'entendait pas y toucher.

GUI LE COSTURER.

(*1458-59*).

Archambaud de Hasbac, capitaine des Gascons au service de Galeas Visconti seigneur de Milan, faisait la guerre en Piémont. Il était devenu par ses brigandages la terreur de ces contrées. Enfermé dans le château de Centallo, dont il s'était rendu maître par trahison, en feignant de rendre visite à Jean de Bollero qui en était le seigneur, il n'en sortait de temps en temps que pour ravager le pays d'alentour.

Gui le Costurer, riche propriétaire de l'endroit, forma le dessein de venger les malheureux habitans de Centallo, en s'emparant de la personne d'Archambaud dont le Duc de Savoie avait d'ailleurs mis la tête à prix.

Ayant réuni auprès de lui une troupe de paysans

braves et résolus, il commença par cerner le château pour en empêcher la sortie à Archambaud et à ses gens.

Les soldats à la solde du seigneur de Milan qui occupaient quelques autres châteaux plus ou moins éloignés de Centallo, et entre autres celui de Rossana, se mirent aussitôt en marche pour apporter des secours à leurs camarades.

Archambaud fit menacer Costurer de la plus terrible vengeance s'il ne cessait de traverser ses desseins.

Costurer tenant bon attendit de pied ferme les assaillants de Rossana et les obligea de se retirer; Archambaud, manquant totalement de vivres, se trouva ainsi réduit à la nécessité de se rendre.

Toute capitulation lui ayant été refusée, comme à un chef de brigands, il fut pris et remis entre les mains du Duc qui lui fit trancher la tête, suivant les uns, et pendre suivant les autres.

Costurer avait vu avec un sang froid admirable toutes ses propriétés dans les environs de Centallo ravagées par les troupes d'Archambaud. Aucune plainte de sa part n'était parvenue au duc Charles Emmanuel I, aucune démarche n'avait été faite par lui pour en être dedommagé.

Mais, les comptes du trésorier de ce Prince ont fait voir plus tard avec quelle libéralité le Duc de Savoie témoigna sa reconnaissance au généreux Costurer dont la conduite, du reste, était d'autant plus digne d'admiration, qu'à cette époque l'avarice et l'amour de l'argent étaient généralement les seuls mobiles des militaires dans les guerres dont nous venons de parler.

(Tiré des comptes du trésorier Humbert Favre 1458-59. - Guichenon Hist. - Lodovico della Chiesa Storia Piem.).

CHARLES MAINFROID.

COMTE DE LUZERNE.

Charles comte de Luzerne servit long-temps dans les armées de l'empereur Charles V et dans celles du roi d'Espagne Philippe II.

Nous avons déjà eu occasion de parler de lui en rendant compte de ses exploits guerriers.

Nous ne releverons dans cet article qu'une qualité qui le rendit doublement cher au duc Emmanuel Philibert, qualité moins brillante peut-être, mais non moins recommandable, le désintéressement.

Luzerne servit dans les armées étrangères, uniquement dans l'intérêt de son souverain, obligé lui-même par les circonstances à en faire autant.

On sait que ce ne fut qu'à ce prix que le fils de Charles III put rentrer dans son pays et se remettre en possession du trône de ses ancêtres, après la bataille de saint Quentin gagnée à la tête de l'armée espagnole.

Luzerne savait que ses terres en Piémont étaient ravagées pendant son absence par les Français, dont les troupes, occupant la plus grande partie des États de Savoie, se croyaient autorisés à faire peser toutes les charges de la guerre sur les malheureux habitants qui s'obstinaient à conserver la fidélité la plus scrupuleuse à leur souverain légitime, et plus particulièrement sur ceux qui combattaient loin de leur pays pour la cause de son indépendance.

Il n'aurait tenu en quelque sorte qu'à la volonté de Luzerne de se mettre à couvert des désastres qui étaient la suite de l'abandon de ses foyers: *mais*, disait-il, *mes foyers ne seront un lieu de repos pour moi, que*

lorsqu'ils seront protégés par la croix de Savoie et par les lois du Duc mon maître.

Ce moment arriva enfin; Charles de Luzerne rentré en Piémont devint pour le duc Em. Philibert un confident, un conseil et un ami, dont il ne devait plus se séparer qu'à la mort.

(V. Boccard tom. I, pag: 180, 181.)

CHARLES JÉROME DEL CARRETTO

MARQUIS DE BAGNASCO.

Dans la guerre de 1691, le fort de Montmeillan en Savoie assiégé par les Français sous les ordres de M. de Catinat, ne se rendit qu'après dixneuf mois de blocus, trentecinq jours de trancbée ouverte et dixsept jours de bombardement. Cette glorieuse défense fut due au dévouement autant qu'à l'intelligence du commandant le marquis de Bagnasco.

Il importe pourtant à la gloire de ce digne chef de savoir que faisant la reconnaissance de la place peu de temps avant l'ouverture du siége, il avait trouvé presque toute l'artillerie du fort hors de service.

Aussi habile que zélé, il eut bientôt découvert le moyen de remédier en partie à l'inconvénient dont il s'agit, en établissant des fonderies dans l'intérieur de la place même et cela à ses propres frais.

Cependant le siége était à peine commencé, et déjà l'on se trouvait manquer totalement d'argent.

Mr. de Bagnasco fit fondre sa vaisselle et se mit par là en état de payer les troupes et d'encourager à le bien servir les paysans des environs qui montraient beaucoup d'attachement pour leur Souverain.

Mais enfin toutes les ressources étant épuisées et la garnison ne comptant plus que cent hommes en état de faire le service, le Gouverneur se vit contraint d'accepter la capitulation que lui offrait le maréchal de Catinat qui disait à cette occasion: *Monsieur de Bagnasco est le premier gouverneur d'une place ennemie qui ait résisté si long temps aux armes du Roi. Nous lui devons tous les honneurs que les braves doivent aux braves.*

Le 21 décembre, jour convenu pour la sortie de la place, l'héroïque de Bagnasco accompagné de son digne collègue le chev. de Bens qui l'avait admirablement secondé dans les dispositions par lesquelles il avait si heureusement prolongé cette mémorable défense, marchant à la tête de la poignée de braves qui lui étaient restés, abandonna le fort de Montmeillan, couvert des marques les plus distinguées d'estime et de respect de la part des Français.

LE MARQUIS JEAN FRANÇOIS SERRA

Génois au service d'Espagne.

(XVIII siècle).

Les campagnes de 1644, en Italie, et celles des années suivantes signalèrent la libéralité, autant que le courage du marquis Serra génois, commandant les troupes légères de l'armée d'Espagne.

Serra disait en parlant de l'argent dont on lui reprochait quelque fois de ne pas faire assez de cas, qu'il regardait l'argent comme l'arme la plus puissante à la guerre, et que c'était pour cela qu'il lui arrivait si souvent de le repandre.

Serra fit plus d'une fois de son argent particulier

les fonds nécessaires aux fournitures de l'armée du Roi Catholique. C'est à ses frais que furent entretenues les garnisons de plusieurs places de guerre en Catalogne, en Piémont dans le Montferrat, et dans la Ligurie.

Il monta à ses frais tout l'équipage de l'artillerie espagnole, au siége de Vigevano.

Jamais il ne voulut recevoir le remboursement des frais qu'il avait faits pour lever et entretenir le régiment ou *terzo* qui portait son nom.

(V. Gualdo, Vite d'illustri Capitani).

LE MARQUIS ADORNO (Génois).

(1747).

Dans la guerre de 1747 le marquis Adorno commandait pour la République de Gênes dans le château de Savone assiégé par les troupes alliées d'Autriche et de Sardaigne.

Les assiégeants après avoir inutilement essayé la voie des négociations et celle des menaces pour ébranler le courage du brave Adorno, avaient enfin obtenu que le Sénat de Gênes intimât l'ordre au Commandant de rendre la place.

Adorno persuadé que cet ordre avait été arraché par surprise, répondit aux nouvelles sommations des alliés, que son devoir lui était connu, et qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Il assembla ensuite les officiers de la garnison, leur fit connaître tout ce qui venait de se passer, en ajoutant qu'il laissait du reste à ceux des officiers qui voudraient se retirer la liberté de le faire.

Après cela, Adorno fit distribuer tout ce qu'il avait d'argent aux troupes de la garnison, leur donnant connaissance de son testament par lequel il léguait sa fortune aux femmes et aux enfans des officiers qui périraient dans la place.

Le siége fut continué. Il dura quatre vingt dix neufs jours pendant lesquels plusieurs assauts eurent lieu et plus de neuf mille bombes et trente mille coups de canons furent tirés contre le château.

Toutes les ressources de l'art et du courage se trouvant enfin épuisées, Adorno consentit à se rendre. Les honneurs de la guerre furent accordés à la garnison et tous les témoignages les plus éclatants d'estime prodigués à son illustre chef.

BOURGEOIS DE CONI

en Piémont.

Lorsqu'en 1744 la ville de Coni fut assiégée par les troupes alliées de France et d'Espagne, les habitants de cette ville déjà si célèbre pour sa fidélité, ne cessèrent de donner des preuves d'attachement à leur Souverain.

Il arriva un jour que quelques canonniers pressés de mettre leurs pièces en batterie, se trouvèrent engagés dans une ruelle si resserrée qu'ils allaient être forcés de revenir sur leurs pas, ce qui leur aurait fait perdre un temps bien précieux dans la circonstance.

Un bourgeois témoin de leurs embarras s'éloigna sans rien dire, et revint un moment après avec des jeunes gens armés de pics et de pioches.

Tous, pleins d'une ardeur sans égale, avec leurs

instruments destructeurs, frappent à coups redoublés le mur, et font si bien qu'en peu d'instants le coin de la petite maison qui obstruait le passage étant abattu, la maison elle-même s'écroule et laisse le passage libre aux canonniers.

Ce bourgeois était le propriétaire de la maison et les jeunes gens étaient ses enfans.

OFFICIERS DU RÉGIMENT AUX GARDES.

En 1792, le régiment aux Gardes était rentré en Piémont avec les autres troupes piémontaises qui avaient fait leur retraite devant l'armée républicaine qui s'était avancée en Savoie sous les ordres du général Montesquiou.

Les pertes que les troupes piémontaises avaient faites dans cette retraite étaient immenses. Le Roi venait de leur accorder une solde extraordinaire d'indemnité.

Les officiers supplièrent le Roi de permettre que la partie de la solde qui leur aurait été dévolue, fût partagée entre les sous-officiers et les soldats.

Cette demande favorablement accueillie donna au Roi l'occasion de témoigner sa satisfaction aux officiers qui l'avaient faite.

(Extrait de l'essai sur le régiment aux Gardes p. 59).

LE GÉNÉRAL ROCHMONDET

Commandant du Régiment Bernois de ce nom, au service de Sardaigne.

(1793).

En 1793, la Savoie était occupée par les troupes de la république française, et le régiment Bernois de Rochmondet au service du roi de Sardaigne se trouvait dans les provinces du Chablais et du Faucigny.

Les républicains s'étant emparés du Génevois avaient coupé à ce régiment tout moyen de communication avec le reste de l'armée.

Le Général Français lui fit proposer de mettre bas les armes, lui laissant d'ailleurs toute liberté de se retirer.

Le général Rochmondet répousse cette proposition, et fait connaître aux siens le parti qu'on lui avait proposé, et celui qu'il jugeait à propos de suivre, et aussitôt il se mit en mesure d'exécuter sa retraite depuis le lac Leman jusqu'à la frontière du Vallais.

Quoiqu'il fût constamment poursuivi, harcelé et serré de près par une colonne française, il parvint à lui échapper. Il obtint du gouvernement Vallaisan le passage sur son territoire à condition que ses soldats marcheraient sans armes jusqu'au Grand S. Bernard par où le régiment rentrerait en Piémont.

Tout fut exécuté suivant ces accords et le brave Rochmondet avec sa troupe (qui avait de nouveau repris ses armes) rentra sur le territoire Piémontais après quelques jours d'une marche des plus rudes et des plus fatigantes.

Une circonstance particulière signala au gouverne-

ment Piémontais d'une manière bien honorable les sentimens du commandant et des officiers du régiment Bernois. D'un accord unanime ils avaient décidé que le long de la route tous les frais d'entretien se feraient à leur charge. Or leur troupe ne se composait pas seulement du régiment Rochmondet, mais aussi de quelques compagnies de la *Légion légère*, qui n'ayant pu rejoindre les autres corps Piémontais, qui suivaient dans la retraite les vallées de la Maurienne et de la Tarantaise, s'étaient mises sous les ordres du Général Suisse pour rentrer en Piémont.

(Note particulière du Comte Alexandre de Saluces).

CHARLES ALBERT

ROI DE SARDAIGNE

(mort en 1849).

Le désintéressement et la libéralité sont loin d'être une seule et même chose, ainsi que nous l'avons fait voir dans les réflexions préliminaires de ce chapitre.

Il est vrai que chez les princes la différence de l'un à l'autre est bien difficile à marquer. Il est presque impossible en effet de juger toujours du prix qu'ils attachent à ce qu'ils donnent; ce qui constitue pourtant dans la plus part des cas la différence qu'il y a entre le désintéressement et la libéralité.

On en jugera mieux du reste par les traits qu'on va lire.

Charles Albert parvenu au trône, abandonna à l'État ses propriétés particulières les plus précieuses, et même celles dont l'acquisition récente avait eu pour but ses

goûts personnels les plus nobles, et avait absorbé une partie considérable des anciens revenus de la branche de Carignan.

Charles Albert se dessaisit à cette époque de la galerie des armes, de son médailler, l'un des plus riches d'Italie pour l'histoire de ce pays postérieure aux temps romains, de sa grande collection de manuscrits et de livres rares, et enfin de celle des admirables tableaux dont une partie avait appartenu au célèbre prince Eugène de Savoie Carignan dont sa famille avait recueilli la succession. Tout cet ensemble d'objets d'un prix inestimable, est devenu par le généreux abandon de Charles Albert propriété de l'État.

Un trait caractéristique de désintéressement plus admirable peut-être qu'aucun de ceux que nous venons de signaler, a couronné l'œuvre de ce Prince infortuné.

Au moment de se voir dans la nécessité d'assurer à ses enfants un sort qu'il ne devait plus dépendre de sa volonté de leur faire, il écrivait à l'intendant général de sa maison:

Quant à nos affaires avec les finances, ne manquez pas de vous rappeler que je ne veux absolument point que vous parliez de galerie, ni d'objets d'art, en ce moment que l'État est accablé des plus cruelles charges. Je préférerai manger du pain noir tout le reste de mes jours, plutôt que l'on pût dire, que dans une époque aussi terrible, je suis venu aggraver encore et embarrasser les finances de l'État.

MODESTIE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Modestie est un sentiment qui fait que l'homme ne se croit pas supérieur à ce qu'il est et se méfie des suggestions de l'amour-propre et des séductions de la flatterie.

La Modestie qui empêche qu'on se mette au-dessus de ce que l'on croit valoir, n'est pas l'humilité qui fait qu'on se met au-dessous de son mérite.

La Modestie comme l'humilité peut s'allier avec une grande force de caractère.

L'humilité, lorsqu'elle est affectée, suppose un grand fond d'orgueil. Il n'en serait peut-être pas de même d'une Modestie excessive.

La Modestie tient autant au caractère de l'homme qu'à ses principes.

L'humilité ne tient qu'à ces derniers.

Pour être modeste, il devrait suffire que nous fussions toujours justes envers nous-mêmes. Quel est l'homme en effet qui, voulant se rendre à soi-même

une justice rigoureuse, ne découvrirait pas en se repliant sur lui-même, des imperfections, des penchants, des faiblesses, dont la conscience le mettrait en garde contre toutes les atteintes de l'orgueil? Même l'homme que ses actions les plus honorables ont placé le plus haut dans l'estime de ses semblables, ne se mettrait-il pas au-dessous de ses succès s'il voulait toujours faire à la fortune la part qu'elle y pourrait revendiquer?

En effet beaucoup de grands hommes et surtout de grands capitaines se sont plus à rendre hommage à cette vérité.

L'Évangile qui n'est resté étranger à aucune des institutions qui ont pour but l'instruction ou le bien-être de l'espèce humaine, parcequ'il est éminemment une loi de conscience et de raison; l'Évangile qui a perfectionné tout ce qu'il n'a pas créé parmi les hommes pour leur bonheur, a fait un devoir de la Modestie en l'élevant au rang des vertus.

Dès lors les prétentions de notre amour-propre, comprimées par la parole du Christ, ont été obligées de rentrer dans de justes bornes; aussi l'orgueil, après les plus grands succès, n'est pas moins ridicule aux yeux de la raison chrétienne, que la vanité après une action puérile.

La Modestie qui sied si fort à tout homme de bien, convient éminemment à l'homme de guerre.

Rome est encore une fois là pour porter témoignage en faveur de cette assertion et l'étayer de son autorité décisive.

Rome qui honorait la victoire par des couronnes, des ovations, des triomphes, n'honorait le vainqueur auquel cette dernière espèce de récompense, la plus solennelle de toutes, était accordée qu'à condition que le char du triomphateur précédé des trophées de la victoire, serait suivi de la foule des crieurs, destinés à rappeler à la multitude qui assistait à ce spectacle de magnificence et de gloire, les faiblesses du triomphateur.

L'histoire nous a conservé le souvenir des expressions piquantes, pour ne pas dire insultantes, de la populace qui marchait ainsi à la suite du char du vainqueur des Gaules; elle lui reprochait jusqu'à sa calvitie précoce que cachaient à peine les lauriers qui ceignaient son front.

Turenne et Catinat, deux des plus grands capitaines dont la France s'honore, se sont fait remarquer par des traits de modestie, qui, après leur avoir attiré l'affection et le respect de leurs contemporains, leur ont garanti l'admiration de la postérité.

Un jour on parlait de la bataille de Mariendal, où l'armée française avait été battue. On discutait les causes de ce revers, et on était loin de vouloir compromettre l'amour-propre de Turenne qui était présent

à la discussion. Turenne prenant tranquillement la parole, dit: *Cette bataille, Messieurs, a été perdue par ma faute!*

Jeunes militaires, voilà des exemples qu'il vous sera beau et honorable d'imiter. Je ne les ai rappelés ici que par une espèce d'exception, s'agissant de deux grands capitaines étrangers. La célébrité de ces deux grands hommes de guerre, se rattache en quelque sorte à notre histoire militaire.

Turenne avait fait ses premières campagnes en Piémont, et Catinat s'était acquis dans les guerres de ce pays la grande réputation qui l'avait fait mettre au rang des premiers capitaines de son siècle.

Vous verrez du reste par la lecture du chapitre qui va suivre, que l'un et l'autre de ces guerriers français auraient pu trouver des modèles parmi les nôtres, comme ils y ont trouvé des imitateurs.

Nous avons parlé jusqu'ici de la Modestie.

Nous ajouterons que l'opposé de la Modestie c'est la *jactance.*

Rien ne peut compromettre d'une manière plus choquante la dignité de l'homme de guerre que la jactance.

La jactance en effet blesse les convenances, et choque la personne auprès de laquelle se vante outre mesure celui qui cherche à se faire valoir.

La jactance d'ailleurs ne marche guères sans être accompagnée de beaucoup de pusillanimité.

C'est par cet endroit que la jactance se distingue de l'audace.

Cette dernière qualité, blâmable sans doute, lorsqu'elle se rapproche de l'arrogance, peut cependant s'allier dans certains cas avec des dispositions et des sentiments infiniment honorables.

Il y a des exemples d'audace, auxquels on ne saurait refuser des éloges. Qui oserait en dire autant de la jactance?

Le militaire gardant en tout un juste milieu dans la pratique de la Modestie, évitera également la jactance, l'audace, la témérité et la présomption.

Beaucoup de guerriers ont affecté dans leur mise une grande simplicité, beaucoup d'autres en ont eu dans leurs manières.

Cela peut être appelé de la Modestie, autant du moins que cette simplicité n'arrive pas jusqu'à l'affectation.

Rien ne sied plus mal à l'homme de guerre, que l'affectation, parceque l'affectation suppose l'oubli des égards que l'on doit à la commune manière d'être des hommes, ce qui ne peut partir que d'un fond de vanité, de légèreté ou de sottise.

Du reste, l'affectation dans la mise, comme dans

les manières, n'est propre qu'à compromettre la dignité personnelle, qui doit être pour les militaires et surtout pour les militaires en grade, le but constant de tous leurs efforts.

TRAITS HISTORIQUES.



LE PRINCE EUGÈNE.

En 1701 la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Empereur, la Cour de Versailles indécise dans le choix de ses généraux, balançait entre Catinat, Vendôme et Villeroi. Comme on en parlait à Vienne dans le conseil de l'Empereur en présence du prince Eugène qui venait d'être destiné au commandement de l'armée autrichienne en Italie, il dit: *Si c'est Villeroi, je le battrai; si c'est Vendôme, nous nous battrons; si c'est Catinat, il me battra.*

DORIA OBERTO (Génois).

(1284).

Amiral de la République de Gênes sa patrie, dans la guerre contre Pise, Oberto Doria commandait la flotte génoise qui à la célèbre bataille de la Meloria, le 6 août 1284, mit fin à la longue rivalité de ces deux États, et abattit sans retour la puissance de Pise sur mer.

Dans cette journée, l'une des plus célèbres du XIII siècle, Oberto après avoir tué cinq mille hommes aux ennemis, et coulé à fond sept de leurs galères; après s'être emparé de vingthuit vaisseaux, et fait onze mille prisonniers, reconduisit sa flotte victorieuse dans le port de Gênes aux acclamations de la population entière.

Devenu l'idole de ses concitoyens, il reçut leurs hommages unanimes et se montra d'autant plus digne de les

recevoir que sa modestie au milieu de tant de gloire ne fesait que mieux connaître la noblesse de ses sentimens et la supériorité de ses talents.

(V. Elogi di Oberto Foglietta).

GEORGES BASTA (Guerrier piémontais).

(1561 environ).

Georges Basta fit ses premières armes en Flandres dans un corps d'infanterie italienne commandé par son frère.

Lorsqu'il vit l'ennemi pour la première fois, il n'était âgé que de seize ans.

Le porte-enseigne de sa compagnie ayant été tué, Georges saisit le drapeau, le releva, et se tenant au plus fort de la mêlée combattit vaillamment pour le défendre contre l'ennemi qui tente à plusieurs reprises de s'en emparer.

Le combat fini, on s'attendait à voir le porte-enseigne revenir au quartier. Pas de tout; c'est le jeune Basta qui rapparaît avec le drapeau et qui vient modestement raconter à son frère l'évènement qui l'a fait tomber entre ses mains.

COMTE SOLARO DELLA MARGHERITA.

Il est question plus d'une fois dans ce recueil des traits de courage et de dévouement de la garnison de Turin durant la mémorable défense de cette ville contre les armées de Louis XIV, en 1706.

Mais ces deux qualités militaires ne sont pas les seules que ce grand évènement fit briller parmi nous.

On sait bien que deux personnages entourés de toute l'estime de leurs concitoyens et de toute la confiance

de leur Prince, le marquis De Caraglio gouverneur, et le général Daun, commandant général de la garnison, jouèrent le rôle le plus important, le rôle en quelque sorte décisif dans le dénouement de ce grand drame.

Mais après ces deux illustres chefs, un troisième y rendit des services si éminents, qu'il y aurait de l'ingratitude, pour ne pas dire de l'injustice, à n'en pas relever l'importance.

Le comte Joseph Marie Solarò de la Margherita, général d'artillerie, se couvrit de gloire dans cette mémorable défense où l'arme qu'il commandait contribua si puissamment aux succès des assiégés.

Il donna de plus une preuve de modestie admirable.

En chef aussi intelligent que zélé, il tenait un journal exact de toutes les opérations de son arme. Il n'y marquait pas seulement les actions où l'artillerie prenait une part active, mais tout mouvement des troupes qui ne pouvait être regardé comme insignifiant.

Or dans ce journal si exact et si précis, monument intéressant d'art et d'histoire militaire, son rédacteur n'y fait pas la moindre mention de lui-même.

Ce fait ne rappelle-t-il pas celui du maréchal De Catinat qui adressant au roi Louis XIV son rapport sur la bataille de Staffarde qu'il venait de gagner, n'y parlait nullement de la part qu'il y avait eue? Ce qui fit dire à Louis XIV: *Catinat n'était donc pas présent?*

Hélas! Pourquoi faut-il que les Catinat et les Solaro soient si rares aujourd'hui? (1).

(1) Le précieux manuscrit de Solaro appartenait à l'auteur de ce recueil qui en fit don à la bibliothèque particulière du roi Charles Albert en 1838, après en avoir donné communication au comte Solaro della Margherita qui en publia la traduction française sous le titre de *Journal historique du siége de la ville et de la citadelle de Turin en 1706 avec le rapport officiel des opérations de l'artillerie* par le comte Solaro della Margherita Lieutenant général d'artillerie, 1 vol. in-4°. Turin, Imprimerie Royale, 1838.

BOURGEOIS DE LA ROCCA D'ARAZZO.

(*1638*).

Dans les guerres du Duc de Savoie contre l'Espagne pour la succession du Montferrat, les Piémontais réunis aux Français mirent le siége devant la Rocca d'Arazzo petite place défendue par les Espagnols, laquelle se trouvait comprise dans la partie du Montferrat qui obéissait alors au Duo de Mantoue, allié de l'Espagne.

Les Espagnols fesaient des fréquentes sorties, mais rarement il leur arrivait de n'être pas obligés de rentrer après de pertes considérables.

Un jour qu'un engagement très chaud eut lieu, un simple bourgeois de la ville voulant donner une idée de sa bravoure, demanda et obtint du Commandant espagnol de sortir à la tête de la troupe chargée de l'expédition.

A peine notre bourgeois armé d'un mousquet, se trouva-t-il en présence de l'ennemi, que du premier coup il abattit l'officier qui se trouvait de garde à la tranchée.

Le mousquet déchargé, il jetta cette arme, se saisit de la pique que portait l'officier, qu'il venait d'étendre mort, et montant sur la tranchée il fit d'abord main basse sur tout ce qui se présenta d'ennemis pour l'arrêter.

Arrivé de l'autre côté, quittant la pique qui l'embarrassait, il s'empara de deux épées qui avaient appartenu à des officiers ennemis tués dans l'action, et il recommença à frapper à droite et à gauche ayant constamment le bonheur d'écarter ou de détourner les coups de tous ceux qui fesaient mine de vouloir lui résister.

Enfin l'ennemi étant chassé et fort maltraité, l'intrépide bourgeois se retira avec la troupe dans la place.

Le Commandant espagnol informé des exploits de ce bourgeois, le fit appeler pour lui offrir le commandement d'une compagnie. *Monsieur*, répondit-il, *je vous suis reconnaissant de l'offre que vous me faites; mais je ne me crois pas capable, ni digne de la place que vous m'offrez. Je ne m'en chargerai pas.*

(V. une feuille imprimée sans date dans le vol. Miscellanea n. 179).

AUGUSTIN OLGIATI COMTE DE LARISSET,

Commandant général de la cavalerie

sous le duc Charles Emmanuel II.

(1673).

La vie militaire d'Augustin Olgiati de Verceil, n'est qu'une suite presque non interrompue de faits brillants et d'actions honorables.

Il s'était distingué au siége de Revel en 1641, sous les ordres du marquis de Pianezza; il se signala dans la défense de Verceil assiégée par les Espagnols.

Il avait eu grande part à la délivrance de Casal assiégé par mr. de Leganez, et il se fit remarquer par sa bravoure à la reprise de Turin en 1640.

Il s'était trouvé aux siéges de Villeneuve, de Santhia, de Valence, d'Asti, d'Alexandrie, de Mortare, d'Ivrée, de Tortone, de Moncalier, de Turin, de Nice, et enfin à la prise d'Ovada et de Sassel sur les Génois.

On raconte de lui, que chargé d'apporter à Madame Royale la capitulation du château de Revel, cette Princesse le questionna sur quelques unes des circonstances du siége où il avait fait des prodiges de valeur et dont S. A. R. avait été instruite par le marquis de Pianezza.

Elle ne put jamais tirer de la bouche de ce brave un mot qui le concernât personnellement.

Cette admirable contenance remplit d'admiration la Duchesse qui conçut une si haute estime pour Olgiati, qu'elle crut devoir faire mention du trait que nous venons de rapporter dans la réponse qu'elle adressa au marquis de Pianezza, et dont Olgiati même était le porteur.

(Hist. chev. de l'Ordre pag. 665. N.B. Le trait est tiré des mém. particul.).

LE CHEV. MALINGRI DE BAGNOL

Officier piémontais.

A la journée de Notre Dame de l'Olmo près de Coni, en 1747, le chevalier Félix de Bagnol capitaine dans le régiment de la Reine ayant vaillamment combattu contre les Français reçut une forte contusion dans la poitrine.

Après la bataille, dans le rapport adressé au Ministre monsieur De Bagnol fut mis au nombre des blessés, auxquels le Roi avait destiné la décoration de l'ordre de St-Maurice.

M. de Bagnol en étant informé écrivit au Ministre: *J'apprends que j'ai été porté sur la liste des blessés à la bataille qui vient d'avoir lieu. Le coup que j'ai reçu n'est pas une blessure, mais une simple contusion.*

Je reclame de la justice de Votre Excellence d'être rayé du nombre des premiers.

PATIENCE.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

La Patience, vertu si nécessaire dans la société, est d'autant plus méritoire que les personnes qui en sont l'objet sentent rarement le prix des sacrifices qu'elle coûte.

La Patience est la conservation de la paix dans les ménages et de la tranquillité dans la société.

Cette vertu qu'il serait si facile d'acquérir avec un peu plus de connaissance de soi-même, est une de celles qui doivent être le plus recommandées aux militaires et à ceux surtout qui sont destinés aux fonctions du commandement.

Les militaires en effet se trouvent presque habituellement en contact avec des gens grossiers, avec des gens timides que leur présence trouble et embarrasse, avec des gens enfin qui ont de la peine à s'expliquer, à se faire comprendre.

La Patience à l'égard de ces sortes de personnes devient une nécessité et une obligation de justice.

D'ailleurs la force et la violence dont le service militaire exige malheureusement trop souvent l'emploi, est si près de l'abus, qu'on ne saurait assez recommander au guerrier de se tenir en garde contre les premiers mouvements qui le porteraient à des voies de rigueur, lorsqu'avec de la Patience il pourrait tout obtenir par persuasion et par douceur.

Jeunes militaires, accoutumez-vous de bonne heure à exercer la Patience, ainsi que les vertus qui n'en sont en quelque sorte que des nuances pures, l'indulgence, la longanimité, la tolérance, etc.

La Patience qui supporte des défauts et ne se rebute pas pour des fautes qu'on peut regarder comme involontaires, est ce qui s'appelle *Indulgence*.

La Patience qui ne se rebute par aucune contradiction, qui ne se dément pas en présence des fautes qu'on peut regarder comme volontaires, est ce qui s'appelle *Tolérance*.

La tolérance prolongée prend, comme nous l'avons dit ailleurs, le nom de *Longanimité*.

La Patience, n'est pas une vertu qui ne trouve des occasions de s'exercer que dans les rapports d'homme à homme. Elle en a d'aussi fréquentes pour le moins, dans la direction des affaires et dans la conduite des évènements.

Cette assertion n'a pas besoin, je crois, de démonstration ni de preuve.

Combien d'opérations à la guerre n'ont-elles pas avorté par la précipitation ou l'impatience des chefs chargés de les exécuter ou de les diriger?

Quelques grands capitaines se sont fait une réputation de Patience qui a augmenté la célébrité de leurs exploits.

Thémistocle, Phocion, Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, parmi les Grecs, Fabius, Scipion, Caton, parmi les Romains, sont les plus illustres peut-être de ceux de l'antiquité.

St-Louis, Christophe Colomb, Louis XII, Lanoue, Albukerque, Mathias Corvin, Frédéric Duc d'Urbin, Montecuccoli, sont des plus renommés parmi les modernes.

Il est en vérité bien fâcheux que nos historiens n'aient pas pris soin de conserver le souvenir de ceux de nos guerriers qui ont pratiqué cette vertu. Le caractère ferme et réfléchi de notre nation, ne nous permet pas de douter que le nombre n'en soit pas bien plus considérable, que celui dont parlent nos chroniqueurs ou nos historiens.

Cette circonstance nous justifiera, nous osons l'espérer, de n'avoir pas donné plus de place dans notre Recueil aux traits de Patience.

TRAIT HISTORIQUE.



VICTOR AMÉDÉE I.

DUC DE SAVOIE.

On a attribué au duc de Savoie Victor Amédée I, prince dont la profonde sagesse a égalé la valeur et la générosité, cette noble pensée qu'il ne se serait pas cru digne de commander à ses sujets, s'il ne s'était senti capable de se commander à lui-même.

On a dit de ce Prince que pendant tout son règne de cinquante et un an il n'avait jamais eu à se reprocher un seul mouvement d'impatience.

(Giugliaris., Académie de la vérité, pag. 186-70).

CULTURE DE L'ESPRIT.

RÉFLEXIONS

PRÉLIMINAIRES.

Nous allons terminer notre ouvrage par un chapitre sur la Culture de l'esprit. Il est inutile de prévenir nos lecteurs, que sous ce titre nous n'entendons point parler de cette culture légère et superficielle de l'esprit qui formerait tout au plus un homme aimable et distingué dans le monde; mais bien plutôt de cette force de raison et de cette supériorité de lumières qu'on peut acquérir dans telle ou telle branche des connaissances humaines. Cette dernière espèce de culture de son esprit ne rend pas seulement un guerrier plus capable de mieux défendre sa patrie, mais elle le rend plus apte à la servir dans tout état de choses.

Les hommes qui n'ont pas regardé la culture de l'esprit comme un obstacle à la gloire de cueillir des lauriers au champ d'honneur, n'ont jamais été aussi rares qu'on pourrait le croire selon le préjugé généralement répandu de nos jours.

D'abord ils n'ont pas été rares parmi les anciens. Chez les Grecs l'on sait que Socrate avait vaillamment combattu, que Platon en avait fait autant, et que Xénophon avait commandé des corps d'armée. Chez les Romains les plus grandes charges de l'État étaient presqu'inséparables des fonctions plus ou moins élevées du commandement militaire.

Or ces mêmes hommes n'ont pas été non plus très rares parmi les modernes.

Les articles suivants en fourniront une belle preuve. Pour la rendre plus saisissante, nous avons cru devoir changer notre manière de présenter les traits que l'histoire nous offre à l'appui de nos assertions.

Il nous a paru qu'une forme biographique extrêmement concise mettrait mieux en évidence les droits que peuvent avoir au respect des jeunes militaires, des hommes dont les titres se trouvent répandus dans les productions de leur esprit et dans la renommée dont ils ont joui comme écrivains. Les noms des personnages signalés comme tels dans ce chapitre, se trouvent disposés suivant l'ordre chronologique.

TRAITS HISTORIQUES.



THÉODORE PALÉOLOGUE

MARQUIS DE MONTFERRAT

(*mort à Trin en 1338*).

Théodore, second fils d'Andronic, empereur de Constantinople, avait hérité par sa mère Yolande le Marquisat de Montferrat.

Abandonnant ses foyers en 1306, il arriva à Casal, et se mit aussitôt en mesure de reprendre les places dont le Roi de Naples et le Marquis de Saluces étaient parvenus à se rendre maîtres après la mort d'Andronic.

Aidé dans cette guerre par la République d'Asti, il ne tarda pas à pénétrer dans le village de Mombello dont les habitans lui firent serment de fidélité. Leur exemple fut bientôt suivi de la plûpart des autres villes et bourgs du pays.

Dès lors, possesseur tranquille du Marquisat de Montferrat, ce prince se livra presque exclusivement à l'étude.

Sa première éducation à Constantinople avait été extrêmement soignée.

Aussi y avait-il, fort jeune encore, composé deux traités en langue grecque *Sur l'art et la discipline militaires* qu'il traduisit en latin.

A cette époque les grands seigneurs et quelques Souverains même ne restèrent pas étrangers à l'heureuse influence du ciel d'Italie. Aussi ont-ils mérité de partager les hommages rendus dans les temps postérieurs à cette noble institutrice des nations modernes.

Il est à regretter que les deux ouvrages dont nous venons de parler soient perdus.

(Art de vérifier les dates, Tome XVII, page 231).

THOMAS III

MARQUIS DE SALUCES

(mort en 1416).

Thomas III marquis de Saluces se trouva par suite de l'alliance que son père avait signée avec la France, et à laquelle il ne voulait pas renoncer, presque toujours en guerre contre les Princes de Savoie.

Il eut surtout à soutenir une lutte bien longue et bien malheureuse contre Amédée prince d'Achaye, et contre le prince Louis son fils.

Malgré ces guerres obstinées, malgré les chagrins qui l'accablèrent, le marquis Thomas ne laissa pas écouler dans l'oisiveté les années qu'il dut passer en France.

C'est à la fleur de son âge qu'il composa dans ce pays le roman plein d'intérêt portant pour titre *Le Chevalier errant*, ouvrage qui aurait mérité d'avoir une bien plus grande célébrité. Ce roman qui n'est qu'une relation des troubles de son époque prouve d'une manière non équivoque la grande étendue de ses connaissances, surtout en ce qui regarde la guerre et la politique des temps où il vivait.

(Biographie universelle).

LOUIS II

MARQUIS DE SALUCES

(*mort en 1504*).

Après la guerre que le marquis de Saluces Louis II eut à soutenir contre le Duc de Savoie, et dans laquelle les habitants de la ville de Saluces se signalèrent par leur patriotisme, ce Prince fut obligé de s'expatrier et de se réfugier en France.

Le roi Louis XII l'invita à le suivre dans l'armée de Naples, et lui confia le commandement de ses troupes.

Les revers qui furent la suite de cette malheureuse expédition, amenèrent la défaite de l'armée française sur les bords du Garigliano. Le Marquis de Saluces alors fut forcé de se retirer à Gênes, qui était sous la domination de la France, et là il mourut en 1504.

Louis II, qui s'était fait la réputation d'habile capitaine, était d'ailleurs l'un des protecteurs les plus zélés des hommes de lettres.

Il avait fondé une Académie qu'il réunissait dans son palais et à laquelle il donnait communication des écrits en vers et en prose qu'il composait.

On lui a attribué bien des ouvrages, dont la plupart sont perdus. Il nous reste pourtant de lui un traité de l'art militaire portant pour titre: *L'art de chevalerie selon Végèce*. Ce traité se termine par une pièce fort curieuse: c'est *la déclaration des douze vertus que ung noble homme et de noble couraige doit avoir en son cœur et en sa mémoire et en user*.

Il a partagé avec Christine de Pisan l'honneur d'être regardé comme l'auteur de la pièce dont nous venons de parler.

(*Biographie universelle*).

PIERRE FRANÇOIS FIROFINI

gentilhomme, d'Alexandrie

(*siècle XVI*).

Le nom de Firofini est illustré par de beaux faits militaires. Un grand nombre d'individus de cette famille figurent dans les fastes d'Alexandrie presque depuis l'origine de cette ville.

Mais Pierre-François, que nous revendiquons au Piémont, comme écrivain fort distingué, a droit surtout d'être cité dans un ouvrage destiné à l'instruction des jeunes gens qui ne veulent rester étrangers à aucune des gloires que les chances de la carrière des armes peuvent offrir à ceux qui s'y trouvent engagés.

Firofini avait achevé ses études en droit à l'université de Bologne, lorsque l'empereur Charles V fit un appel à tous les braves de son immense empire pour les opposer aux progrès du protestantisme. Il offrit ses services et ils furent acceptés.

L'histoire des guerres d'Allemagne et d'Italie pendant les querelles politiques et religieuses qui ensanglantèrent une si grande partie de l'Europe au commencement du XVI siècle, est remplie d'évènements qui rappellent les exploits du jeune héros d'Alexandrie.

Nous nous bornerons à indiquer ici quelques-uns de ceux qui signalèrent le début de sa carrière.

Servant dans un corps de cavalerie il se trouva à la bataille de Mulhausen en 1547.

L'empereur y combattait en personne.

L'électeur de Saxe son adversaire, son rival et son ennemi personnel, y combattait de même.

L'intérêt de ce drame sanglant était immense. On peut se figurer à quel point le courage des combattants était exalté par la présence de pareils témoins.

L'action durait depuis plusieurs heures. L'empereur tenait par dessus tout à s'emparer de la personne de l'électeur.

Un petit corps de jeunes gentilshommes des plus résolus de l'armée impériale formèrent le dessein d'exécuter cette périlleuse entreprise.

Firofini était de ce nombre.

Les Saxons avaient le dessus. Ils avaient repoussé la cavalerie hongroise et ils se précipitaient sur l'infanterie qu'elle masquait.

Mais tout d'un coup la scène changea; chargés par les gendarmes de l'empereur, ils furent obligés de s'éloigner.

La garde de l'électeur entoure ce prince.

Mais la petite troupe des jeunes volontaires se porta alors en avant avec une ardeur et une impétuosité à laquelle rien ne paraissait devoir résister.

Ils attaquèrent la garde de l'électeur, l'ébranlèrent et parvinrent à l'écarter.

L'électeur fut blessé, abandonné des siens et obligé de se rendre.

Firofini avait fait preuve de bravoure d'une manière trop éclatante pour que l'empereur qui se trouvait tout proche, pût en méconnaître la réalité.

Le monarque lui prodigua les louanges les plus flatteuses, et lui donna les plus belles récompenses.

Dans la création des chevaliers que l'empereur fit peu de temps après, Firofini fut décoré de la manière la plus solennelle. Il fut appelé le troisième à recevoir le collier de la propre main de Charles Quint.

Pierre François Firofini avait débuté par des succès

distingués dans la carrière des lettres. C'était là préluder dignement à une illustration dans les armes.

On a de cet illustre guerrier deux ouvrages publiés sous ces titres: 1° *Della maniera di combattere i Turchi ;* 2° *Maniera di vincere il Turco.*

(Gualdo, vite d'illustri capitani).

JÉROME CATTANEO (Novarais)

(siècle XVI).

Deux écrivains du nom de Cattaneo ont marqué par leurs écrits dans l'histoire militaire d'Italie, soit comme hommes de guerre, soit comme auteurs d'ouvrages importans sur la fortification.

Nous ne parlerons que de celui que nous pouvons revendiquer comme appartenant par sa naissance aux États de Savoie, Jérôme Cattaneo de Novare, l'un des premiers architectes du siècle XVI.

Plusieurs princes italiens lui demandèrent des plans de palais et de fortifications.

Le marquis de Leganes, capitaine fameux, gouverneur du Milanais, le regardait comme le plus habile architecte militaire.

Cattaneo séjourna long tems à Brescia. Il y écrivit plusieurs ouvrages. Le plus remarquable est le suivant: *Dell'arte militare, nella quale si tratta il modo di fortificare, offendere e difendere una fortezza. L'ordine come si debbono fare gli alloggiamenti campali, formare le battaglie, con l'esamina dè bombardieri e di far fuochi artificiali.*

C'est à Jérôme Cattaneo que nous devons l'introduction des places d'arme pour exercer les militaires: c'est à lui qu'on en attribue l'invention en 1567.

JEAN AUGUSTIN CACCIA

(*siècle XIV*).

Les Novarais et Novare en particulier, placés aux confins du Milanais et du Piémont, ont payé à cette partie de l'Italie un tribut qui n'a pas peu contribué à illustrer le nom de quelques familles, telles que celles des Tornielli, des Cattaneo, des Caccia etc. C'est à cette dernière maison qu'appartient Jean Augustin Caccia qui fleurissait vers le milieu du XVI siècle.

Après avoir cultivé la littérature, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la philosophie, et ensuite à celle de la médecine; mais la profession des armes dominait trop ses nobles affections pour qu'il étouffât dans son cœur les généreux élans qui l'attiraient vers la carrière militaire.

Ce fut sous les ordres d'Antoine de Léva, général des armées de Charles V en Lombardie, qu'il donna dans plusieurs rencontres les premières preuves de sa valeur.

Affaibli par les fatigues de la guerre, il quitta le service et se dévoua uniquement aux études qu'il n'avait jamais cessé de cultiver pendant tout le temps de son service militaire.

Amateur passionné des lettres, Caccia fut un de ces Novarais qui secondèrent l'illustre Taeggio dans la création de l'académie à laquelle ce dernier donna le nom de *Pastori dell'Agogna*.

(Casalis Diz. Vol. 12, pag. 552).

FRÉDÉRIC ASINARI

COMTE DE CAMERANO

(*né à Asti 1527, mort à Camerano en 1575*).

La maison des Asinari, célèbre dans les fastes militaires et politiques de la ville d'Asti, qui n'a cessé de produire des hommes aussi illustres dans les lettres que dans les armes, a fourni dans la personne de Frédéric un modèle rare, et peut-être unique de l'alliance la plus heureuse des unes avec les autres.

Frédéric fit la guerre contre les Turcs en Hongrie à la tête de 400 arquebusiers.

Il se fit remarquer en Flandre à la suite du Duc Em. Philibert à qui il amena dans le moment le plus opportun un secours de 15000 Anglais, et prépara ainsi l'immense et brillant succès de la journée de St-Quentin.

Il combattit vaillamment à Ceresole le 15 avril 1544. Mais ce qui recommande surtout le nom de Frédéric aux yeux de la postérité, c'est son talent pour la poésie.

Il composa d'abord son poëme, intitulé *Le trasformazioni*, qui est une heureuse imitation des Métamorphoses d'Ovide.

Plus tard il donna au public sa tragédie *Il Tancredi*, qui fut publiée à Paris en 1587 sous le titre de *Gismonda*. Cette pièce fut si estimée, qu'on crut pouvoir l'attribuer au Tasse.

BESSO FERRERO (de Bielle)

(*né l'an 1528*).

Besso, de la même maison des Ferrero dont nous avons dû faire mention plus d'une fois dans le cours de notre ouvrage, avait été voué par ses parens à la carrière des études universitaires. Il fut envoyé fort jeune à Crémone pour y suivre le cours de droit et de belles lettres, qui s'y faisait alors d'une manière brillante. Son cours achevé, il revint dans son pays, à Bielle.

Le goût militaire si général parmi ses compatriotes à cette époque comme encore aujourd'hui, l'enleva aux occupations studieuses pour lui faire prendre le parti des armes.

Entré au service du Duc de Savoie, il y fit de brillants et rapides progrès.

Il fut bientôt nommé colonel de deux mille hommes et en même tems choisi par le Duc Em. Philibert pour conseiller d'État. Peu de temps après il parvint aux premières dignités de la Cour du même Prince qui lui conféra la décoration de chevalier de l'ordre de l'Annonciade en 1576.

Besso n'avait pas cessé de cultiver les lettres au milieu des occupations d'une vie en même temps si laborieuse et si active.

Il composa un poëme très-estimé, en vers latins, sur l'origine de sa maison et sur les fastes de sa famille. Il fit encore plusieurs autres ouvrages, dont on ignore la valeur, parcequ'ils ne furent pas publiés et qu'ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

GUASCO SCIPION 2me (d'Alexandrie).

(*siècle XVI*).

Scipion 2me, de l'illustre famille dès Guasco d'Alexandrie, prit part comme volontaire à l'expédition du Roi d'Espagne Philippe II contre le Portugal (en 1580). Il se trouva à la journée de Navarin combattant contre les Turcs, et marcha au secours de la Golette à la tête de deux compagnies d'infanterie.

Dans toutes ces occasions il fit preuve d'une rare intrépidité.

Mais c'est surtout par ses connaissances et ses écrits qu'il se fit un nom célèbre non seulement parmi ses compatriotes, mais dans toutes les armées où il avait servi.

Il composa des ouvrages de fortification qui ont malheureusement été perdus.

On ignore aussi le sort qu'ont eu deux sphères qu'il avait travaillées de ses mains, avec un art si parfait qu'elles avaient été jugées dignes d'être offertes à l'un des plus grands princes de son temps. Le Duc de Savoie Charles Emmanuel I, auquel le frère de Scipion, Alexandre Guasco, en avait fait hommage, s'en montra extrêmement satisfait.

(Porta, esemplari e simulacri, pag. 214).

CASSIEN DALPOZZO

(*mort à Turin en 1586*).

Cassien, seigneur de Reano, de l'illustre maison Dalpozzo, s'était fait de bien bonne heure un nom illustre dans les lettres et surtout dans la science du droit. On

lui doit des commentaires sur Bartol, et un ouvrage fort recommandable sur *Le opinioni comuni dei Dottori*.

Premier Président du Sénat de Turin, Magistrat intègre et éclairé, Cassien fut chargé de missions diplomatiques par le Duc de Savoie auprès de l'empereur Charles V, et du roi de France François II.

Plein de cœur et de courage autant que de science et de dévouement pour son Prince, il donna la preuve de ses sentimens à cet égard en combattant courageusement contre les Turcs qui s'étaient approchés de Nice sur mer pour en former le siége en 1543.

JOSEPH CAMBIANO

COMTE DE RUFFIA

(*mort en 1602*).

Joseph Cambiano comte de Ruffia, dont nous avons déjà eu occasion de parler dans ce Recueil, avait été envoyé par le duc Emmanuel Philibert à Charles de Birague, gouverneur en Piémont pour le Roi de France, afin d'engager ce Monarque à la restitution de Savillan et de Pignérol.

Cette mission n'eut pas de résultat.

Nommé par le duc Charles Emmanuel I commandant, puis grand maître d'artillerie, Cambiano fut très-fréquemment chargé de mettre à exécution les entreprises les plus difficiles et les plus hasardeuses des guerres de 1580 à 1601.

C'est à lui principalement que le Duc fut redevable de la soumission des vallées de Luzerne, de la Maira et de la Stura, de l'occupation de Carmagnole et du fort d'Exilles, regardé alors comme inexpugnable.

Cambiano avait déployé dans ces entreprises les talens d'un habile capitaine; il montra la bravoure d'un intrépide soldat, aux affaires de St-Damiano, de Stroppo et d'Aceglio.

La marche dans les montagnes pour occuper la vallée de Barcelonnette défendue par les Français, fut, selon toute apparence, son dernier exploit.

Écrivain facile et disert, Cambiano écrivit l'histoire de son temps (de 1496 à 1599). Son ouvrage porte le titre de *Historico discorso.*

Cet ouvrage qui fait honneur à la Nation et au Prince qui y joue le principal rôle, en fait aussi beaucoup à son auteur.

Il était réservé à l'époque la plus rapprochée de la nôtre, de voir la publication de ce beau travail, qui était resté en manuscrit depuis environ 125 ans.

(Consulter l'ouvrage : Mon. Hist. patr. T. III. Scriptorum I).

GEORGES BASTA

(mort en 1607).

Georges Basta, né à Volpiano en Piémont, à peine âgé de 14 ans, suivit en Flandre son père officier au service du Roi d'Espagne.

Georges commença par être simple soldat, et s'éleva de grade en grade jusqu'aux premières charges de l'armée, toujours porté en avant par son mérite.

Ses exploits contre les Hollandais lui valurent le commandement des armées d'Espagne dans les Pays-Bas.

Appelé au service de l'empereur, il fut nommé d'abord commandant de l'artillerie, et ensuite gouverneur de Vienne.

Il se signala contre les Turcs et contre les insurgés de la haute Hongrie. Les succès de Georges contre les ennemis du nom chrétien parurent si extraordinaires que le Pape crut devoir lui envoyer la *toque* et l'*épée*, le nommant général des armées de l'Église. Poursuivant sans relâche ses travaux guerriers, Basta vainquit successivement les Transilvains, les Valaques, les Moldaves et les Ottomans.

Georges Basta qui avait pris part à plus de cent combats, n'était pas seulement un des plus célèbres guerriers de son siècle, il était encore l'un des écrivains militaires les plus distingués.

Il parlait six langues différentes avec une égale et étonnante facilité.

Il est l'auteur de plusieurs écrits sur l'art militaire dont les plus connus sont:

1° *Del governo della cavalleria leggierá.*

2° *L'aiutante generale di campo.*

Ces deux ouvrages écrits en langue italienne et traduits du vivant même de l'auteur dans les langues française et espagnole peuvent encore être lus aujourd'hui non seulement avec plaisir, mais avec fruit.

JEAN PAUL DE LASCARIS

DES COMTES DE VENTIMILLE

grand-maître de l'ordre de St-Jean

(*mort à Malte en 1657*).

Jean Lascaris, de l'illustre maison de Tende, chevalier de l'ordre de St-Jean, donna de grandes preuves d'intrépidité dans les guerres contre les Turcs.

Renommé par sa prudence et sa modération, il fut nommé grand-maître de l'ordre de Malte. A peine fut-il investi de la souveraineté de l'île, qu'il commença par des ouvrages de fortifications à se mettre en garde contre les infidèles.

L'évêque de Malte, afin d'exempter les jeunes gens du service militaire, facilitait sans règle ni mesure l'admission aux ordres ecclésiastiques; le grand-maître s'y opposa avec fermeté, et dénonça cet abus au Pape.

L'île de Malte dut à Lascaris l'acquisition faite en Amérique de l'île de St-Christophe, acquisition qui fut confirmée par lettres patentes de Louis XIV.

Lascaris s'était fait aussi une brillante réputation comme amateur passionné des lettres.

Il forma dans la ville de Malte une bibliothèque qu'il rendit publique. Tous les livres qui se trouvaient dans la succession des chevaliers, devaient y être transportés.

Il avait coutume de dire *qu'un brave chevalier ne peut pas plus se passer d'instruction que de courage.*

NOBLE JEAN ANDRÉ BOZZOLINO

(*mort en 1729*).

Jean André, fils de Jules César Bozzolino, né à Turin en 1665 d'une famille noble, originaire de Borgo d'Ales dans la province de Verceil, entra au service de France et fut placé dans l'artillerie. Il s'y attira la bienveillance et l'estime du maréchal de Broglie et du grand Vauban, sous les ordres desquels il se trouva dans le cas de servir et de combattre.

Rappelé en Piémont en 1699 par le Duc Victor Amédée II, il ne tarda pas d'être nommé capitaine du génie.

C'est en cette dernière qualité surtout qu'il rendit d'éminents services à son pays dans la défense de la citadelle de Turin en 1706.

Quoique plusieurs fois blessé, jamais on ne put le décider à se faire panser durant l'action.

Je ne prendrai soin de moi, disait-il, *que quand on n'aura plus besoin de moi pour le service du Roi.*

On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, dont le plus intéressant est celui qui a pour titre le *Petit Vulcain* (*), ouvrage précieux, rempli de préceptes et d'exemples dont l'utilité n'a pas cessé d'être bien réelle même de nos jours, malgré les progrès que la science du génie militaire a fait dans ces derniers temps.

On lui disait quelque fois qu'on avait de la peine à comprendre comment il avait pu allier une activité si grande dans le service à l'assiduité avec laquelle il s'était livré au travail du cabinet.

La pratique de la guerre telle que je l'entends, répondait-il, *n'est que l'application bien simple d'une théorie qui l'éclaire et en dirige les opérations; ce n'est donc en quelque sorte*, ajoutait-il, *qu'un temps de repos.*

Il mourut commandant l'artillerie à Fenestrelle peu de jours après son arrivée dans ce bourg en 1729.

NOBLE IGNACE ANDRÉ BOZZOLINO

(*mort en 1791*).

Ignace André Bozzolino, petit fils du précédent, suivit son père Silvestre dans la carrière militaire. Il entra d'abord dans l'artillerie et servit d'une manière aussi brillante qu'active pendant 60 ans.

(*) L'original de ce traité écrit de la main même de l'auteur, fait partie des manuscrits que je possède.

Blessé à Valence, à Coni et à Château-Dauphin, il fut honoré à la paix de la charge de directeur particulier des écoles d'artillerie et du génie, dont la direction supérieure était alors confiée à l'illustre Papacino De Antoni. Il se montra le digne collègue de ce dernier dans ces hautes et difficiles fonctions, et devint un de ses collaborateurs dans la compilation de son cours d'études militaires.

Ce sera là, avait-il coutume de dire, ***mon plus beau titre d'honneur.***

Il mourut en activité de service en 1791.

JOSEPH IGNACE BERTOLA

COMTE D'EXILLES

(*mort à Turin en 1755*).

Le Gouvernement piémontais a été le premier peut-être parmi les Gouvernements modernes, qui ait eu la noble pensée de réveiller l'ancien usage d'attacher au nom du vainqueur, ou du constructeur d'une place illustrée par une défense glorieuse, le nom des lieux où la victoire avait couronné les efforts du génie dans l'un ou dans l'autre de ce double genre de succès.

Joseph Bertola, à qui nous consacrons cet article, fut jugé digne de former le plan et de diriger ensuite l'enseignement si vaste et si profond des écoles de l'artillerie piémontaise établies en 1739. Il avait reçu le titre de Comte d'Exilles que le roi Charles Emmanuel III lui conféra comme la plus honorable qualification qu'il pût attacher au nom de l'illustre constructeur de l'une de nos places de montagnes qui est regardée comme le plus bel ouvrage de l'école de l'immortel Vauban.

Bertola prêta la main à notre incomparable ministre

de la guerre le comte Bogino dans le stratagème par lequel celui-ci éconduisit le ministre français qui avait cherché à le surprendre par une expédition secrète sous les murs d'Asti.

Bertola est l'auteur d'un répertoire sur les fortifications et d'autres ouvrages restés en manuscrits, au grand regrêt des militaires qui déplorent le sort de tant de productions enfoncées dans l'oubli, ou dans les rayons de quelque bibliothèque.

Nos lecteurs n'apprendront pas sans intérêt que Bertola comte d'Exilles, était fils d'Antoine Bertola, qui d'avocat peu connu devint un habile ingénieur; il hérita des manuscrits de son professeur Donato Rossetti, auteur lui-même d'un ouvrage curieux intitulé: *La fortificazione a rovescio.*

Le roi Charles Emmanuel III avait appelé de Florence Rossetti et l'avait nommé son mathématicien, dans la pensée si digne de lui, de généraliser et de rendre familier parmi ses militaires l'usage de la langue italienne telle qu'on la parle dans le pays qui en est regardé avec raison comme le berceau.

Joseph Ignace Bertola, qui dès le mois de mars 1735 avait été nommé brigadier d'infanterie, mourut à Turin le 22 mars 1755.

On ne connaît ni l'époque, ni le lieu de sa naissance.

DULAC JOSEPH DE CHAMBÉRY

Officier au corps royal d'artillerie

(*mort en 1757*).

Officier au corps royal d'artillerie en Piémont, Dulac fit les campagnes d'Italie de 1748, où il se fit remarquer non seulement par ses talents comme artilleur,

mais encore par une bravoure dont il donna des preuves éclatantes dans plusieurs occasions.

Il remplit avec honneur les difficiles fonctions de commandant des écoles de campagne du même corps d'artillerie à Turin.

Il publia à Paris en 1741 un ouvrage qui a pour titre: *Théorie nouvelle sur le mécanisme d'artillerie.* Ce livre fit du bruit parmi les artilleurs au moment de sa publication, et n'a pas cessé de jouir d'une certaine réputation, même de nos jours.

Il est fâcheux de dire, mais il n'est pas inutile que nos jeunes lecteurs apprennent ici que cet homme qui était regardé comme un des officiers d'artillerie les plus recommandables, et qui avait rendu de véritables services à l'arme de l'artillerie, s'était attiré, comme homme d'esprit, par la dureté de son caractère l'animadversion de ses collègues dont l'influence porta le roi Victor Emmanuel III à l'éloigner de Turin, en le nommant commandant de la ville d'Ivrée avec le grade de colonel dans l'armée sarde.

Cette espèce de disgrâce ne le rendit pas plus sage; sa fogue lui suscita bientôt avec le Gouverneur de la place une affaire qui le conduisit à la citadelle de Turin pour quelques semaines.

Il obtint ensuite sa retraite, et mourut de chagrin à Alexandrie l'an 1757.

Il était né à Chambéry vers l'an 1706.

ALEXANDRE VICTOR PAPACINO DE ANTONI

(né à Villefranche en 1714, mort à Turin en 1786).

Alexandre Papacino De Antoni né à Villefranche dans le pays de Nice en 1714, enrolé comme simple soldat dans le corps de l'artillerie, mourut en 1786 directeur des écoles et commandant général de ce corps.

Cet homme contribua puissamment par ses lumières, son zèle et surtout par la force et la fermeté de son caractère, à donner aux écoles de l'artillerie et du génie dont il peut être regardé comme le fondateur parmi nous, cette réputation dont l'éclat forme l'un des titres les plus honorables pour nos artilleurs et nos ingénieurs.

Papacino fut attaché à l'éducation militaire du Duc de Chablais, frère puiné du roi de Sardaigne Victor Amédée III.

On lui attribue des reparties aussi spirituelles que piquantes dont l'à-propos rachetait assez souvent l'amertume d'une critique ordinairement juste, mais toujours sévère et mordante. La probité bien connue de son caractère aurait empêché qu'il en fût autrement.

Agé de 17 ans, il s'était trouvé devant Milan assiégée par l'armée piémontaise, et à la même époque à-peu-près aux siéges de Pizzighetone et de Tortone.

Il fit plus tard la guerre en Savoie et en Piémont; il prit part à la bataille de la *Madonna dell' olmo* et à celles qui eurent lieu sous Fossano, ainsi qu'à Savone et à Exilles.

On doit à cet esprit supérieur des ouvrages d'un grand mérite, écrits soit en italien, soit en français; une partie seulement de ses ouvrages a vu le jour, c'est la partie qui offre peut-être un intérêt moins général, celle qui appartient en quelque sorte exclusivement à l'enseignement des écoles dont nous venons de parler.

Parmi les manuscrits, les trois qui offrent le plus d'intérêt sont: 1° un ouvrage ayant pour titre: *Connaissance pour faire la guerre en Lombardie avec des remarques politico-militaires sur la guerre de* 1733, 1 vol. in fol.

2° Un traité intitulé : *Grande tactique à l'usage de S. A. R. Monseigneur le Prince de Piémont*, 2 gros vol. in fol.

3° Enfin un traité sur les *Éléments de la tactique à l'usage de S. A. R. Monseigneur le Prince de Piémont*, 1 vol. in fol.

PINTO

COMTE DE BARRÉ

(mort à Turin en 1788).

Pinto naquit à Turin le 10 août 1705; il commença sa carrière militaire comme simple soldat.

En 1755, par l'étude et par l'application à tout ce qui appartient à l'art de l'ingénieur, il devint colonel du corps du génie; et en 1783 lieutenant général des armées de Savoie.

Architecte très-habile, on lui doit outre plusieurs édifices, le clocher de Saint Gaudence de Novare, connu comme un chef d'œuvre de l'art.

Mais les titres de gloire les plus solides de Pinto, sont sans contredit, ses constructions militaires et surtout la place de Tortone malheureusement détruite aujourd'hui. Ce savant ingénieur dirigea le siége de Savone.

Dans la belle défense de Coni (1744) il fit preuve non seulement de talens comme ingénieur, mais d'un courage brillant. S'exposant sans ménagement, il périt l'an 1788 sous des monceaux de terre soulevés par des mines, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Les écrits nombreux de Pinto n'ont pas été imprimés et l'on ignore malheureusement le sort qu'ils ont eu.

GASPARD GALLEANI

COMTE D'AGLIANO

(*né en 1718, mort en 1788*).

La maison Galleani, originaire de Nice sur mer, a fourni à la monarchie de Savoie un grand nombre d'hommes qui à diverses époques ont bien mérité de leur pays, soit comme guerriers sur terre et sur mer, soit comme savants et comme hommes de lettres.

C'est de l'une des branches de cette famille établie en Piémont, où elle portait le titre de comte d'Agliano, qu'était né en 1718 dans une maison de campagne près de Caraglio, appartenant à sa famille qui demeurait à Saluces, Gaspard d'Agliano auteur de l'ouvrage extrêmement intéressant: *Memorie storiche sulla guerra del Piemonte dal* 1741 *al* 1747, publié en 1840.

Gaspard d'Agliano n'avait pas été d'abord destiné à l'état militaire. Il avait achevé d'une manière distinguée son cours de droit à l'université de Turin, et il se trouvait avoir atteint sa 21[me] année, lorsque, entraîné par les inspirations généreuses qui le poussaient, il se livra à ce penchant irrésistible et se voua, contre le gré de son père, à la profession des armes en 1743, à l'ouverture de la guerre du Piémont contre la France.

Nommé cornette au régiment des Dragons du Roi, il prit part à cette lutte guerrière dont il se proposa d'écrire les chances variées et les vicissitudes.

D'Agliano, doué d'un caractère ferme et indépendant, jugeait avec une grande impartialité les hommes comme les choses, autant du moins qu'il se trouvait à portée de les bien connaître.

Écrivant sans prétention avec une grande simplicité,

il n'en était que mieux à même de remplir par sa franchise toute militaire la tâche toujours si difficile de l'historien contemporain, qui doit avouer des fautes ou en justifier, en présence de compatriotes, dont il tient à ne pas perdre l'estime et à conserver l'attachement.

Le temps qu'il donnait aux occupations de l'esprit et à l'étude ne l'empêchait pas du reste de trouver celui qu'il fallait pour l'accomplissement rigoureux de ses devoirs dans les affaires de service.

Sa réputation autant que sa parfaite intelligence et son activité lui avaient donné dans la cavalerie où il avait servi environ 43 ans et dont il était inspecteur vers la fin de sa vie, une autorité et une influence prépondérantes.

L'ouvrage *Memorie storiche ecc.* que son auteur n'avait peut-être pas destiné à voir le jour, ne fut publié qu'en 1840 par les soins du chevalier Gaspard, petit-fils du comte d'Agliano, officier supérieur de cavalerie d'une grande distinction.

D'Agliano mourut en 1788 à l'âge de 70 ans.

CAMILLE MAULANDI

capitaine au régiment de Suse

(*mort en 1794*).

Camille Maulandi, né à Turin, avait cultivé les lettres depuis sa première jeunesse.

Lié d'amitié avec cette élite d'esprits élevés dont la réunion a formé une véritable illustration sous le nom de Société *degli ozii letterarii*, à laquelle appartenaient les hommes les plus distingués dans la littérature de ce temps, tels que le comte Prosper Balbo, le comte

Ferrero Ponziglione, Charles Bossi, le comte Mårengo de Castellamonte etc., Maulandi fut entraîné par le mouvement militaire qui agitait en Piémont tous les esprits que les destinées de leur pays appelaient à prendre part à la lutte engagée entre la France révolutionnaire et les puissances voisines. Il ne se crut pas dispensé de l'obligation que les cœurs généreux ne doutent pas d'avoir contractée envers leur patrie en danger.

Malgré son goût bien décidé pour la culture des lettres, Maulandi se voua donc à la carrière des armes. Il se trouvait capitaine au régiment *provincial* de Suse, lorsque combattant dans les Alpes où ce corps se faisait remarquer par son courage dans la défense du Col Ardente au pays de Nice (1794), il fut blessé de manière à perdre la vie peu de temps après.

La carrière soit militaire soit littéraire de Maulandi fut malheureusement trop courte.

On peut cependant dire que rien ne manque à sa gloire, lorsque l'on voit que l'auteur immortel de l'histoire d'Italie, Charles Botta, s'est exprimé à son égard dans les termes suivants: « Io non saprei dire se in » lui fosse maggiore il valor militare, o la modestia » civile, o l'amor dell'umanità, o l'ingegno, o la lette- » ratura. Amico di tutti i buoni, buono egli stesso....., » uomo giusto e dabbene, miglior fede della sua virtù » faranno ai posteri gli scritti suoi, pieni di spirito » poetico, di dolce umanità, di grazia tutta oraziana..... » diede volentieri e sangue e vita alla patria ed al Re » per loro fedelmente e valorosamente combattendo (*) ».

(*) Les annales de la Société *degli ozii letterarii* renferment plusieurs poésies de Maulandi. En 1799 Bodoni en fit une collection intitulée *Saggio di poesie di Camillo Maulandi.*

(Vallauri, Storia della poesia del Piemonte, tom. 2, pag. 233).

JOACHIM ARGENTERO

MARQUIS DE BREZÈ

(*mort en 1796*).

Joachim Argentero, marquis de Brezè, comptait parmi ses ancêtres un homme d'un grand mérite médical. Sa science et ses succès le mirent en grand crédit auprès de M.me Christine de France, régente de Savoie, qui le combla d'honneur et de bienfaits.

Joachim Argentero son fils après s'être distingué comme officier de cavalerie dans les actions de guerre auxquelles son arme avait pris part en Piémont, parvint aux grades supérieurs avec d'autant plus de droit, qu'il avait rempli les fonctions de major général et d'inspecteur de la cavalerie de manière à pleinement justifier le choix que le gouvernement en avait fait. Les connaissances dont il avait fait preuve dans ses ouvrages l'avaient mis en grande réputation non seulement dans son pays, mais à l'étranger.

Aussi fut-il jugé digne d'être reçu à l'Académie royale des sciences de Turin, dès la création de cette société (1773).

Le marquis de Brezè fut l'un des premiers à ramener l'arme dont il traitait dans ses ouvrages à des principes de théorie dont on ne put contester la solidité.

Ses préjugés militaires sur la cavalerie firent du bruit en Europe, ainsi que *Son traité des haras* et *ses observations sur la cavalerie.* Ces trois ouvrages n'ont pas cessé d'avoir de l'intérêt et de l'utilité même à l'époque actuelle.

BENOIT-ESPRIT, JOSEPH ET JEAN-FRANÇOIS NICOLIS DE ROBILANT.

Plusieurs membres de la famille Nicolis de Robilant ont illustré leur nom dans la carrière des lettres en même temps que dans celle des armes.

L'un d'entr'eux a déjà trouvé place dans notre recueil par une des qualités les plus rares et les plus importantes, le *sang-froid*. C'est le chev. Benoît-Esprit dont nous ne nous croyons pas pour cela dispensés de rappeler les travaux qui sous le rapport de la science l'ont placé au rang des hommes de guerre les plus recommandables de notre pays.

Le chev. Benoît-Esprit Nicolis de Robilant avait cultivé depuis sa jeunesse l'étude de la minéralogie, science alors presque nouvelle parmi nous. Ses succès furent si marqués que le gouvernement crut devoir le charger de missions à l'étranger pour mettre nos institutions à cet égard au niveau de celles qui avaient acquis aux gouvernements du nord de l'Europe une supériorité non contestée sur le nôtre. Le fruit des excursions de Robilant fut la publication de deux écrits, dont le mérite et l'importance ne sont pas méconnus même encore aujourd'hui. Le premier est un essai sur *l'utilité et l'importance des voyages et des courses dans son propre pays*; le second est un *essai géographique suivi d'une topographie souterraine minéralogique et d'une docimasie des États de S. M. en terreferme.*

Ces deux écrits font partie de la grande collection des mémoires de l'Académie des sciences de Turin.

LE COMTE JOSEPH.

Le chev. Esprit de Robilant, dont nous parlons, vit marcher sur les mêmes traces que lui dans la science de la guerre le comte Joseph son cousin, qui publia en 1751 l'ouvrage intitulé: *Il militare istrutto nella scienza della guerra*. Le roi de Prusse Frédéric le grand en accepta la dédicace. Peu de temps après il fut réimprimé traduit en français.

LE COMTE JEAN-FRANÇOIS.

A une époque plus rapprochée de nous le comte Jean-François de Robilant n'a point démenti de si belles illustrations dès le début de sa carrière militaire. Après avoir fait avec distinction les campagnes de 1793 à 1796 contre la France, et s'y être fait remarquer dans les combats du bourg St-Maurice en Tarantaise, des retranchemens de la Thuile et du petit St-Bernard, il prit part à l'expédition des troupes piémontaises contre Grenoble en 1815, et fut successivement promu après la paix aux charges de commandant général de l'Académie royale militaire, de ministre de la guerre et enfin à celle d'inspecteur général du génie.

A sa mort, arrivée le 12 février 1821, le comte Jean François de Robilant a laissé des mémoires précieux sur les campagnes qu'il avait faites comme aide de camp et chef d'état major au quartier général de S. A. R. le Duc de Montferrat depuis 1793 jusqu'en 1796.

JOSEPH MILLIET

COMTE DE SAINT ALBAN

(*mort en 1804*).

Joseph comte de St-Alban de l'illustre maison des Milliet de Chambéry laquelle a produit tant d'hommes distingués, prit part aux principaux faits d'armes de la guerre du Piémont contre les Espagnols; il assista aux siéges de Modène, de la Mirandole et de Coni; il se trouva aux passages du Tanaro et du Var, et aux campements de Montmeillan, des Marches et de Myans; on le vit enfin aux batailles d'Aiguebelles, de Pierrelongue, de Villefranche et dans tous les combats livrés en Provence en 1746; partout il se fit remarquer par son intelligence et par sa valeur.

C'est lui qui fut chargé par le roi Victor Amé III de l'éducation du prince Charles de Carignan.

Il fut nommé gouverneur de Montmeillan en 1792, et en 1794 il fut chargé de diriger l'armement des troupes du Roi dans la province de Turin.

Il est mort à St-Alban en 1804.

On doit au comte Joseph Milliet l'histoire du régiment d'Aoste dont il avait été colonel. Cet ouvrage qui est malheureusement resté en manuscrit, a pour titre: *Journal historique du régiment de fusiliers, connu ensuite sous le nom de régiment d'Aoste*, contenant le nom de tous les officiers, leurs promotions, et toutes les actions militaires où ce régiment s'est trouvé depuis 1738 jusqu'à 1783.

CHARLES LOUIS COMTE DE MOROZZO DE BIANZÉ

(*né à Turin en 1743, mort en 1804*).

Charles Louis comte de Morozzo, né à Turin en 1743, après avoir été reçu cadet dans les écoles d'artillerie, passa successivement officier d'infanterie dans divers corps de l'armée piémontaise, sans cesser de cultiver les sciences vers lesquelles il se sentait entraîné comme par un penchant irrésistible. C'était surtout les sciences physiques qu'il cultivait avec le plus d'ardeur. Il s'occupa d'une manière toute spéciale de la géographie physique, qui ne faisait alors que de naître, et de la minéralogie qu'il chercha à appliquer à des objets d'intérêt public. Déjà il entrevoyait la théorie de quelques-uns des principaux phénomènes qui ont inspiré 20 ans plus tard, à quelques savants de Paris et de Londres, la prétention d'avoir découvert les premiers l'existence du galvanisme, de ce fluide destiné à opérer une si grande révolution dans les sciences physiques.

Le comte Morozzo a écrit sur différens sujets 72 *Mémoires*, dont 34 ont été imprimés, et 38 sont restés inédits.

Tous ont rapport aux sciences dont nous venons de parler, la physique et la chimie; ils font partie de la collection des mémoires de l'Académie royale de Turin à laquelle appartint Morozzo dès la création de cette savante institution.

Il rendit en particulier de grands services à la géographie du Piémont.

Colonel du régiment provincial de Turin en 1792, il fit adopter un nouveau système pour l'exploitation du

salpêtre. Il s'occupa de recherches statistiques sur la mortalité dans les hôpitaux militaires.

Après la bataille de Marengo, Morozzo qui avait donné des preuves de dévouement à la cause royale fut exclu de l'Académie de Turin. Il se mit alors à voyager, et ne revint dans ses foyers qu'en 1804. Il mourut le 2 juillet de la même année.

CHARLES ANDRÉ RANA DE SUSE

Professeur d'artillerie

(*mort en 1804*).

Parmi les militaires les plus marquants du Piémont nous n'hésitons pas à placer au premier rang Charles André Rana de Suse où il est mort en 1804, agé de 90 ans.

Nommé fort jeune encore professeur de fortification dans les classes d'artillerie alors naissantes, Rana en fut un des principaux ornemens.

Il donnait si bien ses leçons, que l'illustre De Antoni, si connu dans les fastes des sciences militaires, et l'immortel Bogino, plus tard ministre de la guerre, venaient y assister comme auditeurs. Rana, le premier peut-être parmi nous, enseignait en langue italienne les matières de son cours. Ses explications étaient en quelque sorte des modèles de rédaction et de style. La profondeur des principes qu'il exposait lui ont mérité d'être traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

En 1796, l'occupation française laissa Rana dans l'inaction. Il tomba dans l'oubli; heureusement il pouvait et il savait se suffire.

Presque sans fortune il vivait de la modique pension

du Gouvernement. Isolé dans la retraite, il avait trouvé le moyen de passer agréablement son temps et de l'employer encore utilement dans les dernières années de sa vie.

Jean Antoine Rana, son neveu, officier du génie, comme son oncle, fut l'héritier de son talent, si non d'une fortune qui consistait toute dans des mss. précieux à la vérité, mais dont les circonstances ne lui permettaient pas de tirer parti.

LE COMTE JOSEPH ANGE DE SALUCES

(*mort en 1810*).

Le comte Joseph Ange de Saluces, né à Saluces en 1734, fut d'abord nommé page du Roi, et ne sortit de l'Académie que pour entrer lieutenant dans le corps royal d'artillerie. Il avait fait des études solides, et subi des examens sévères pour obtenir cette promotion.

Une grande sympathie et une analogie de goûts bien prononcés ne tardèrent pas à unir entièrement trois hommes destinés à honorer le Piémont par le nom qu'ils se sont acquis dans les sciences. Ces trois hommes sont le Comte de Saluces dont nous parlons, le célèbre Lagrange et le professeur Cigna.

C'est de leur union que data cette illustre société qui devait peu d'années après prendre le nom d'Académie royale des sciences de Turin, et remplir le monde savant de sa renommée.

Entraîné par son goût prédominant pour l'étude des sciences naturelles, le Comte de Saluces s'y livra avec une ardeur sans égale. Il n'hésita pas à consacrer tous ses moyens pécuniaires à des travaux dont l'importance

et l'intérêt étaient généralement trop peu appréciés à cette époque dans notre pays.

Ses travaux avaient principalement pour but les applications des théories chimiques aux opérations relatives au service du corps auquel il était attaché.

C'est de cette époque que datent ses premières expériences rapportées dans des mémoires réimprimés en France, traduits en allemand, et publiés en cette dernière langue à Berlin par ordre du Roi Frédéric II, *Sur la fabrication de la poudre à canon et sur les phénomènes qui s'y rattachent.*

Ce dernier travail sur la fabrication de la poudre à canon attira sur son auteur les regards du grand Roi dont nous venons de parler, et lui mérita l'honneur d'être appelé auprès de lui.

Cette invitation si honorable fut noblement refusée par le Comte de Saluces, tandisque l'immortel Lagrange et l'illustre auteur des révolutions d'Italie, l'abbé Charles Denina, s'empressèrent de l'accepter.

C'est alors que le roi Charles Emmanuel III choisit le Comte de Saluces pour l'attacher à l'éducation du Prince de Piémont son petit-fils, et le nomma premier écuyer de madame Clotilde de France, Princesse de Piémont, qui devint par la suite Reine de Sardaigne.

Ces distinctions n'éloignèrent nullement le Comte de Saluces de la culture des sciences à laquelle il s'était particulièrement voué. Elles ne l'empêchèrent pas non plus de se préparer par des travaux d'une nature à la vérité bien différents, mais non moins graves et importants, au commandement de l'artillerie piémontaise qui lui fut confié au moment où la guerre devint inévitable avec la France, alors que cette nation livrée d'abord aux convulsions d'une complète révolution politique, commença à menacer d'une conflagration gé-

nérale l'Europe entière, et d'un envahissement imminent les pays limitrophes et surtout les États de Savoie.

Le commandement de l'artillerie, toujours si difficile par lui-même, l'était bien plus encore dans ces circonstances. Cependant il ne fut pas au dessus des forces et des moyens du nouveau général piémontais.

Tous les militaires savent combien le service de cette arme en Piémont nous a mérité de marques d'estime et de témoignages honorables de la part de l'Europe et de la France en particulier.

Cependant la crise politique dont nous parlons changea entièrement la situation du Piémont; elle jeta la plûpart des militaires attachés au service de la maison de Savoie dans une espèce d'inaction forcée, et en obligea un nombre considérable à s'éloigner de leur pays.

Le Comte de Saluces resta dans ses foyers; il continua à consacrer ses veilles et ses travaux à la partie des sciences dont il sentait plus que jamais l'importance, à encourager la culture et à généraliser les connaissances dans son pays.

Il faut aussi avouer que jamais le chef du gouvernement français qui au début de sa carrière militaire avait été témoin des exploits de l'armée piémontaise, n'avait cru devoir traiter cette armée comme celle d'un ennemi battu et vaincu, ni le peuple auquel elle appartenait comme un peuple subjugué.

Aussi le Comte de Saluces de chef militaire devenu président de l'Académie des sciences de Turin, ne tarda pas à recevoir des marques particulières d'estime et de bienveillance de la part de Napoléon Bonaparte qui le nomma chancelier de la Légion d'honneur.

Cette haute distinction, si propre à flatter la vanité de l'homme le plus orgueilleux, ne fut pour le Comte

de Saluces que l'expression d'une bienveillance marquée.

Quinze années d'une vieillesse tranquille et honorable dans une famille pour laquellé Napoléon témoignait ce dernier sentiment de la manière la moins équivoque, préparèrent le Comte de Saluces à cette fin tranquille à laquelle il s'était donné tant de droits par des sacrifices sans nombre et de tout genre pour son pays.

Joseph Ange de Saluces est mort à Turin le 16 juin 1810.

Ceux de ses nombreux écrits qui ne sont pas restés inédits, ont été insérés la plupart dans la grande collection des mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin. Quelques-uns ont été insérés dans les *memorie della Società italiana di Verona* et dans d'autres collections de la même nature.

Au moment où l'Académie des sciences de Turin a perdu dans le Comte Ange de Saluces l'un de ses plus illustres membres et le dernier survivant de ses trois fondateurs, ce corps savant comptait dans son sein deux autres membres de la même famille. L'un était l'illustre Diodata, si connue par son beau génie poëtique. Elle ne fut pas des derniers à entonner dans son pays l'hymne patriotique de la victoire au moment où l'étendard de Savoie reparaissant sur les bords du Pô annonça le retour glorieux de la restauration et la fin de la domination étrangère.

A côté de Diodata siégeait le Comte Alexandre de Saluces auquel appartient l'honneur d'avoir le premier revendiqué à sa patrie ses plus beaux titres militaires par son important ouvrage : *Histoire militaire du Piémont* (1).

(1) Quelques années plus tard à côté de Diodata siégeait aussi le chev. César de Saluces auteur de ces *Souvenirs militaires*. Quoique bien jeune encore, il était déjà membre et secrétaire de l'Académie. *Note des éditeurs.*

CHEV.^r CHARLES GALLEANI NAPIONE

(mort en 1814)

Parmi les militaires qui ont laissé les traces les plus durables d'une raison que l'activité de la vie militaire ne lui empêcha point de cultiver, comme s'il eût travaillé à l'ombre du cabinet, s'offre au souvenir de tous nos contemporains le nom du chev. Charles Galleani Napione, digne père du comte Jean François, littérateur distingué, et l'un des hommes d'État les plus habiles dans ces derniers temps.

Charles Galleani fut reçu fort jeune comme cadet dans le corps royal d'artillerie, et s'y livra avec une ardeur si grande à l'étude des sciences physiques et chimiques, que son influence contribua beaucoup aux améliorations pratiques dont ses méditations et ses travaux devaient être le fruit.

Il arriva deux fois dans le corps d'artillerie qu'un accident qui aurait pu avoir des conséquences graves et bien fâcheuses tourna au profit du service. En effet cet accident fournit aux savants qui en étaient spectateurs l'occasion de montrer les inconvénients de la méthode vulgaire, aveuglément suivie jusqu'alors.

Si le comte Joseph Ange de Saluces avait quelques années auparavant amené des améliorations dans les cours de physique, le chev. Napione n'en provoqua pas de moins utiles dans les études chimiques des écoles de l'artillerie.

Les phénomènes de la lumière avaient été l'objet des recherches de Saluces.

Napione étudia les principes relatifs à la fonte des métaux dans la composition des pièces d'artillerie.

C'est à ce genre de mérite qu'au moment où les

vicissitudes politiques des dernières années du XVIII siècle entraînèrent le Piémont dans le gouffre des révolutions, cet officier aussi connu et aussi estimé à l'étranger que dans son pays, reçut des propositions fort avantageuses que le Roi lui permit d'accepter en entrant au service du Roi de Portugal comme chef de son artillerie.

Napione qui avait fait la guerre depuis 1793 à 1796 contre la France, fut chargé en 1799 du commandement de l'artillerie piémontaise aux siéges de Turin et d'Alexandrie. De là il se transporta à Lisbonne et ensuite à Rio Janeiro, et c'est dans cette dernière ville qu'il a terminé ses jours le 27 juin 1814, entouré de tous les hommages, comme de tous les regrets de ses compatriotes.

On a du chevalier Napione outre quelques ouvrages inédits, tous insérés dans la grande collection des Mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin:

1° Une *Description minéralogique des montagnes du Canavaisan.*

2° Une *Analyse de la mine de manganèse rouge du Piémont.*

3° Une *Nouvelle méthode employée en Suède pour tirer parti des scories de l'affinage du fer.*

4° Des *Observations lithologiques et chimiques sur une espèce singulière de marbre etc.*

LE MARQUIS HENRY COSTA DE BEAUREGARD

(*né le 20 avril 1752, mort en 1824*).

Le marquis Henry Costa né au château de Beauregard en Savoie, le 20 avril 1752, était capitaine des canonniers-pionners en 1791, lorsqu'il abandonna le ser-

vice pour s'occuper uniquement de l'éducation de ses enfants. Le roi Victor Amé III lui donna en cette occasion un témoignage très honorable de sa bienveillance en le nommant son gentilhomme de la chambre en Savoie.

En 1792 les bruits de guerre s'accréditant de plus en plus, le marquis Costa accourut à Turin et obtint du Roi la permission de suivre à l'armée en qualité de volontaire, Eugène son fils, sous lieutenant dans la légion des campements.

C'est ainsi qu'il fit à ses frais et de la manière la plus laborieuse les fonctions d'officier d'état major général, et qu'il leva les cartes topographiques et militaires d'une grande partie de la Savoie, de la haute vallée d'Aoste, du haut comté de Nice, de la vallée de la Corsaglia et de tout le bassin de Coni.

Pendant la campagne de 1794, il eut la douleur de perdre son fils Eugène objet de ses plus chères affections, officier de la plus belle espérance.

A peine âgé alors de 16 ans il tomba dans les bras de son malheureux père, frappé d'un coup mortel au combat de la Saccarella près du Col Ardent.

Henry perdit avec ce fils le charme qui l'avait empêché jusque là de sentir toute l'étendue de ses autres sacrifices. Ses biens étaient entre les mains des Français qui avaient envahi la Savoie, dans la nuit du 21 au 22 septembre 1792; son père, sa mère et ses sœurs en Savoie languissaient dans les prisons; sa femme et les trois fils qui lui restaient, mis au nombre des émigrés, erraient en Suisse privés de secours; lui-même avait épuisé toutes ses ressources ayant servi sans appointement, et rempli à ses frais plusieurs commissions dispendieuses. Telle était sa situation, lorsque le Roi le remit en activité de service, sans qu'il eût fait au-

cune démarche pour l'obtenir; il le nomma major attaché à l'état major général de l'armée, et l'année suivante (1795) lieutenant colonel. Pendant toute cette guerre il vit commettre de grandes fautes. Il fit d'inutiles efforts pour empêcher la catastrophe dont la Maison de Savoie était menacée.

Il présenta au Roi et au Prince de Piémont deux mémoires *Sur les moyens de rendre la campagne suivante plus fructueuse.*

Colonel en mars 1796, il fut un des commissaires chargés par le Roi pour conclure avec Bonaparte général en chef de l'armée francaise, le traité d'armistice que celui-ci avait proposé, et d'en régler les conditions. En signant ce traité à Querasco dans la nuit du 26 au 27 avril 1796, il en prévoyait les horribles conséquences: il ne les dissimula pas au Roi en le lui envoyant pour sa sanction. Quelque temps après la paix fut signée et en même temps fut consommée la ruine des émigrés savoyards.

Avant la dissolution de l'état major général organisé seulement pour la guerre, Costa fut chargé de rédiger tous les tableaux, plans et mémoires relatifs aux campagnes qu'il venait de finir pour servir de base à une réforme devenue indispensable dans l'état major général. Il consacra à ce travail quatre mois et composa à cet effet deux volumes in-4°, l'un de tableaux et de mémoires historiques, et l'autre de plans topographiques.

Cette tâche remplie, il obtint de se retirer auprès de sa famille réfugiée à Lausanne. Mais à peine Charles Emmanuel IV monta-t-il sur le trône qu'il forma un état major général permanent, composé de sept officiers, et en nomma chef le marquis Costa avec le titre de quartier-maître général de l'armée et de celui de directeur du bureau de la topographie. Costa présenta

alors plusieurs mémoires relatifs, et en attendant une complète organisation, il mit le corps d'état major et celui des ingénieurs topographes sur un grand pied d'activité.

En décembre 1798 Charles Emmanuel fut chassé de son trône. Comme tous les chefs de l'armée piémontaise, le marquis Costa avait reçu l'ordre exprès du Roi à son départ pour la Sardaigne, de rester à sa place. Le commandant français de son côté lui avait enjoint de conserver la direction du corps topographique jusqu'à son remplacement. Pendant qu'il attendait son successeur, il découvrit une machination des ingénieurs topographes pour le perdre, en le dénonçant comme aristocrate exagéré et en l'accusant d'avoir fait passer à Vienne des plans et des mémoires du bureau. Mais l'adjutant général Berthier auquel Costa remit son dépôt, ayant pris connaissance des faits, fut indigné de l'ingratitude de ces officiers envers leur chef, et mit fin à leur cabale.

Le marquis Costa vécut dans une retraite tranquille jusqu'à l'arrivée des Austro-Russes en Piémont. Alors il eut la charge de rassembler les officiers d'état major général, et les ingénieurs topographes; ce qu'il fit en oubliant les torts de ses subordonnés, et en récouvrant les nombreux plans qui avaient été volés.

Charles Emmanuel appelé par les Russes et repoussé par les Autrichiens, établit pour gouverner le Piémont pendant son éloignement un Conseil de régence dont Costa fut nommé membre. Il put ainsi se convaincre de plus en plus des intentions de la Cour de Vienne de ne songer à délivrer le Piémont du joug des Français que pour s'en emparer elle-même.

Enfin après la journée de Marengo, le Piémont étant devenu pour Costa une terre étrangère, il le quitta

pour se retirer dans sa famille, où il a vécu jusqu'en 1814, employant ses loisirs à des travaux utiles.

C'est alors qu'il a rédigé les *Mémoires historiques sur la Maison de Savoie; son portefeuille militaire* et des notes sur les évènements dont il avait été témoin et auxquels il avait pris part.

A l'époque de la restauration il fut de nouveau chargé de réorganiser pour la troisième fois le corps d'état major général avec le grade de major général et la promesse d'être bientôt compris au nombre des lieutenants généraux; mais un travail trop assidu, après une vie si laborieuse et si pleine de vicissitudes, altéra sa santé.

En 1821 il obtint sa retraite, et il mourut au château de la Motte en Savoie le 11 novembre 1824.

JEAN BAPTISTE CARRIER

(*mort en 1841*).

Jean Baptiste Carrier naquit le 16 juillet 1770 au Chatelard en Beauges où son père exerçait avec honneur la profession de notaire.

Étudiant en droit lorsque la Savoie fut envahie par les armées françaises, il s'enrola comme volontaire dans l'armée d'Italie, et prit part aux batailles de Lodi et de Marengo où il fut blessé, après avoir donné des preuves d'une rare intrépidité. La vie tumultueuse des camps était loin de lui faire oublier ses premières études, ses études de prédilection.

Les institutes de Justinien l'accompagnaient dans ses marches comme dans ses heures de repos.

C'est par la lecture assidue et la méditation de ce livre qu'il préludait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à des succès d'un genre bien différent de ceux qu'il avait obtenus sous les armes.

Ce hussard studieux et intrépide faisait marcher de front l'amour de la science et la passion de la guerre, mais l'amour de la science l'emporta.

Son courageux sangfroid lui mérita les épaulettes de lieutenant, mais Carrier préféra le bonnet de docteur qu'il alla prendre à Paris le 26 juin 1805.

Il était depuis 33 ans professeur à la faculté de Dijon, lorsque, en 1841, la mort l'enleva à l'amour de sa famille, à l'amitié de ses camarades et à l'estime de ses compatriotes. Carrier a laissé de nombreux manuscrits et d'excellens ouvrages sur le droit.

(V. Courrier des Alpes. Jeudi 11 avril 1844. N° 44).

LE COMTE ALEXANDRE DE SALUCES

(né en 1775, mort en 1851).

Le Comte Alexandre de Saluces naquit à Turin le 12 octobre 1775 du Comte Joseph Ange de Saluces et de la Comtesse Hiéronyme de Casalgrasso.

Il fut nommé, fort jeune encore, sous-lieutenant dans le régiment provincial de Turin et peu de temps après dans celui d'ordonnance du Montferrat.

Il n'aurait peut-être tenu qu'à lui d'entrer alors à la Cour, mais dans des vues d'une sagesse précoce, il préféra faire avant tout preuve de dévouement à son pays, et il choisit la profession des armes tout en cultivant les sciences et les belles-lettres.

Durant la guerre contre la France le Comte Alexandre

prit une part active aux principaux combats de 1792 à 1796, et il se signala surtout dans ceux du Bourg St-Maurice, du Col de la Madeleine et du Col du Mont, et plus tard à la bataille de Dégo.

Il ne se contenta pas de déployer de la valeur sur le champ de bataille; il étudia la théorie dans la pratique et la science de la guerre dans les faits et les évènements qui se succèdaient.

Vers la fin de l'an 1797, ayant deviné les desseins de la France de s'emparer du Piémont, il posa les armes. Il les reprit en 1799 lorsque les Austro-Russes repoussèrent les Français au delà des Alpes. Nommé à cette époque capitaine d'état major, puis aide de camp du lieutenant général chevalier de la Fléchière, il devint pour quelque temps président du conseil suprême du Roi dans les États de Terreferme, alors que Charles Em. IV était retenu en Toscane.

Après la bataille de Marengo le Comte Alexandre déposa de nouveau les armes et il se remit avec ardeur à ses études chéries sur l'histoire de son pays, dont il célébra les gloires militaires.

Ses concitoyens vinrent encore le détourner de ces études pour lui donner le plus beau témoignage de leur estime. Ils l'envoyèrent leur représentant au corps législatif de Paris.

Mais cet honneur devait encore être surpassé par le choix qu'on fit de sa personne pour la tutelle du Prince de Savoie-Carignan, Charles Albert, jeune orphelin resté en ôtage entre les mains du maître de la France et du vainqueur de l'Europe. Convaincu de la haute portée de sa mission, de Saluces y consacra toute sa sollicitude.

Toutefois vers la fin de l'empire de Napoleon I, il crut devoir accepter la place de proviseur du lycée impérial de Turin.

Lorsque cet empire s'écroula, le Comte de Saluces fut appelé par les puissances coalisées à faire partie de la commission provisoire pour le gouvernement des provinces de Terreferme rendues à la maison de Savoie, en attendant le retour du Roi de l'île de Sardaigne.

A peine le Roi Victor Em. fut-il rentré en Piémont, qu'il nomma le Comte Alexandre major, et peu après lieutenant colonel du corps royal d'état major général. Plus tard il lui confia successivement les charges de commissaire pour l'organisation du duché de Gênes; de chef d'état major de la nouvelle division de Gênes; de commissaire pour fixer les nouvelles limites du royaume de Sardaigne du côté des duchés de Massa et de Carrara, de Parme et de Plaisance; de membre de la commission austro-sarde pour étudier et établir le meilleur système de défense de la ligne des Alpes, réorganiser la legion légère en réunissant dans le même cadre la plûpart des soldats piémontais revenus des pays étrangers; de commandant supérieur des carabiniers royaux et de ministre de la guerre.

Lorsque le Roi Victor Emmanuel abdiqua la couronne en 1821, le Comte Alexandre déposa le portefeuille.

Peu de temps après le Roi Charles Félix le nomma ambassadeur à la cour de St-Petersbourg; mais son absence du Piémont fut de courte durée. Le climat du nord l'obligea à solliciter son rappel. Il l'obtint et alla passer des jours tranquilles à son château de Monesiglio jusqu'à l'avènement au trône de Charles Albert, qui le nomma président de la section de l'intérieur au conseil d'État, chevalier de l'ordre de l'Annonciade et enfin sénateur du royaume.

Le Comte Alexandre de Saluces est mort à Turin le 10 août 1851.

En 1818 il avait publié son *Histoire militaire du Piémont de* 1536 *à* 1747, cinq volumes in-8°.

L'Académie des sciences de Turin considérant que cet ouvrage et par la gravité du sujet, et par la solidité des jugemens et par la noblesse du style s'élevait au-dessus de tous les écrits de ce genre jusqu'alors publiés, lui décerna un prix d'honneur, et l'appela à siéger dans son sein.

Les hommes spéciaux dans l'art militaire tant nationaux qu'étrangers applaudirent à cet ouvrage et au jugement de l'Académie.

Le Comte Alexandre fut président de cette Académie ainsi que l'avait été le Comte Joseph Ange son père. Dans l'automne de 1840 il présida le congrès scientifique qui se réunit à Turin.

NOTE DES ÉDITEURS

César de Saluces était occupé à écrire ce chapitre - CULTURE DE L'ESPRIT - lorsque la mort est venue nous l'enlever.

En publiant les seules notices biographiques, auxquelles il avait presque mis la dernière main, nous croyons devoir ajouter qu'elles n'étaient pas les seules qu'il eût l'intention de donner.

Jaloux de la gloire militaire ainsi que de celle des lumières de son pays, il voulait que tout militaire qui avait su allier à la carrière des armes la culture des sciences, des lettres ou des arts, y trouvât sa place.

Il en prenait note dès qu'il se les rappellait, ou qu'une circonstance particulière les lui remémoriait.

La mort, ainsi que nous venons de le dire, ne lui permit d'achever son beau travail.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE DEUXIÈME TOME.

DÉVOUEMENT.

FIDÉLITÉ.

AMOUR DE LA GLOIRE.

VIGILANCE - ACTIVITÉ.

DISCIPLINE - SÉVÉRITÉ.

SAGESSE - PRUDENCE.

MODÉRATION - TEMPÉRANCE - SOBRIÉTÉ.

DÉSINTÉRESSEMENT - LIBÉRALITÉ.

MODESTIE.

PATIENCE.

CULTURE DE L'ESPRIT.

FIN DE LA TABLE.

